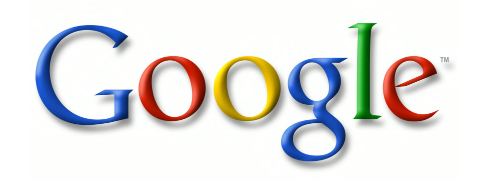





SE TAIRE ET FAIRE



ZOROASTRE.

Caen, typ. de A. Hardel.

ZOROASTRE

ESSAI

SUR LA

PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

DE LA PERSE

PAR

M. JOACHIM MÉNANT

(2e. édition.)

PARIS

DERAÇHE, ÉDITEUR, RUE DU BOULOY, 7

DIDRON, LIBRAIRE, RUE St.-DOMINIQUE-St.-GERMAIN, 23

—

1857.

NOTICE

SUR LES LIVRES SACRÉS DE LA PERSE.

A l'époque où nous allons porter nos regards sur la Perse antique, ou plutôt sur l'*Iran*, nous y trouvons, comme dans tous les dogmes du vieil Orient, des LIVRES qui nous parlent de l'origine de l'homme et du monde. Le caractère religieux dont ces livres sont revêtus les imposent à la vénération de quelques-uns, et au respect de tous.

Peu de ces livres sont parvenus jusqu'à nous dans leur forme primitive; ceux de l'Iran sont bien mutilés, la plus grande partie a péri sans sortir de la Perse; depuis un demi siècle à peine nous en connaissons les rares débris que les derniers croyants conservent avec une scrupuleuse fidélité,

malgré les persécutions dont ils sont l'objet. Ces livres sont attribués à Zoroastre [1]; ils portent le nom de *Avesta* [2], et *Zend-Avesta* à cause de la langue dans laquelle ils sont écrits.

Ces livres, lorsqu'ils étaient complets jadis, étaient au nombre de vingt-un; chacun portait le

[1] Le vrai nom de Zoroastre est *Zérèthostro*, mot *Zend* d'où s'est formé celui de *Zératescht* en Pelhvi et Zerdust en Parsi. C'est probablement d'une de ces formes que les Grecs ont fait le mot Ζοροαστρης. On chercherait en vain un rapport étymologique entre le nom du législateur des Perses et les mots *αστροθυτης*, *αστροθεατης*. Le nom de Zoroastre est un nom propre et rien de plus. Conf. A. Duperron dans les *Mémoires de l'Acad. des Bell. Let.* T. XXXI, pages 387 et suiv.

[2] Le mot Avesta a été traduit de bien des manières avant que le sens n'en ait été définitivement fixé, on dit: *Zend*, lieu où l'ont met feu, *Igniarium; Estha*, du feu: ce mot chaldéen a du rapport à l'hébreu *Esch*: ainsi Zend-Avesta signifie *foïer* et *feu*.—Hyde *historia Religionis veterum Persarum*. Ch. 5. — L'abbé Bannier ajoute: par le nom de Zend-Avesta, dont Zoroastre intitule son livre, il voulut insinuer que ceux qui le liraient avec soin sentiraient allumer dans leur cœur le feu d'un véritable amour pour Dieu. *Histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples du monde représentée en 243 figures dessinées à la main*, de Bernard Picard, *avec des explications historiques et curieuses par M. l'abbé Bannier*, etc. T. 5, page 337. — Enfin, voici une autre version: — Le substantif *Avesta* veut dire en sanscrit, arrangement, état; il se trouvait certainement en Persan ancien comme en Zend sous la forme de *Avesta*, il indiquait apparemment *réforme*; que dirait-on de cette supposition d'y trouver le nom *Avesta* dans Zend-Avesta et de l'expliquer par Réforme? Oppert, *mémoire sur les inscriptions des Achéménides*, dans le journal asiatique, avril-mai 1851, page 406.

nom de *Nosk* ou *Naçka*. La sagesse divine les distribuait sur la terre par l'entremise de ses prophètes, à mesure que les besoins toujours croissants des peuples de l'Iran réclamaient des vérités nouvelles. Cette publication céleste, comme toutes les publications analogues, du reste, porte avec elle le sentiment de l'incomplet : elle se composera de vingt-quatre Nosks. Zoroastre, qui apporte à l'Iran le vingt-unième, doit avoir trois fils posthumes et chacun de ces fils, à des jours différents, apportera un Nosk nouveau et complètera ainsi la collection des livres de Dieu. Le dernier des fils de Zoroastre, Sosioch, ne devra apparaître que pour annoncer aux nations inquiètes, le dénouement du grand drame du monde. Suivant la croyance des Perses, il leur présentera le vingt-quatrième et dernier Nosk de la loi et toute la terre alors embrassera la religion d'Armusd.

Quelles que soient les destinées ultérieures des Nosks de l'Avesta, les antiques croyants de l'Iran étaient persuadés qu'ils étaient écrits dans cette langue suprême que l'univers entier devait comprendre un jour, lorsque l'univers n'aurait plus qu'une voix pour célébrer la louange du Dieu des Dieux.

Le Zend peut donc être regardé comme la langue sacrée de la Perse [1]. On le parlait encore dans la Géorgie et dans l'Iran proprement dite, plusieurs

[1] Herbelot, *Bibliot. Orient.* V° Zend.

siècles avant l'ère chrétienne. Toutefois cette langue ne nous est pas connue dans sa forme primitive, sa littérature a dû rester long-temps à l'état de tradition avant d'être transmise au moyen de l'écriture.

Dans l'état actuel, le Zend se compose de 48 caractères [1], dont 16 marquent les voyelles et 32 les consonnes. Ces différentes lettres n'expriment toutefois que 35 valeurs, 12 voyelles et 23 consonnes, leur ordre n'est pas déterminé. C'est pour se conformer à l'usage général que l'on fait commencer l'alphabet Zend par le signe qui correspond à notre A.

Ainsi que la plupart des langues de l'Orient, le Zend s'écrit de droite à gauche. Cependant, dans une copie d'un fragment de l'Avesta, le *Vendidad-Sadé* [2], certaines parties de la liturgie, quoique traduites en langue sanskretane, sont écrites de gauche à droite [3]. Il paraît qu'un mot dans un des nombreux idiomes de la Perse s'écrivait d'une manière assez bizarre, c'est le nom du Génie du mal, AHRIMAN. Pour rendre plus sensible son opposition continuelle au Génie du bien ORMUZD, on renversait ainsi les caractères NVWIᴚHV. [4] Ce symbole

A. Du Perron. dans les mém. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. XXXI.

[2] *Infra.* page XI.

[3] A. Du Perron, dans les notices, p. 1.

[4] Quelques auteurs, Volney, l'abbé Bannier, ont fait cette re-

est sans doute très-heureux, cependant nous ne pensons pas qu'il existe dans les livres Zends, ni même dans les livres Pelvis. Le commencement du Boun-Dehesch, écrit en Pelvi avec une traduction interlinéaire, renferme plusieurs fois le nom d'Ormuzd et celui d'Ahriman et les caractères sont écrits dans le même ordre que les autres parties du texte. A. Du Perron, dans son vocabulaire Zend-Pelvi-Français, ne fait aucune observation au mot Ahriman [1].

Le Zend nous a été transmis par le respect que les Parses, c'est-à-dire les descendants de Zoroastre, ont conservé pour les livres de leur maître; cette langue, après avoir été long-temps parlée dans les pays situés à l'ouest de la mer Daëti (Caspienne), a donné naissance à différents dialectes, tels que le *Pazend*, le *Pehlvi*, et le *Parsi*, dont le *Persan* moderne n'est qu'une dernière transformation. Cependant le Parsi est encore parlé, malgré les révolutions qui, depuis bientôt deux mille

marque sans citer l'autorité sur laquelle ils s'appuient. Bannier, *Histoire gén. des cérém.*, t. V, p. 331. — Volney, *Les Ruines*, t. I, p. 332 *des œuvres complètes.*

[1] Conf. A. Du Perron dans le *Zend-Avesta*, T. II, p. 341. — Je crois que le mot Ahriman n'a pas encore été observé dans les inscriptions cunéiformes de la Perse; le nom d'Ormusd, au contraire, est un de ceux qui s'y rencontrent le plus fréquemment. Si le nom d'Ahriman se fût présenté avec une pareille inversion, on aurait eu depuis long-temps la clef de cette singulière écriture.

ans, ont changé si souvent la face de la Perse, tandis que le Zend n'existe plus que dans les livres[1].

La haute réputation dont le législateur des Perses a joui dans les temps anciens ; le respect que les sages de la Grèce et de Rome ont eu pour ses doctrines, l'histoire d'un grand empire qui ne nous est connu que par ses ruines, tout devait stimuler l'attention des savants modernes; l'Angleterre, dans le siècle dernier, promit, par une généreuse initiative, des sommes considérables au traducteur des livres sacrés : ces avances n'ont eu aucun résultat.

Déjà quelques fragments des livres Zends étaient parvenus en Europe, mais en vain ; ce fut des mains des Parses établis à Surate qu'un anglais, George Bourchier, reçut, en 1718, le *Vendidad-Sadé*. Ce volume fut apporté en Angleterre en 1723. Il paraissait en Europe pour la première fois, personne ne pouvait en déchiffrer les caractères. Plus tard, un conseiller de Bombay, M. Fruzer, écossais, alla chercher à Surate ce qu'il croyait pouvoir recueillir des livres de Zoroastre. Il en obtint quelques-uns; mais les Parses ne voulurent ou ne purent jamais lui enseigner le Zend.

Tel était l'état des choses quand Anquetil du Perron résolut de tenter le voyage de l'Indoustan

[1] Conf. dans les *Asiatic Researches*, un *discours sur la Perse*, écrit de Calcutta le 3 mars 1784.

pour aller surprendre les Parses au fond de leurs retraites, apprendre avec eux le Zend et rapporter à sa patrie le plus précieux monument de la civilisation primitive de l'Orient. Il ne recula devant aucune des difficultés qu'une pareille entreprise pouvait lui offrir. Son courage froid et réfléchi lui fit surmonter tous les obstacles. Depuis long-temps il avait su, au milieu des douceurs qu'une famille aisée pouvait lui procurer, se préparer à la fatigue et à la misère. Pour ne devoir qu'à lui-même le succès de son entreprise, il s'enrôla comme simple soldat de la compagnie des Indes, et partit confondu dans une de ces troupes de bandits dont les recrues des colonies se composaient alors, pour s'exposer à un avenir de dangers dont il ne pouvait soupçonner le terme.

Au bout de huit ans, il revint en France et publia la première traduction de l'Avesta.

Voici ce que ses longues recherches nous ont fait connaître :

1°. Le VENDIDAD-SADÉ, comprenant l'*Izeschné*, le *Vispered* et *Vendidad* proprement dit. —Le mot Izeschné désigne une prière dans laquelle on relève la grandeur de celui à qui on s'adresse. L'ouvrage qui porte ce titre se compose de 92 *Has* ou prières, divisés en deux parties. La première contient 27 Has qui ont pour objet Ormuzd ou ses créatures ; la seconde parle de l'homme et de plusieurs génies chargés de le protéger. On présume

que l'Izeschné faisait partie du premier ou du second Nosk de l'Avesta. Le Vispered, qui mentionne tous *les chefs des êtres*, est divisé en 27 cardés ou portions, et faisait probablement partie du quinzième Nosk de l'Avesta. L'Izeschné et le Vispered sont mêlés ensemble dans la traduction comme ils le sont dans les originaux. C'est l'ordre qui leur est encore assigné de nos jours dans la liturgie des Parses. — Le Vendidad est un recueil de prières contre les Dews (les mauvais génies) ou pour éloigner les Dews. Ce mot qui désigne encore quelquefois tous les Nosks de l'Avesta, est cependant plus spécialement réservé au dixième. Les sections ou divisions du Vendidad se nomment fargards; il en contient vingt-deux. Le Vendidad, réuni à l'Izeschné et au Vispered, forment le *Vendidad-Sadé*, dont les *Mobeds* [1] sont obligés de lire tous les jours une partie.

2°. Les IESCHTS-SADÉS, qui forment un recueil de prières, contiennent d'abord 18 *Iescht* traduits du Zend. L'Iescht, que l'on nomme quelquefois la *première prière*, est une espèce d'éloge qui présente les principaux attributs des esprits célestes, leurs rapports avec Ormuzd et avec ses productions. Les autres Ieschts sont traduits du pehlvi et même

[1] Les *mobeds* sont les individus qui se livrent particulièrement aux exercices de piété et aux cérémonies du culte; ils forment avec les *Destours* et les *Herbeds* la classe lettrée de la nation.

du parsi. Tels sont les *Néaeschs*, les *Patets*, les *Affergans*, les *Nékahs*, les *Éloges des cinq Gahs du jour* [1], les *Nérengs* et les *Tavids*.

3°. Le SI-ROUZÉ, composé des prières récitées en l'honneur des esprits célestes qui président aux trente jours du mois [2]. Cet ouvrage est traduit du Zend.

4°. Le BOUNDEHESCH, écrit en pehlvi, et qui passe pour la traduction d'un livre de Zoroastre, ou composé sur la traduction de plusieurs morceaux zends. Cet ouvrage traite de l'origine des êtres et de la distribution de l'univers.

5°. Enfin une VIE DE ZOROASTRE, composée sur les données de deux poèmes, le *Zerdact-Namah* et le *Tchingregach-Namah*, qui ne remontent qu'au XIII°. siècle, mais qui ont été inspirés par des originaux dont on ignore l'antiquité. — Le Zerdust-Namah est la plus ancienne vie de Zoroastre, composée par *Zerdust-Behram*. Cet auteur nous apprend qu'il écrivait l'an 647 d'Iesdedjerd (ce qui revient à l'an 1276 de J.-C.); mais il assure qu'il ne faisait que traduire une ancienne histoire

[1] La journée chez les Parses se divisait en cinq parties : chacune de ces parties était sous la protection spéciale d'un génie céleste.

[2] Les mois chez les Parses n'avaient que trente jours. L'année se composait de douze mois, plus cinq jours (les jours épagomènes), plus cinq petits temps. Djemschid, 4°. roi de la dynastie des Pischdadiens, dixième aïeul de Zoroastre, fixa sous son règne le commencement de l'année solaire à l'equinoxe du printemps.

écrite en pehlvi, avec l'aide d'un mobed très-versé dans la connaissance de cette langue. L'original pehlvi remonte au moins à la conquête de la Perse par les Musulmans, suivant A. Du Perron. L'abbé Foucher lui assigne une date antérieure et le fait remonter au règne de Saphor Ier, vers la fin du IIIe. siècle de notre ère.

Anquetil Du Perron a fait précéder ces différents ouvrages de la *Relation de son voyage aux Indes*, et les a fait suivre d'un vocabulaire *Zend-pehlvi-français* et d'un *Mémoire sur les usages civils et religieux des Parses* au milieu desquels il a vécu.

A peine l'ouvrage d'Anquetil Du Perron fût-il publié qu'il se répandit en Europe. Il fut reçu d'abord avec enthousiasme; mais bientôt le voyageur eut à supporter le contre-coup de l'ingratitude et de la jalousie.

Les savants d'Angleterre qui couvaient chez eux les livres zends, trésor inutile malgré leur bon vouloir, opposèrent d'abord Hyde à Anquetil Du Perron. Il fut bien constaté que le docteur anglais ne connaissait pas le zend. Les rédacteurs des *Asiatic Researches* s'en vengèrent en déclamant contre le caractère *fier* et *hautain* de l'orientaliste français. En France, on lui opposa Otter avec une basse méchanceté. On ajouta au mot *Zoroastre*, dans le *Dictionnaire historique portatif* [1], une note qui

[1] Édit. de 1760, au moment même où une lettre de Anquetil

répandit dans le monde savant qu'Otter avait bien commencé la traduction des livres de Zoroastre, mais qu'il y avait trouvé tant *de fables* qu'il avait adandonné son projet. On dit même, à cette époque, que le Zend-Avesta était un tel tissu d'absurdités que c'était un bien triste présent fait par le traducteur à la science......

Cependant Kleuker, professeur à Kœnisberg, traduisit en Allemand la traduction d'Anquetil Du Perron : le premier volume parut en 1776, les deux autres l'année d'après [1]. Kleuker y ajouta des recherches d'une érudition profonde, et sous le titre de ΠΕΡΣΙΚΑ, il recueillit, avec la patience qui caractérise les érudits d'Allemagne, tout ce que les écrivains grecs et latins ont rapporté sur Zoroastre, sa doctrine et les cérémonies religieuses des anciens *Mages* [2].

Depuis la traduction de Kleuker, les livres Zends ont été long-temps sans attirer l'attention des savants, plus d'un demi siècle s'est écoulé sans rien produire d'important. Ce n'est qu'en 1838 que

Du Perron, écrite à Surate le 4 avril 1759, annonçait à ses amis de France qu'il avait déjà traduit une partie des livres zends (le premier *fargard du Vendidad*).

[1] Zend-Avesta, Zoroaster's lebendiges Wort, aus Demfrunz, ubs von, s. f. Kleuker; Riga, 1776-1778, 3 vol. in-4°.

[2] Les disciples de Zoroastre sont connus dans l'Inde sous le nom de *Mages*. Traité d'Albyrouny f. 6 et 28. — Le mot *mage* ne se trouve pas en Zend. Oppert dans le *journal asiatique*, avril-mai 1851, p. 379.

M. E. Burnouf a publié son savant commentaire sur Iaçna (l'Izeschné)[1]. Ce commentaire, du reste, ne fait que confirmer le fond de la traduction d'Anquetil.

Aujourd'hui la Perse attire particulièrement les regards de l'Europe, elle sort de ses ruines et se pose à l'admiration de l'Occident.

Le texte même des livres Zends a été l'objet de plusieurs publications en Europe. M. E. Burnouf a donné le texte du *Vendidad-Sadé*, d'après les manuscrits Zends de la Bibliothèque impériale.

Ses travaux ont servi de base aux publications de M. Brockhaus, à Leipzig[2]; depuis les travaux de MM. Vestergard[3], Spiegel[4] et Martin Hang[5] ont répandu en Europe les textes les plus complets non-seulement de tous les livres Zends qui

[1] La traduction sanscrite de l'Izeschné, faite par Neriasengh, et sur laquelle s'appuie M. E. Burnouf pour controler la traduction d'A. Du Perron, est-elle due à un Brahman converti ou à un parse qui aurait appris le sanscrit ?—Conf. E. Burnouf, *Commentaire sur l'Iasna, introd.*

[2] *Vendidad-Sadé.* Die Neiligen Schriften Zoroasters, Iasna, vispered et Vendidad, naeh dem lithographischen ausgaben von Paris, und Bombay mit index und Glassar hérausggeben von Dr Herman Brockhaus, Leipzig, 1850, in 8°.

[3] Zend-Avesta, or the religious Boocks of the Zoroastrious, édited and interpreted by R. E. Westergard. vol. I. The Zend text. Copenhague, 1855, in 4°.

[4] Studien uber das Zend-Avesta, par M. Spiegel, dans le Journal de la Société Orientale Allemande, vol. IX, p. 174 et suiv. —Der Neunzehnte fargard des Vendidad von dr fr. Spiegel, Munich 1854.

[5] Uber die Pehlervprache und den Bundehesch von dr Martin Hang, Gottingen, 1854, in 8°.

nous sont parvenus, mais encore des livres les plus importants écrits en Pelhvi, tels que le Boun-dehesch. La philologie et la philosophie peuvent donc maintenant consulter avec certitude ces anciens débris de la civilisation des Perses.

Après avoir parlé des livres attribués à Zoroastre, ou écrits sous son inspiration, on ne peut passer sous silence LE LIVRE DES ROIS ou SCHA-NAMEH, c'est le poëme national de la Perse. Voici quelle en a été l'origine, et les différentes phases qu'il a parcourues pour arriver à une rédaction définitive.

Il y avait un livre des temps anciens dans lequel étaient écrites beaucoup d'histoires. Tous les mobeds en possédaient chacun une partie, et chaque homme intelligent en portait un fragment avec lui. Or, il y avait un *Pehlevan* (prince) nommé DANISCHVER, d'une famille de Dihkans [1], qui aimait à étudier et à recueillir les récits des temps passés. Il fit venir de chaque province un vieux mobed de ceux qui avaient rassemblé des parties de ce livre, et il leur demanda l'origine des rois, des guerriers illustres, et la manière dont ceux-ci, au commencement, ordonnèrent le monde. Les vieillards récitèrent devant lui, l'un après l'autre, les vieilles traditions de leur patrie; il écouta leurs

[1] Les *dikhans*, familles de cultivateurs et d'historiens, étaient, en Perse, les représentants de la tradition orale.

discours et en composa un livre digne de renom [1]. C'est là le souvenir qu'il laissa parmi les hommes, et les grands et les petits célébrèrent ses louanges.

Lors de la conquête de la Perse par les Arabes, la collection de Danischver, trouvée parmi les trésors d'Iesdedjerd, subit le sort de toutes les dépouilles que les vainqueurs se partagèrent.

Cependant, deux siècles plus tard, on retrouva aux mains de Abdallah-ebn-al-Makafa la collection de Danischver, qui depuis fut malheureusement perdue. Alors une foule d'auteurs composèrent des histoires sur les vieilles légendes de la Perse. Quelques Arabes s'en approprièrent des extraits informes qu'ils faisaient réciter par des chanteuses dans les assemblées, tournant en ridicule, dans leurs fêtes, les anciens rois du pays conquis. Dans la partie orientale de la Perse, il n'en était pas ainsi; une révolution qui s'était faite sourdement dans les esprits vint à éclater, et la Perse secoua le joug du Kalifat. Ce fut IACOUB, fils de LEÏS, fils d'un chaudronnier, chaudronnier lui-même, puis voleur, puis soldat, qui rendit à la Perse son antique splendeur et fonda la dynastie des

[1] Ne dirait-on pas le célèbre Pisistrate à la tête des Diasquevastes (διασκευασται), appelant autour de lui les chanteurs homérides et leur distribuant une obole pour chaque vers de l'Iliade et de l'Odyssée qu'ils récitaient devant lui. — Conf. M. J. Ménant, *Essai sur l'organisation des familles, Les femmes d'Homère*, p. 9.

Soffarides. Il parvint à se procurer le recueil de Danischver-Dihkan, et il ordonna à son visir Abou-Mansour de traduire en persan ces livres écrits en pehlvi. Abou-Mansour chargea de ce travail le wakil de son père, Saoud-ibn-Mansour-al-Moamri, en lui adjoignant quatre personnes de pure race persanne. L'ouvrage fut achevé l'an 260 de l'hégire, sous le titre de *Livre des Rois*. Les Soffarides ne gardèrent pas long-temps le pouvoir; vers l'an 297 de l'hégire leurs possessions tombèrent aux mains des Samanides, qui s'occupèrent avec ardeur des anciennes traditions persannes. Balami, Visir d'Abou-Saleh-Mansour, le Samanide, chargea Dakiki de mettre en vers la collection du recueil de Danischver. Le poète mourut assassiné par un esclave, laissant son œuvre inachevée. Les Samanides n'eurent pas le temps de faire recommencer l'entreprise, car leur empire tomba quelque temps après aux mains des Gaznevides. Mahmoud, le second roi de cette dynastie, l'affranchit de plus en plus du joug du Khalifat et abolit même l'usage de l'arabe dans l'administration de son royaume.

Mahmoud, qui s'était formé une cour littéraire, ne pouvait laisser passer inaperçu l'ouvrage de ses prédécesseurs. Il proposa des récompenses pour les meilleures rédactions en vers des épisodes du poème de Danischver et les désignait lui-même. Il pressait Ansary, poète fort distingué d'alors, de

mettre en vers toute cette collection; mais celui-ci n'accepta pas pour lui-même. Il proposa au roi ABOU-KASIM-MANSOUR, dit FIRDOUSI (le Paradisiaque). Les documents authentiques dans lesquels sont consignés les détails de la biographie de ce poète sont très-rares; on ne trouve même nulle part la date exacte de sa naissance; il vivait dans le IVe. siècle de l'hégire, le Xe. de J.-C. De bonne heure il s'était occupé de ce genre de poésie; plus que tout autre, il pouvait remplir les projets de Mahmoud, et il s'en acquitta avec un succès qui lui valut les faveurs du roi.

La belle publication de M. J. Mohl nous fait connaître tout à la fois le texte persan et la traduction française [1]. Cette publication, commencée en 1837, n'a été achevée qu'en 1855. Les trois premiers volumes renferment l'histoire des dynasties antérieures à Zoorastre, le quatrième contient les exploits de Gustasp, le triomphe de l'Iran sur le Touran, l'apparition du prophète d'Ozmuzd et l'extension du mazdéïsme [2].

Les autres ouvrages nationaux que nous donne

[1] *Le Livre des Rois*, par ABOU'L KASIM FIRDOUZI, publié, traduit et commenté par M. JULES MOHL. 4 vol. in-f°., imprimerie impériale. — Une partie du Livre des Rois a été publiée en vers allemands, par M. Schack. Episch Dichtungen aus dem Persichen der Firdusi, von A. F. von Schack. 2 vol. in-8°, Berlin, 1853.

[2] Le mazdéïsme, c'est la religion d'Ormuzd, Ormusd est appelé en zend *Aoro-Masdao*, d'où est venu masdéïsme, masdéïsman, etc., etc.

la Perse sont à peu près tous rappelés dans une notice qu'Anquetil du Perron a publiée en tête de ses ouvrages ou dans la préface de la publication de M. Mohl; la plupart de ces livres ne sont point encore traduits, nous nous bornerons à citer quelques-uns des plus importants.

Le livre du philosophe Giamasb est vraisemblablement apocryphe. Giamasb, surnommé *Al-Akim* (le philosophe) est un auteur persan, contemporain de Zoroastre, s'il est vrai qu'il soit le frère de Kistasb (Gustasp), cinquième roi de la dynastie des Pischdadiens? Il a écrit un ouvrage intitulé: *Livre du philosophe Giamasb, concernant les jugements sur les grandes conjonctions des planètes, et sur les évènements qu'elles produisent*[1]. Ce livre a été traduit en arabe.

Le Minokherd est une espèce de conférence dont on ne connaît pas l'auteur; celui qui interroge se nomme *Danae*, c'est-à-dire *savant*, et celui qui répond *Minevad-Khered*, c'est-à-dire *esprit divin*. Les uns prennent ces interlocuteurs pour Zoroastre et l'esprit divin; d'autres veulent que ce soit une âme pure qui consulte la lumière divine descendue en elle-même. Le résultat du dialogue est la loi de Dieu rationalisée.

L'*Eulma-Eslam* est une conférence théologique qui prend la religion des Parses par ses fonde-

[1] Herbelot, Bibliot. Orient. verb°. Giamasb.

ments et la rattache à des principes inconnus au peuple, et même peu compris par le commun des prêtres, niés d'ailleurs, ou cachés par ceux qui en ont le secret. On ignore le nom de l'auteur et l'époque de la composition de cet ouvrage.

Le SAD-DER (c'est-à-dire les cent portes) est un livre composé en langue persane il y a environ deux cents ans, sur des documents qui ne sont point parvenus à notre connaissance. On en trouve une traduction latine dans les œuvres de Hyde.

Le DABISTAN est un traité sur douze religions différentes, composé par un voyageur mahométan, natif de Kachemir, nommé *Shaïk-Mahomed-Mohsin* dit *Fani (le Périsable)*, sur des anciens manuscrits Pehlvis, entre autres le *Desastir* ou Tamarawasteer.

Un des ouvrages les plus curieux de la littérature et de la philosophie de la Perse est la collection des RAVAETS. Ces Ravaëts sont le résultat des correspondances que les Parses de l'Inde établirent avec les Parses du Kirman, après la ruine de leur empire, pour consulter ces derniers sur les principaux articles de leur religion. Les réponses des docteurs d'Iezd, du Kirman, d'Ispahan, contenues dans le grand Ravaët ne remontent pas au-delà de l'an 1015 d'Iesdedjerd (1645 de J.-C.). Celles du vieux Ravaët sont un peu plus anciennes; elles remontent à l'an 885 d'Iesdedjerd (de J.-C. 1516).

Nous ne pouvons plus que nommer le *Sad-der-Boundehesch* qui parle de l'origine des Êtres, des

bons et des mauvais génies, de la mission de Zoroastre. Le *Modsimel el Tavarick* est un précieux sommaire de l'histoire des Perses écrit vers l'an 520 de l'Égire (1196 de J.-C.).

Dakiki, poète du IXe. siècle; Masudsi, historien du siècle suivant; Josua-Bar-Bahel, qui vivait à la même époque, et tant d'autres, ne sont guère pour nous que des noms, il n'y a que les érudits qui soient dans la confidence de leurs ouvrages. Enfin le *Guerchap-Nameh*, le *Sam-Nameh*, le *Faramoug-Nameh*, le *Djchangir-Nameh*, le *Banouyouschap-Nameh*, le *Barzou-Nameh* et le *Bahman-Nameh*, sont des Biographies des princes du Seïstan qui forment un cycle presque complet et qui ne sont connues que par les titres que M. J. Mohl a insérés dans la préface du *Scha-Nameh*.

Cependant, à côté des fragments du *Zend Avesta* que la fidélité des Parses nous a transmise, et dont l'authenticité nous est garantie autant par leur inviolable attachement au culte d'Ormuzd que par leur propre ignorance, des documents, non moins précieux nous sont donnés par les travaux récents des voyageurs modernes qui ont exploré la Perse. Les ruines de l'antique Iran ont conservé fidèlement les mots écrits sur les palais de ses rois au temps de leur splendeur, et des inscriptions, muettes depuis deux mille ans, nous racontent aujourd'hui les mystères de leur âge.

Les plus beaux débris que la Perse puisse offrir sont les fameuses ruines de Persépolis; c'est là, au milieu de vastes plaines de sables, qu'on voit encore l'ancien palais des rois de Perse, communément appelé la *Maison de Darius*, et, par les habitants, *Tchil minar*, c'est-à-dire *les quarante colonnes*. Il paraît que Persépolis fut bâtie plus de 1700 ans avant J.-C., par Djemschid [1]. Son père, Tahamuralk, en avait déjà jeté les fondements. Cette ville portait alors le nom d'*Estekhar*, celui de *Persépolis* lui a été donné par les Grecs, et c'est sous ce nom que l'ancienne capitale des rois de Perse est connue dans l'histoire. La plupart des voyageurs modernes qui ont parcouru ces contrées en ont parlé d'une manière fort détaillée; Corneille Le Bruyn, Pietro della Valle, Sylva Figuera, Thevenot, Carturuge, Gouëa, Chardin, etc., etc., ont admiré ces ruines. Tavernier, dont les ouvrages sont recommandables sous d'autres rapports, déclare que ces ruines ne valent pas la peine d'être vues [2]. On est en droit de douter, après avoir lu la relation de Tavernier, s'il a véritablement visité les lieux. Ces *superbes masures*, comme les appelle C. de Bruyn, sont revêtues d'un grand nombre de figures, de bas-reliefs, d'inscriptions, les unes modernes, les autres plus anciennes, et enfin de ca-

[1] Herbelot, Bibl. orient. V. *Giamschid.*

[2] Voyage de Tavernier, tom Ier., pag. 592.

ractères dont on a long-temps ignoré la signification, et qui faisaient jadis le désespoir de M. de Sacy.

Sir Robert Ker Porter a publié le premier, à Londres, des dessins passables des monuments de la Perse. Depuis, des travaux importants ont été exécutés par ordre du Gouvernement, et la France la première a essayé de faire sortir la Perse de ses ruines; jusqu'ici l'Angleterre seule s'est associée aux fouilles qui s'exécutent dans ces vastes contrées, arrosées par le Tigre et l'Euphrate; espérons que cet exemple sera un jour suivi par d'autres nations.

Des publications importantes ont fait connaître les résultats des recherches de MM. Layard, Flandin, Coste et Botta; les musées de Paris et de Londres sont déjà riches en monuments persans, assyriens, babyloniens, et la belle collection de M. Lottin, de Laval, complètera bientôt, par des moulages recueillis sur les monuments eux-mêmes, les richesses acquises.

Rien dans ces antiques palais des rois de Perse n'est sauvage ou barbare; tout au contraire y décèle une ère de civilisation où les arts avaient déjà fait de grands pas; c'est donc avec le plus vif intérêt que l'on a entrepris de déchiffrer les inscriptions qui couvrent ces ruines. Les opinions les plus contradictoires avaient été émises sur ces mystérieux caractères. Quelques savants les regardaient comme l'œuvre d'artistes égyptiens : Hyde y voyait des caractères talismaniques, ou le jeu, le caprice du

sculpteur qui avait orné le palais; Cuper y soupçonnait les éléments d'une langue; Grotefend fit un pas de plus et épela le premier quelques-unes des lettres de cette antique écriture. La science a marché lentement d'abord, mais aujourd'hui chaque tentative amène de nouvelles découvertes.

Cette écriture se lit de gauche à droite; le principe est un trait en forme de *clou* ou de *coin* (de là les noms de *cunéiforme*, de *keilschrift*, de *arrowheaded character*). On a déterminé dès l'origine trois catégories d'inscriptions, dont les écritures, tout en ayant entr'elles une certaine analogie, présentent cependant des dissemblances assez sérieuses pour qu'on soit arrêté dans la lecture de certains textes. Elles ont reçu les noms d'*écriture persane*, *médique* et *assyrienne*. Les inscriptions de Persépolis, ainsi que la plupart de celles qu'on a relevées dans l'antique Iran, sont tracées dans ces trois langues.

Le texte persan a été le premier interprété. Ce qui a permis de le lire facilement, dès qu'on en a eu toutefois la clef, c'est le nombre peu considérable des caractères qui composent son alphabet, la simplicité de leurs combinaisons, l'absence d'homophones, et surtout la présence d'un signe de ponctuation qui sépare tous les mots sans exception. Le système d'écriture que ces inscriptions représentent paraît avoir été employé uniquement par les Perses sous la dynastie des rois Achémenides. Les travaux de MM. Grotefend, Saint-Martin, Burnouf, Lassen, Rawlinson, Oppert, ont conduit

au déchiffrement complet de ce genre d'écriture et à la connaissance de la langue qu'il était destiné à rendre ; c'est une langue arienne, de l'ancien perse ou du zend, dans un état plus rapproché du sanscrit et du grec que le zend des livres de Zoroastre. Aujourd'hui, le premier système d'écriture des inscriptions de Persépolis peut se classer parmi l'écriture des langues les plus régulièrement connues.

Le texte du second système, auquel on a aussi donné le nom de *Scythique*, a été déchiffré pour la première fois par M. Westergard en 1844. Son travail, qui parut alors dans les *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du Nord*, fut d'abord reçu avec une certaine défiance par les philologues de l'Europe. Un travail aussi hardi, reposant sur des valeurs alphabétiques qui semblaient ne se rattacher à aucun idiôme connu, ne pouvait, en effet, être accepté sans contrôle. Ce contrôle, du reste, n'a servi qu'à confirmer les lectures qui avaient été proposées d'abord : il est impossible, dit M. de Saulcy dans ses observations sur le mémoire de M. Westergard, de trouver un essai philologique qui présente des indices plus nombreux, plus constants d'une insigne bonne foi, d'une inaltérable loyauté et d'une vaste érudition.

Enfin, le troisième système comprend une grande variété d'écritures, bien que procédant également de l'élément commun, le *clou* ou le *coin*. En 1845, lors de la découverte du palais de Khorsabad, M. Löwenstern a cherché à deviner plutôt qu'à dé-

chiffrer ce genre de cunéiformes. C'est en effet le plus difficile à lire, à cause des nombreuses combinaisons que l'on a obtenues avec l'élément radical; aussi M. Rawlinson distingue cinq grandes variétés de ce dernier système, qu'il appelle aussi quelquefois *écritures compliquées*. M. Löwenstern, tout en reconnaissant la grande variété qui existe dans les écritures de ce dernier système, rapporte tous ces groupes à une langue unique qui aurait été parlée jadis dans le pays d'*Aram*, depuis les bords de la Méditerranée jusqu'aux frontières orientales de la Perse. Mais toutes ces divisions sont prématurées, il reste beaucoup à faire pour arriver au déchiffrement complet de ce genre d'écriture; tous les philologues qui ont si bien élucidé les deux premiers systèmes ont dit leur mot sur ce dernier, et, malgré la traduction récente que M. Oppert vient de publier du monument de Borschipa, on ne peut pas encore regarder le problème comme définitivement résolu.

Tels sont les documents nouveaux dont la science dispose pour nous faire connaître la Perse antique, ses mœurs, ses croyances et ses lois, et qu'il faudra désormais consulter toutes les fois qu'on voudra sortir du texte des livres attribués à Zoroastre.

Janvier 1858.

INTRODUCTION.

Le document le plus ancien qui nous soit parvenu sur la vie de Zoroastre, c'est, ainsi que nous l'avons dit, le *Zerdust-Nameh* ; ce document, si précieux qu'il soit, ne nous fait cependant rien connaître de positif sur l'époque à laquelle apparut le prophète de l'Iran ; les principaux événements de sa vie, sa naissance et sa fin tragique, ne portent aucune date assignable dans l'histoire.

Les anciens Persans veulent tous que Zoroastre soit antérieur à Moïse. Certains auteurs pensent qu'il était du nombre de ceux qui ont bâti la tour de Babel. Quelques-uns croient qu'il n'est autre qu'Abraham lui-même. Il y en a qui le font vivre treize cents ans après le déluge. Le livre *du philo-*

sophe Giamasb s'exprime ainsi : « Treize cents ans après le déluge, dans la grande conjonction des planètes, au mois Schébat, du temps de Féridoun, roi de Perse de la première dynastie, nommée des Pischdadiens, Dieu envoya notre prophète Zerdascht. »

D'après les écrivains mahométans, conformément à l'opinion des livres sacrés de la Perse, Zoroastre est regardé comme un prophète d'Ormusd, venu sous le règne de Gustasp pour réformer le *magisme*, en apportant au monde un livre dont le nom est *Zend, Avesta*, ou *Zend-Avesta*.

La plupart des auteurs grecs et latins veulent que Pythagore ait été le disciple de Zoroastre. Ils disent que Pythagore alla en Egypte avec des lettres de Polycrate, tyran de Samos, adressées au roi Amasis, et que, confondu parmi les Egyptiens que l'armée de Cambyse fit prisonniers, il fut envoyé avec eux à Babylone, qu'il trouva dans cette ville un homme célèbre, nommé Zoroastre, auquel il s'attacha.

Quelques historiens soutiennent que Zoroastre est originaire de la Chine ; d'autres le disent Mède ; d'autres encore le font juif de naissance et de religion ; dans cette hypothèse, les auteurs juifs en font un de leurs disciples ; seulement, ils varient à l'égard du maître dont il a suivi les leçons : les uns

nomment Esdras, d'autres Gérémie, d'autres Elie. Le docteur Prideaux fait remarquer qu'Elie avait vécu trop longtemps avant Zoroastre, Esdras trop longtemps après, et partageant en cela l'opinion de Grégoire de Métilène, il le croit un des *esclaves* du prophète Daniel.

Les auteurs modernes n'ont guère avancé la solution de toutes ces questions, qui deviennent de plus en plus obscures à force d'éclaircissements. Les uns prétendent que Zoroastre n'a pas existé ; les autres en font exister deux, à des époques différentes. Au milieu de tous ces débats, nous nous garderons bien de préciser par un chiffre l'époque à laquelle apparut ce saint personnage.

La première fois que son nom retentit dans le monde antique, c'est vers le temps où Lycurgue et Solon donnent des lois à la Grèce, où Phérécide a pour disciples Thalès et Pythagore ; l'empire des Césars, Rome, quitte à peine son berceau chaud encore des carresses d'une louve ; le reste de l'Europe est plongé dans une profonde nuit. En Orient, Bouddha dispute l'Inde à Manou, tandis que Confucius essaie de moraliser la Chine ; les dieux de l'Egypte commencent à sortir de leur immobilité, et l'antique Iran attend un sauveur.

Des symptômes non équivoques témoignent du

malaise de la Perse : le peuple est livré aux pratiques superstitieuses des magiciens ; il adore les astres ; il adore le feu ; et, derrière ces symboles, il ne voit plus l'idée première du culte antique ; les esprits supérieurs se révoltent des superstitions de la foule ; l'indifférence a gagné les uns, d'autres sont déjà incrédules : la société est mûre pour une grande réforme.

A cet âge de la vie sociale, il y a un grand danger pour la foi naissante. Il ne faut pas prendre le signe pour la chose signifiée. Dans l'Inde, dans l'Egypte, dans la Chine, dans la Perse, de même qu'on a pu le constater dans le nord de l'Europe, et jusque dans les plaines du Nouveau-Monde, partout le *sabéisme* apparaît avec la religion des sociétés au berceau. Partout églement à côté du culte enseigné par les livres saints que le temps a conservés, apparaissent les traces d'une religion grossière, répandue dans le peuple, et que le peuple mêle au culte que les livres sacrés lui proposent. Heureusement que de temps à autre, de saints personnages, des prophètes, des réformateurs, surgissent pour combattre ces produits de l'ignorance et de la superstition ; ils rappellent à la connaissance du seul Dieu digne des hommages du monde tous ces groupes épars qu'on appelle nations, et ils les conduisent au

même but, par des sentiers divers peut-être, mais avec le même amour et la même bonne foi.

Zoroastre, après avoir médité en silence sur les malheurs de sa patrie, sortira donc de sa retraite, non pour s'adresser à la foule qui ne saurait le comprendre, mais pour parler aux intelligences supérieures qui sont préparées à entendre sa parole. C'est à la cour de Gustasp, roi de l'Iran, qu'il apportera d'abord la lumière nouvelle, et les grands de la cour, et le roi lui-même accepteront l'*Avesta* avec empresement et reconnaissance. Aussi le réformateur triomphera facilement, et par le raisonnement seul, des savants de l'Inde accourus à l'appel de Gustasp, moins peut-être pour combattre les doctrines nouvelles que pour délivrer l'Iran des superstitions qui l'affligent; mais quand Zoroastre se trouvera en présence des magiciens dont il va détruire le pouvoir, il lui faudra des prodiges pour les opposer aux prodiges que la foule admire. Cette condescendance, ou cette nécessité, sera funeste à la réforme qui va s'accomplir. Le prophète en subira lui-même l'influence : lorsque les magiciens au désespoir voudront tenter un suprême effort pour le perdre aux yeux de Gustasp et des grands de la cour, ils chercheront à le faire passer pour un des leurs. Ce qu'ils ne pourront obtenir au moment du

triomphe de Zoroastre, le temps le leur rendra un jour; les mêmes causes ramèneront les mêmes effets; et les mêmes superstitions inaperçues ou tolérées d'abord, reparaîtront peu à peu à côté du culte réformé; elles obscurciront les vérités du nouveau dogme comme elles ont obscurci les vérités du culte primitif, et les mêmes erreurs appelleront encore une nouvelle réforme.

A ces causes qui influent toujours sur l'organisation des sociétés, on peut en joindre d'autres aussi sérieuses.

Consultez l'histoire de tous les peuples; à un moment donné, quelque grande révolution s'accomplit dans leur constitution intime. Une modification profonde sépare les générations du passé des générations de l'avenir. Il semble que le sol sur lequel un principe civilisateur a germé et grandi, ait besoin, lorsque ce principe a donné tous ses fruits, de prendre un instant de repos, de changer de culture; et de même que sous le sol de bruyères arides on retrouve la trace de végétations vigoureuses, de forêts sauvages que la main de l'homme n'avait jamais ravagées, de même, sous le sable des déserts, on trouve les ruines d'anciennes cités florissantes, et sous le sol des cités florissantes de nos jours, on trouve également les débris d'une civilisation anté-

rieure dont nous exhumons avec respect les antiques monuments.

C'est ainsi qu'antérieurement à la civilisation grecque et romaine on découvre la civilisation orientale. L'Orient, cette terre où se lèvent tous les soleils, l'Orient avec ses ruines qui datent des premiers jours du monde, nous apparaît alors éblouissant de grandeur et de majesté. Voyez plutôt : au lieu du Tibre et de l'Alphée, c'est le Nil, c'est l'Euphrate, c'est le Gange ; au lieu des sept collines et du mont Hymette, nous avons les cimes imposantes de l'Hymalaïa et des monts Altaï ; pour Homère chantant la colère d'un homme, l'Inde nous donne Vyasa et ses poëmes immenses qui intéressent le ciel et la terre ; Jupiter, d'un clin d'œil fait trembler l'Olympe ; Brahma ferme l'œil et l'univers est anéanti ; il s'éveille et l'univers va renaître.

Dans la Perse, un grand nom, celui de Zoroastre apparaît et domine une de ces phases de la vie d'un peuple, mesurée par des siècles de grandeur et de prospérité, c'est ce nom qui va fixer nos regards. J'aime le demi-jour qui enveloppe la vie du réformateur de l'Iran : Zoroastre a subi le sort de tous ceux qui ont donné le branle aux principes civilisateurs. Leurs noms vivent comme les sociétés qu'ils animent ; ils leur survivent quand elles ne

sont plus. En échange des idées, des doctrines qu'ils apportent à leur patrie, ils reçoivent par contre de la société qu'ils pétrissent des empreintes qui achèvent leur caractère. La reconnaissance leur reporte ce qu'il y a de bon, de grand dans le monde qu'ils dirigent, de même que l'envie les rend solidaires du mal qu'ils ne peuvent empêcher. Au bout de quelque temps, il est difficile de distinguer le réel de l'idéal; le penseur est bientôt un mythe, et son existence indécise n'est plus qu'un symbole. Telle est la destinée de ces grands personnages qui ont illuminé l'Orient et qui nous apparaissent comme des étoiles dont nous voyons l'éclat, mais dont nous ne pouvons calculer l'éloignement. Interrogez, par exemple, la Grèce sur Homère, deux cents villes se disputeront l'honneur de lui avoir donné le jour; car Homère, c'est le peuple grec. Le nom de Zoroastre se lie si étroitement à la vie de la Perse antique, que sans plus songer à pénétrer cette existence dans sa réalité individuelle, nous la laissons planer tout entière sur les croyances que nous allons étudier. Pour nous, il n'y a plus de prophète; homme ou Dieu, Zoroastre, c'est l'Iran!

PREMIÈRE PARTIE.

EXPOSITION.

2

I.

O vous qui êtes pur, dites-moi : « C'est le désir d'Ormusd que le chef de la loi fasse des œuvres saintes et pures. Bahman donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde. Vous établissez roi, O Ormusd, celui qui soulage et nourrit le pauvre ! »

Entendez-vous ce murmure qui interrompt le silence majestueux du désert ? La brise soulève au loin des vagues solides sur un océan de sable sans cesse agité. Depuis les bords de la mer Daëti (Caspienne) jusqu'aux rives de l'Indus, l'Iran est plongée dans le repos. Dans les cités tout sommeille. Les étoiles montrent leurs merveilles dans les cieux et versent dans notre ténébreuse atmosphère leurs pâles et rares rayons. Mais les temples ne dorment point ; la prière y retentit éternelle comme le feu sacré ; le prêtre invoque Oschen, lui qui est saint, pur et grand.

Cependant, du côté de l'Orient, la voûte du ciel était colorée d'une douce lumière ; le soleil allait bien-

tôt lever sa tête enflammée, semblable à un bouclier d'or, pour habiller le monde d'une robe éclatante ; et le coq vigilant éveillait par son chant matinal les laboureurs et les guerriers.

Alors, le Parse, plein de recueillement, avant de quitter le tapis sur lequel il repose, se purifie et adresse sa prière à Ormusd, en ceignant le kosti, ceinture sacrée que portent ceux qui suivent la sainte loi de Djemschid, et qu'ils ne doivent jamais quitter.

« Revêts-toi, dit-il, une bonne fois du vêtement de la religion divine ; travaille sans relâche pour cette excellente religion. O Ormusd, qu'Ahriman et les Dews ne soient plus. (*Tout en prononçant ces paroles, il tient de la main gauche l'extrémité du kosti, qu'il secoue trois fois vers la droite.*)

» Qu'ils soient brisés (*poursuit-il, en secouant doucement le kosti de la main gauche et tenant sa droite sur la poitrine*) cet Ahriman, ces Daroudis, ces Darvands, ennemis des purs ; que ces méchants n'existent plus !

» Que le Dew, ennemi du bien, n'existe plus, ni même son nom !

» O Ormusd, je me repens de tous mes péchés, j'y renonce. (*Il partage en trois le kosti.*) Je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise parole, à toute mauvaise action. O Dieu ! ayez pitié de mon

corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre. (*Il incline sa tête et élève le kosti dont il se touche le front.*)

» Que ma prière plaise à Ormusd! (*Il se met le kosti autour du corps.*)

» L'abondance et le Behescht sont pour le juste qui est pur! (*Il tient les deux bouts du kosti devant lui.*) C'est le désir d'Ormusd, que le chef de la loi fasse des œuvres saintes et pures, Bahman donne l'abondance à celui qui agit (*Il fait un nœud par-devant, en passant le bout droit du kosti de dehors en dedans.*) saintement dans le monde. Vous établissez roi, ô Ormusd, celui qui soulage et nourrit le pauvre! »

Il répète : « C'est le désir d'Ormusd, etc. », *fait un deuxième nœud en devant et achève cette prière; puis, repassant les deux bouts du kosti par derrière, il dit :* « L'abondance et le Behescht, etc. », *en faisant deux nœuds par derrière. Enfin, il s'écrie :* « Venez à mon secours, ô Ormusd! » *Et les deux mains posées en devant sur le kosti, il ajoute :* « Je suis Masdeïesnan; je suis disciple de Zoroastre; je pratique la loi et la publie avec fidélité; je fais izeschné avec pureté de pensée, avec pureté de parole, avec pureté d'action. Par ces nœuds sacrés, je prends l'engagement de faire le bien de tout mon pouvoir; je fais le bien; je pense le bien; je m'éloigne au plus

vite de tout mal ; c'est là ma religion, je ne m'en écarterai jamais ! »

Ensuite, le Parse invoque le soleil, le soleil qui ne meurt pas et qui détruit les Dews, le soleil qui purifie la terre donnée d'Ormusd, qui purifie les eaux courantes, qui purifie le peuple saint de l'être absorbé dans l'excellence.

Quand le soleil paraît avec les cent, avec les mille Izeds célestes qui l'accompagnent, il porte partout la lumière et l'éclat ; il donne l'abondance au monde pur ; il donne l'abondance aux corps purs, ce soleil qui ne meurt pas !

Écoutez la prière du Parse ! « Au nom de Dieu juste juge, je vous prie, je relève votre grandeur, ô Ormusd éclatant de gloire et de lumière, pour qui rien n'est caché, seigneur des seigneurs, roi des rois, créateur qui donnez aux créatures la nourriture de chaque jour, grand, fort, qui êtes de toute éternité, miséricordieux, libéral, plein de bonté, puissant, savant et pur ! Roi juste, que votre règne soit sans éloignement ! Ormusd, roi excellent, que la grandeur et l'éclat du soleil augmentent, de ce soleil qui ne meurt pas, qui brille et s'avance comme un coursier, fier, vigoureux !

» Je me repens de tous mes péchés, j'y renonce ; je renonce à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise

parole, à toute mauvaise action. Ces péchés de pensée, de parole et d'action, — ô Dieu! ayez pitié de mon corps et de mon âme, dans ce monde et dans l'autre, — j'y renonce, je m'en repens. »

Et le visage tourné du côté du soleil, le Parse disait trois fois :

« Je vous prie, ô Ormusd! je vous prie, Amschaspands qui êtes toute lumière, sources de paix et de vie! je prie aussi le vivant Ormusd, les férouërs des Saints, et le temps éternel donné de Dieu!

» Que ma prière plaise à Ormusd! qu'il brise Ahriman! que mes vœux soient accomplis jusqu'à la résurrection; l'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur; celui-là est pur, qui est saint, qui fait des œuvres célestes et pures! »

L'aube du jour paraissait alors, et le Parse s'écriait : « Augmentez la pureté de mon cœur, ô roi! que je fasse des actions saintes et pures!

» L'abondance et le Béhescht, etc. (*trois fois*). »

Cependant, le soleil se montrait à l'horizon, et le Parse continuait sa prière :

« Je fais izeschné à Havan saint, pur et grand, je lui fais néaesch; je veux lui plaire; je lui adresse des vœux à lui qui est saint, pur et grand; je lui fais izeschné et néaesch; je veux lui plaire; je lui adresse des vœux. »

Puis, il disait à voix basse et dans un profond recueillement :

« O Ormusd! roi excellent, qui avez créé les hommes! qu'ils soient tous purs, saints, et que la pureté vienne sur moi qui annonce avec force, avec pureté, la loi des Mazdéïesnans. »

Et dans son enthousiasme enfin, rompant une dernière fois le silence, il s'écriait :

« C'est le désir d'Ormusd, que le chef de la loi fasse des œuvres saintes et pures. Bahman donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde. Vous établissez roi, ô Ormusd, celui qui soulage et nourrit le pauvre! »

II.

Le soleil éclaire pour nous des contrées peu connues. Nous avons quitté notre prosaïque Europe pour cette poétique Asie. Nous nous sommes transportés, à travers l'espace et le temps, sur une terre aride et rougeâtre, où croissent, de distance en distance, quelques touffes de verdure sur les bords des ruisseaux que la nature ou la main de l'homme a creusés, et qui vont se perdre dans le Tigre ou l'Euphrate.

Entendez-vous cette plainte qui s'élève de toutes parts? L'iniquité règne sur la terre. Les Dews sont puissants à faire le mal, et l'on n'ose parler de ce qui est bien qu'en secret. Les peuples sont juges; Ahriman exerce sur eux un empire absolu.

C'est du Nord que vient et se précipite Ahriman, plein de mort, auteur de la mauvaise loi. Ce Daroudj court le monde et le ravage. C'est lui qui est le Dew auteur des maux. C'est lui qui tourmente l'homme pur et enseigne la mauvaise loi!

Cependant il est encore des âmes qui honorent la loi de Djemschid et de Féridoun. Poroschasp est de ce nombre. Il sait qu'Héomo a présidé à la distribution des eaux, et que du haut de l'Albordj il veille sur la terre et en éloigne la mort. Il sait qu'il a jadis accordé Djemschid un de ses aïeux aux prières de Vivengam, Féridoun à celles d'Athvian.

Il s'humilie donc devant Héomo ; l'invoque et lui demande un fils pour annoncer dans l'Iran les paroles d'Ormusd qui chasse les Dews.

Alors Dieu, lui montrant un visage de miséricorde, fit croître de la racine de Féridoun un *arbre*, le prophète Zoroastre, qui viendra rallumer les saintes croyances et délier les captifs.

III.

Déjà, depuis cinq mois et vingt jours, Dogdo, femme de Poroschasp, portait dans son sein celui qui devait annoncer au monde de nouvelles vérités. Une nuit, nuit de douleur et de tourment, tandis que la lune, ce flambeau des nuits sombres, apparaissait faible et jaune comme le corps d'un homme dévoré par le souci d'amour, Dogdo vit en songe une nuée noire, qui, comme l'aile d'un aigle, couvrait la lumière et ramenait les ténèbres les plus affreuses. De cette nuée s'échappe une pluie étrange. Des animaux de toute espèce couvrent bientôt la surface de la terre; cent trois Dews remplissent la maison de Dogdo. Un de ces monstres plus cruel et plus fort que les autres se jette sur elle en poussant d'affreux rugissements; de sa dent cruelle, il lui déchire les entrailles et en tire Zoroastre, qu'il serre entre ses griffes pour lui ôter la vie. Alors on entendit des cris horribles. Dogdo tremblante invoquait le

puissant Ormusd. — « Cessez de craindre, lui dit Zoroastre ; le Seigneur veille sur moi! Apprenez à me connaître, ô ma mère ; quoique ces monstres soient en grand nombre, seul je résisterai à leur fureur. »

Cependant une montagne s'était élevée dans le ciel. Une douce lumière dissipa ce nuage ténébreux ; le vent d'automne souffla, et les monstres tombèrent comme les feuilles des arbres.

Le jour s'avançait. Un jeune homme parut, beau comme la lune, éclatant comme Djemschid. Il portait d'une main une corne lumineuse, et de l'autre un livre. De sa main puissante, il lança son livre sur les monstres, qui aussitôt disparurent. Trois d'entre eux cependant tenaient ferme et résistaient à la sainte écriture ; il les frappa de sa corne lumineuse et les anéantit.

Il prit ensuite Zoroastre, le remit dans le sein de sa mère, et dit à Dogdo : « Le roi du ciel protége cet enfant ; le monde est plein de son attente ; c'est le prophète que Dieu envoie à son peuple. Sa loi mettra le monde dans la joie ; il fera boire aux mêmes sources le lion et l'agneau. Ne redoutez pas ces monstres. Celui que Dieu protége, quand le monde entier se déclarerait son ennemi, pourquoi craindrait-il? »

La lumière brille au firmament. Le beau jeune homme disparaît. Dogdo se réveille.

Trois jours après, un savant vieillard confirmait à la bienheureuse mère ces grandes vérités. Il avait lu dans les astres les destinées de celui que le Seigneur envoyait au monde pour le délivrer des Dews.

IV.

Cependant sur les bords du Daredjé, dans l'Iran-Vedj, se préparait une fête. Les habitants d'Urmi se livraient à la joie. Poroschasp, riche en troupeaux de bœufs, riche en chevaux, rassemblait ses nombreux amis pour célébrer la naissance du fils qu'il avait reçu du ciel. Déjà l'enfant avait été présenté dans les temples, et le Mobed, en présence du soleil et du feu sacré, l'avait purifié en répandant sur lui l'eau sainte avec une coupe décorée de Hom.

Le vin et l'arack coulaient en abondance ; des mets de toute espèce étaient préparés pour les convives. Une foule de pauvres se tenaient aux portes du palais en attendant les débris du festin. Poroschasp étalait sa munificence, en leur distribuant de l'argent

et en faisant lui-même une quête dont il leur partageait le produit.

Tout était joyeux dans l'Aderbedjan. Les Dews seuls souffraient de l'allégresse commune, et leurs chefs conspiraient dans l'ombre. Car au commencement, quand Ormusd prononça l'Honover, la parole sacrée, Ahriman affaibli et sans force retourna en arrière, et ce Daroudj superbe voulut lui répondre; mais ce Dew infernal, auteur de la mauvaise loi, vit en pensée Zoroastre, et il fut accablé; il vit que Zoroastre aurait le dessus et marcherait d'un pas victorieux. Il vit que le rival de Bahman, le cruel Akouman serait détruit. Aussi Ahriman, à la tête des Dews, traverse la terre et se rend aux lieux qu'habitait Poroschasp. Celui qu'Ormusd avait formé lui-même avec grandeur au milieu des provinces de l'Iran venait de naître le rire sur les lèvres. Zoroastre fils de Poroschasp, fils de Pétéraps, fils d'Orouedasp, fils d'Hetchedasp, fils de Tchakhschenosch, fils de Pétéraps, fils de Hédéresné, fils de Herdare, fils de Sépétaméhé, fils de Vedert, fils d'Ezem, fils de Resné, fils de Dorouantchoun, fils de Minotcher, fils de Féridoun.

V.

C'est au milieu des périls de toute espèce que le nouveau prophète va grandir. Douranseroun, le chef des magiciens, a déjà médité sa perte. A peine cet ennemi de Dieu a-t-il appris la naissance de l'enfant divin, qu'il lève sur lui sa redoutable épée. Effort perdu ! crime inutile ! Sa main desséchée n'obéit plus à sa rage, et sa lame, aux reflets bleuâtres, reste immobile dans l'air. Ce que le fer n'a point fait, le feu le tentera en vain. Les flammes auxquelles Zoroastre est exposé lui deviennent un lit plus doux que la mousse, et sa mère heureuse et surprise l'en retire en le couvrant de baisers !

Le cruel Douranseroun ne se laisse point abattre. Par son ordre, on expose Zoroastre au milieu des bois, à la fureur d'une louve à qui on vient d'arracher ses petits. Nouveau miracle ! Déjà les prophéties s'accomplissent ! Une brebis lui vient présenter sa mamelle, et la gueule du loup est comme muselée par une main de fer.

Mais voilà qu'après un long repas, Douranseroun s'unit à Tourbératorsch pour accomplir d'étonnants prodiges ! Zoroastre ne succombera point sous ces machinations nouvelles. Quelle que soit la forme sous laquelle ses ennemis se cachent, son regard, éclairé d'une lumière divine, aussitôt les reconnaît.

Cependant, à mesure qu'il grandissait, les embûches se multipliaient ; l'enfant prédestiné les évitait toujours. Insensible aux plaisirs de son âge, il étudiait les livres sacrés, il faisait du bien aux pauvres, en leur distribuant de l'argent et des consolations. C'était ainsi qu'il se préparait, au milieu de l'étude et par la pratique des vertus, à la glorieuse mission qu'il venait accomplir.

VI.

Ce ne sont plus des obstacles sensibles qui vont s'offrir au jeune prophète. N'ayant pu étouffer son génie naissant par la force brutale, le farouche Tourbératorsch, le plus rusé des magiciens, lui ménage d'autres embûches. C'est sous le voile d'une feinte amitié qu'il va bientôt reparaître, pour présenter à sa victime un breuvage mortel. Mais Zoroastre : « Exerce contre moi, lui dit-il, tout ce que tu sais de magie ; ton art ne pourra jamais te dérober à ma vue. Toujours je lirai dans ton âme, et tes honteux projets me luiront, de quelques ténèbres que tu les enveloppes, plus brillants que la lumière du jour. » Le magicien fut encore obligé de s'avouer vaincu. Il dissimula sa défaite et résolut de se venger du fils sur le père. De ce moment, Poroschasp fut entouré de magiciens de toute espèce, qui étalaient devant lui leurs coupables prestiges et la puissance menteuse de leur prétendue science.

« Gloire au créateur, lui disaient-ils, au créateur qui a formé le ciel, la terre et les corps célestes. Parmi les divins ouvrages entre lesquels le genre humain ne paraît que comme une tache, vois, dans le septième ciel, l'obscur Kevan (Saturne), placé comme une sentinelle attentive ; vois, dans le sixième, le glorieux Anhouma (Jupiter), assis, comme un juge habile, sur un trône resplendissant ; vois, dans le cinquième, le sanglant Behram (Mars), avec son sabre teint de pourpre, Behram, l'exécuteur empressé des ordres du créateur. Le Soleil, environné d'une couronne de feu, brille, dans la quatrième des régions célestes, de la lumière qu'il a reçue du tout-puissant, tandis que la belle Satévis (Vénus), comme une agréable magicienne, est assise dans sa demeure, au troisième ciel que soutient son pouvoir. Le sage Tir (Mercure), armé de ses ailes d'or, secrétaire habile, écrivain soigneux des paroles de la divinité, est assis au second, tandis qu'au premier repose la blanche Lune, signe de la puissance du créateur.

C'était au milieu d'une assemblée de ce genre, où Poroschasp savourait à longs traits le poison des magiciens et des Dews, que le jeune Zoroastre apparut un jour. A sa vue, tout se tait ; Tourbératorsch lui-même ne sait plus que répondre : «Fuyez, mon père, s'écrie le jeune homme, fuyez ! C'est la couleuvre

perfide qui veut vous séduire : c'est Ahriman qui conspire contre nous ! Et toi, le plus habile des magiciens, le plus violent des Dews, fils d'Ahriman, tremble ! Ce bras te précipitera dans la poussière. Par l'ordre du Dieu tout-puissant, je détruirai tes œuvres ; j'affligerai ton âme et je briserai ton corps !

VII.

Nous avons hâte de voir grandir le prophète. Zoroastre entre maintenant dans sa trentième année. Il est temps qu'il s'éloigne d'Urmi, pour se faire connaître au monde. Il faut obéir à l'inspiration d'Ormusd ! Le jour *Aniran*, le trentième du mois Espendarmad, le dernier de l'année est arrivé. Plein de sa sublime pensée, l'apôtre de la loi pure s'avance vers la terre qu'il doit d'abord conquérir à la foi ; et bientôt, accompagné de quelques-uns de ses parents, il se trouve sur les bords de l'Araxe. Pas un pont sur le fleuve aux eaux rapides et profondes ; pas une barque sur la rive ! Que faire ? Celui qui vient annon-

cer la parole de Dieu ne sera pas arrêté par ces obstacles vulgaires. Après avoir pleuré devant le Seigneur, Zoroastre marche hardiment, et, suivi des personnes qui l'entourent, il effleure de ses pieds la surface du fleuve.

Quelques jours s'étaient écoulés depuis le jour Ormusd, le premier du mois Farvadin, le premier de l'année. On célébrait les fêtes du *No-rouz*, ces fêtes brillantes que le jour *Kardad* ramène dans l'Iran au commencement de chaque nouvelle année. C'est en effet ce jour mémorable qui a vu Ormusd créer le monde, Kaïomors triompher d'Eschen, Meschia et Meschiané sortir de la terre; et c'est encore ce jour qui verra les morts à la fin des temps s'élancer pour le jugement suprême du fond de leurs tombeaux.

Aussi l'air retentissait au loin des sons perçants et cuivrés du *Sanaï,* mariés à l'harmonie sourde et étouffée que murmurait le *Dolh* sous la main vigoureuse qui en frappait les bords, tandis que le bruit argentin du *Tal* invitait les jeunes filles à la danse.

De son côté, le prêtre célébrait dans les *Dehrimers* l'office de l'*Afergan.* Il offrait à l'Éternel des fleurs, des fruits, du lait et du vin. Deux Mobeds se tenaient debout près de l'autel, en récitant la prière donnée d'Ormusd.

Et le Djouti s'écriait : « O vous qui préparez le

feu, dites-moi : C'est le désir d'Ormusd que le chef de la loi fasse des œuvres saintes et pures. Bahman donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde; vous établissez roi, ô Ormusd, celui qui soulage et nourrit le pauvre ! »

Et le Raspi, se tournant vers l'assemblée, répondait : « Dites au chef de la loi de faire des œuvres saintes et pures ! »

Puis, la foule nombreuse des Parses, assis dans le temple, répétait en chœur : « L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur ; celui-là est pur qui est saint, qui fait des œuvres célestes et pures ! »

Et les âmes des bienheureux descendaient du ciel sur la terre, pour établir un commerce intime et plein de douceur avec les justes auxquels jadis elles pouvaient durant cette vie exprimer leur amour !

VIII.

Déjà, depuis quelque temps, le Sapetman Zoroastre parcourait les provinces de l'Iran et ces riantes contrées du Schirvan où la nature est si belle, que l'imagination des poëtes ne peut concevoir au ciel un paradis plus délicieux. Le jour *Dapmener*, le quinzième du mois *Ardibéhescht*, le second de l'année, lorsque la coupole d'azur ramenait au monde le *rubis rouge*, Zoroastre, absorbé dans ses profondes méditations, réfléchissait aux obstacles qu'il allait rencontrer, et ses yeux se baignaient de larmes.

« Quelle terre invoquerai-je? Quelle prière choisirai-je, pour vous l'adresser dans l'Iran même, si je ne vous suis pas agréable et que vous ne receviez pas mes vœux! Que le Dew qui affaiblit, ne ravage pas les provinces, lorsque je cherche à vous plaire, ô Ormusd!

» Ormusd, qui savez tout, si vous ne m'êtes pas favorable, comment obtiendrai-je l'accomplissement de mes vœux? Que possédera l'homme? Daignez le

regarder, ô Ormusd ! Daignez lui accorder les plaisirs, comme un ami fait à son ami ; et que Bahman donne la paix à celui qui aime la pureté !

» Ormusd, qui rendez les lieux grands et fertiles, que Bahman vienne au secours de celui qui marche avec fermeté et qui récite avec intelligence la parole bienfaisante que vous avez donnée, et moi, Ormusd, ayez soin de m'instruire ! »

Zoroastre passe le Cyrus, et après quelques jours de marche, il arrive sur les bords du Daëti. Là il purifie sa tête et son corps, et s'avance au milieu des flots de la mer profonde ; les différentes hauteurs de l'eau marquaient sur ses membres sacrés, en signes symboliques, les progrès de sa religion. Après avoir gagné l'autre rive, il se retira au sommet des montagnes, pour méditer en silence et dans la solitude sur les vérités qu'il allait bientôt annoncer !

IX.

C'était sur une haute montagne, dans un antre mystérieux, que l'apôtre de la loi nouvelle méditait en silence. On n'entendait que l'harmonie de la voûte céleste qui enveloppe la terre. Du haut de sa retraite, Zoroastre contemplait au loin les villes de l'Iran étendues dans la plaine; le vent qui fouettait les rochers lui apportait, comme autant d'échos lointains, les murmures du monde; telle une mer dont les flots sont battus par la tempête.

«O mon âme, s'écriait-il!» et sa voix emportée par la brise se perdait dans l'espace. «Pourquoi donc es-tu triste, ô mon âme? pourquoi pleurer? Que ton ferouër sera beau! Faites, ô mon Dieu, qu'il soit pur et brillant comme celui des purs qui vous ont écouté. Donnez-moi une longue vie que je puisse embellir par la pureté de mes pensées, de mes paroles, de mes actions! Ne vois-tu pas déjà ton *Kerdar* au sublime Gorotman? O mon âme, je te fais izeschné!»

Tout à coup Bahman apparaît : il est éclatant de lumière ; mais sa main est couverte d'un voile. « Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? » dit-il au prophète.

« Plaire à Ormusd qui a fait les deux mondes, c'est tout ce que je désire ; mais ce qu'il veut de moi, je l'ignore ; ô vous qui êtes pur, montrez-moi le chemin de la loi ! — Levez-vous et suivez-moi devant Dieu ; bientôt vous saurez sa réponse. »

Il dit : Zoroastre, les yeux fermés, est emporté à travers l'espace, semblable à l'oiseau qui fend l'air. Il vole, il vole, emporté toujours ; les férouërs des purs le soutenaient de leurs ailes. Il passe au milieu des célestes génies, rapide comme la flèche, rapide comme le vent. Il vole, il vole ; et bientôt il arrive devant le trône de l'Éternel.

Alors il ouvrit les yeux, et ses regards éblouis ne purent soutenir l'éclat de la gloire céleste ; il s'inclina devant Ormusd :

« O vous, absorbé dans l'excellence, juste juge, dit-il, recommandez l'humilité aux puissants de la terre, car vous êtes l'intelligence suprême, et nul autre ne peut donner la puissance. Grand et excellent Ormusd, je me présente devant vous avec pureté de cœur. Répondez avec vérité à ce que je vous demande. Lorsque je vous prie, lorsque je vous invoque, apprenez-moi à être pur !

» Répondez, ô Ormusd! Comment le monde céleste a-t-il été dans le commencement? Qui a engendré les astres errants et les étoiles fixes? Comment avez-vous fait la lune qui croît et décroît? Qui a créé la terre, l'eau, les arbres? Qui a donné aux ténèbres la lumière pour protectrice? Qui a donné à la terre le soleil pour protecteur? Qui a donné à l'esclave la nuit pour guide?

» Répondez, ô Ormusd!

» Donnez-moi, vous qui avez tout créé, de parler purement et avec des dispositions saintes! Que je reconnaisse ce qui est bon dans le monde, moi qui suis votre esclave! Mon âme désire la pureté; que la lumière éclatante vienne sur mon âme!

» Répondez, ô Ormusd!

» Quel est le pur qui a questionné le Darvand, et à qui le Darvand a répondu : Je suis Darvand? C'est à vous à faire de bonnes œuvres; car celui qui est absorbé dans le crime n'en fera point.

» Répondez, ô Ormusd, avec vérité à ce que je vous demande! Lorsque je vous prie, lorsque je vous invoque, apprenez-moi à être pur. »

X.

« Maintenant je parle clairement, dit Ormusd. Prêtez l'oreille; je vous parle de ce qui est proche et de ce qui est éloigné. Maintenant, toutes les productions que j'ai données, moi qui suis Ormusd, il ne les détruira pas, ce Dew, qui n'a appris que le mal, et qui désole le monde. Il sera sans force le Darvand, dont la langue est trompeuse !

» Je suis la parole sainte et pure, qui veille sur tous les êtres ! J'ai créé le monde de rien, pour que ma puissance apparût ! J'ai créé les quatre éléments ; je les ai fait naître sans peine et sans travail : le premier est le feu brûlant qui s'élève en haut ; au milieu est l'air, puis l'eau, au-dessous la terre. D'abord le feu rayonna la chaleur qui produisit la sécheresse ; ensuite le repos engendra le froid, d'où sortit l'humidité ; bientôt les cieux s'enveloppèrent l'un dans l'autre et commencèrent leur mouvement ; lorsque tout fut harmonisé, avec les mers et les montagnes

la terre étincela dans l'espace comme une lampe brillante.

» Je vous parle clairement. Au commencement du monde j'ai dit, moi pour qui rien n'est caché : S'il n'y avait pas comme vous quelqu'un qui exécutât ma parole, quelqu'un qui fût pur dans ses pensées, dans ses paroles, dans ses actions, le monde serait bientôt à sa fin ; et cependant il doit durer douze mille ans.

» Je vous parle clairement ; plus grand que tous les êtres purs qui m'honorent, je vous parle, moi Ormusd, absorbé dans l'excellence. Celui qui m'invoquera avec pureté de cœur, celui qui se rendra digne du Béhescht et qui ne désirera que le bonheur des autres, soit que cet homme ait déjà vécu, qu'il vive maintenant, ou qu'il doive vivre plus tard, son âme pure ira au séjour de l'immortalité, lorsque le Darvand opprimera l'homme. C'est l'ordre qu'Ormusd prononce sur son peuple !

» Ayez soin de m'honorer, de me prier. Voyez ce que j'ai fait, moi qui suis pur dans mes actions, dans mes paroles et dans mes pensées ; connaissez Ormusd et ce peuple excellent, ce peuple du Gorotman ! »

Alors Zoroastre fut rempli de la connaissance de Dieu. Il vit devant lui une montagne embrasée : « Marche à travers ces flammes », lui cria une voix, et Zoroastre traversa la montagne brûlante sans que

son corps en reçût la moindre atteinte. Des métaux fondus sont versés sur ses membres ; c'était comme un bain de lait dans lequel le saint personnage se serait voluptueusement plongé.

« Apprenez aux peuples, lui dit Ormusd, que ma lumière est cachée sous tout ce qui brille. Lorsque vous tournerez le visage du côté de la lumière et que vous exécuterez mes ordres, vous ferez fuir Ahriman. Il n'y a rien dans le monde au-dessus de la lumière. »

Il dit et remit au prophète le Zend-avesta, le livre de vie, qui devait chasser les Dews et ramener la vertu sur la terre.

XI.

« Vous m'avez consulté avec pureté, moi qui suis le souverain juge, la souveraine excellence, la souveraine science. Je vous ai donné ma réponse. Maintenant, vous qui êtes pur, vous qui êtes excellent, allez dans l'Iran; prononcez le Zend-avesta devant le roi Gustasp, apprenez-lui à me connaître; qu'il soit plein de bonté et de miséricorde; qu'il protége ma loi. Instruisez les Mobeds; récitez avec eux ma parole sacrée! A votre voix, les Dews et les magiciens s'évanouiront. »

« Vous avez parlé avez vérité, Ormusd, répondit le prophète; veillez sur moi, afin que j'extermine les Dews qui me veulent du mal! Que j'obtienne de bien vivre selon que je comprends votre parole.

» L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur! »

Zoroastre sortait de la présence d'Ormusd; et

Bahman, le second des Amschaspands, vint au-devant de lui : « Je vous livre, dit-il, les animaux et les troupeaux ; que les Mobeds apprennent à en avoir soin. Il ne faut jamais tuer les animaux qui peuvent être utiles ; dites cela aux jeunes, dites cela aux vieux ! »

Ensuite, le brillant Ardibéhescht aborda le prophète. « Parlez de ma part au roi Gustasp ; dites-lui que je vous ai confié tous les feux ; ordonnez aux Mobeds, aux Destours, aux Herbeds, d'en avoir soin, d'avoir dans chaque ville un Atesch-gâh, et de célébrer en l'honneur de cet élément les fêtes ordonnées par la loi, car l'éclat du feu vient de Dieu ; il ne demande que du bois et des parfums ; que le jeune et le vieux lui en donnent, et il les exaucera ! »

Puis, Schariver lui dit : « Lorsque vous serez sur la terre, ô pur, annoncez mes paroles aux hommes. Que celui qui a des armes, une épée, une lance, une massue, un poignard, les nettoie tous les ans. La vue de ces armes fera fuir ceux qui auront de mauvais desseins. Il ne faut les confier ni au méchant, ni à l'ennemi. »

Après Schariver vint Espendarmad, qui dit à l'apôtre de Dieu : « Annoncez au monde que le meilleur des rois est celui qui rend les terres fertiles. » — Kordad lui confia l'eau. — A son tour, Amerdad lui confia les fruits.

Après avoir ainsi reçu les instructions de Dieu, Zoroastre quitta les génies du ciel et revint sur la terre pour annoncer la loi nouvelle.

XII.

Tandis que les villes de l'Iran étaient dans l'attente et que Babylone prêtait l'oreille en silence aux murmures que le vent apportait du désert, Balk s'agitait au sommet de ses tours; et, le cou tendu sur la plaine, semblable au chameau qui a soif de rosée, elle attendait son prophète.

Les Dews conspiraient dans l'ombre, et leur cohorte nombreuse soufflait le mal à l'oreille des nouveaux-nés, dans le palais des rois et sous la tente des guerriers.

De grands événements allaient s'accomplir. La parole de Dieu descendait de l'Albordj pour se répandre dans le monde, comme l'Ardouizour. Zoroastre avait quitté les montagnes élevées et s'avançait dans l'Iran.

Gustasp qui régnait alors, était assis tout éclatant

de pourpre et d'or au milieu de sa cour. Les grands du royaume et les sages les plus célèbres, assis sur des tapis superbes au pied de son trône, rendaient hommage à ses hautes vertus et célébraient sa gloire.

Tout à coup le plafond du Divan s'ouvre, et Zoroastre descend, le front serein, de la voûte du palais. A ce prodige inattendu, les Mobeds et les Destours, saisis de frayeur, se prosternent aux pieds du trône; quelques-uns prennent la fuite; Gustasp seul reste immobile et attend.

Alors on entendit ces paroles : « Je suis l'envoyé du Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres. Ce Dieu qui donne la vie et la nourriture de chaque jour, ce Dieu qui a posé la couronne sur votre front royal, ce Dieu qui vous protége, qui a tiré votre corps du néant, vous ordonne par ma voix de suivre la religion que j'apporte au monde. Cette religion, elle est tout entière dans le livre divin, dans l'Avesta-zend, qu'Ormusd m'a donné lui-même sur les hauteurs de l'Albordj. Si vous exécutez l'ordre de Dieu, vous serez couvert de gloire dans l'autre monde comme vous l'êtes dans celui-ci; si vous ne l'exécutez pas, Dieu irrité brisera votre gloire, et votre fin sera le Douzack (l'enfer)! Écoutez les instructions d'Ormusd; n'obéissez plus aux Dews, et suivez la loi que vient proclamer Zoroastre, fils de Poroschasp. »

XIII.

Le Daroudj Nésosch, qui du mort se communique au vivant, qui se glisse dans les âmes avec les passions déréglées, errait autour du trône de Gustasp. Il avait soufflé la haine à l'oreille des ministres, et avait introduit dans leurs cœurs le Dew de l'envie. Ils voulaient perdre Zoroastre ; avant, il fallait le noircir aux yeux de Gustasp.

Après avoir combiné leurs moyens, les ministres et les grands du royaume rassemblèrent les différents objets dont les enchanteurs font usage et les portèrent en secret dans l'appartement du prophète ; puis ils allèrent trouver le roi.

Zoroastre lisait alors à Gustasp quelques pages de l'Avesta, et ce prince qui ne comprenait pas encore tout le sens des hautes vérités que renfermait ce livre, en admirait cependant les lettres et le style.

« Ne vous laissez pas prendre aux paroles de Zoroastre, s'écrièrent les ministres en se prosternant

aux pieds du grand roi; ce qu'il appelle le Zend-avesta n'est que l'œuvre d'une imagination coupable et déréglée ; cet homme passe les nuits à composer des sortiléges ; il remplira le royaume de maux. »

Gustasp, après avoir réfléchi sur l'accusation qu'il venait d'entendre, fit apporter devant lui tout ce qui se trouvait dans l'appartement de l'accusé. Sûr de son innocence et de l'appui du ciel, le prophète était calme ; il vit étaler devant lui, sans la moindre inquiétude, ses habits, son sac, ses livres et même le tapis sur lequel il reposait. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'il aperçut avec toute la cour, au milieu de ces objets, du sang, des cheveux, une tête de chat, une tête de chien, des os de mort et un cadavre !

Indigné de cette lâche trahison, il ne peut que protester par son silence contre le coup qui l'accable. Les ministres inspirés par les Dews devaient triompher un instant. Gustasp lui-même, rejetant loin de lui la parole d'Ormusd, fit conduire le prophète en prison et le chargea de chaînes : « Secourez Zoroastre qui vous invoque avec pureté, ô vous, Ormusd, qu'il célèbre saintement et à qui il adresse de ferventes prières ! » Mais alors on vit courir en foule, courir séparément, former des desseins ensemble et à part, Ahriman plein de mort chef des Dews, le

le monde ; enfin, je voudrais que mon âme restât unie à mon corps jusqu'à la résurrection.

— Ce que vous désirez, grand roi, je le demanderai à celui qui vous a donné le bonheur dont vous jouissez ; mais le Seigneur n'accordera point à un seul homme tant d'avantages, de peur qu'il ne dise : *Je suis tout puissant*. Il faut que vous en choisissiez un pour vous-même ; les autres seront accordés à trois personnes que vous désignerez dans ce nombreux cortége qui forme votre cour. »

En ce moment on vint annoncer au roi qu'il y avait à la porte du palais quatre cavaliers armés de toutes pièces et hauts comme des montagnes.

« Qu'est-ce que cela ? » demanda Gustasp à Zoroastre ; mais à peine avait-il achevé ces mots, que les quatre cavaliers, revêtus d'habits de différentes couleurs, s'avancèrent, la lance en main, vers le trône royal. C'étaient Bahman et Ardibéhescht, suivis de Kordad et d'Aderguschasp. — « Dieu, dirent-ils à Gustasp, vous ordonne par notre voix d'obéir à Zoroastre ; car c'est Ormusd qui vous l'envoie ; Ormusd lui a soumis le monde entier. » — Gustasp, saisi d'effroi, s'inclina devant les messagers célestes. — « Je suis, leur dit-il, le moindre des serviteurs d'Ormusd ; je suis prêt à exécuter vos ordres. Pardonnez-moi, ô Zoroastre, le mal que je vous ai fait ; je vous

livre mon corps et mon âme, selon l'ordre d'Ormusd. » — Mais déjà les quatre cavaliers avaient disparu avec la rapidité de l'éclair, laissant les grands du royaume qui entouraient le roi, dans la crainte et l'étonnement.

XV.

Zoroastre, pour remplir la promesse qu'il avait faite au roi, devait célébrer, le lendemain de cette mémorable journée, l'office du Daroun. Aussi, pendant le silence des nuits, un Mobed préparait le Zour, l'eau, et le Perahom qui sert pour les sacrifices. Après avoir lavé les vases qui devaient contenir le liquide sacré, il les mit sur la pierre en disant :

« Je me repens de tous mes péchés ; j'y renonce ; je renonce à toute mauvaise parole, à toute mauvaise pensée, à toute mauvaise action. Ces péchés de pensée, de parole et d'action — O Dieu, ayez pitié de mon corps et de mon âme dans ce monde et dans l'autre — j'y renonce, je m'en repens !

» Que ma prière plaise à Ormusd, qu'il brise Ahriman et accomplisse mes souhaits jusqu'à la résurrection!

» L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur. Celui-là est pur qui est saint, qui fait des œuvres célestes et pures!

» Que les eaux pures me soient favorables, toutes les eaux données d'Ormusd. Au Bordj d'Ormusd, ce nombril des eaux, à l'eau donnée d'Ormusd, je fais izeschné et néaesch; je veux leur plaire; je leur adresse des vœux!

» Je te célèbre, Reine, fille d'Ormusd; je te fais un izeschné et un néaesch pur; j'offre purement, j'offre saintement des choses qui vous plaisent, ô vous, Izeds! »

Le Mobed prend deux Maschabés (vases), *les met sur le Konsi plein d'eau qui est à sa droite, et continue:* « Saints, — *Il les met dans le Konsi* — soyez-moi favorables! »

Il les remplit d'eau. — « Je porte en haut ces vases — *Il élève et baisse trois fois les deux vases qu'il a remplis d'eau.* — en l'honneur du Bordj élevé; — *Il les avance vers leur place* — je chante la parole sacrée. »

Il pose les Maschabés sur la pierre, et ayant les deux mains sur ces vases, il dit deux fois: « C'est le

désir d'Ormusd..... Je fais izeschné et néaesch aux eaux pures données d'Ormusd, à l'eau de la pure source Ardouizour, à toutes les eaux données d'Ormusd; je les relève, je les bénis avec force! »

XVI.

Le jour blanchissait à peine l'horizon, et déjà les Parses se tenaient à l'ombre des grenadiers, des tamariniers, des datiers, assis sur des tapis de verdure, en attendant l'office qui allait bientôt commencer.

Lorsque Gustasp entra dans le Dehrimer, suivi de toute sa cour, le Djouti était assis sur la pierre qui lui sert de siége à gauche du pupitre de pierre qui supporte le livre sacré. Plus loin, sur un siége également de pierre, se tenait le Raspi; à côté de lui sont les offrandes et l'eau consacrée pour le sacrifice.

Alors, le Djouti élevant la voix, s'écrie : « Que celui qui porte l'Havan se présente ! »

Et le Raspi, debout, du côté droit du Djouti, répond : « J'obéis. »

LE DJOUTI.

« Que celui qui prépare le feu se présente ! »

Passant à la gauche du Djouti, le Raspi répond : « J'obéis. »

LE DJOUTI.

« Que celui qui porte les offrandes se présente ! »

Debout, au côté droit du feu, le Raspi répond : « J'obéis. »

LE DJOUTI.

« Que celui qui porte l'eau se présente ! »

Debout, au côté gauche du feu, le Raspi répond : « J'obéis. »

LE DJOUTI.

« Que le disciple distingué par son intelligence se présente ! »

Le Raspi passe au côté droit, et ensuite au côté gauche du Djouti, et répond : « J'obéis. »

LE DJOUTI.

« Que le grand, le maître se présente ! »

Le Raspi passe de la gauche à la droite du Djouti, et se tenant debout entre lui et le feu, répond : « J'obéis. »

LE DJOUTI.

« Que le fidèle qui fait des œuvres méritoires, qui est bien instruit et qui parle selon la vérité, se présente ! »

Le Raspi, se tenant debout devant le feu qui le sépare du Djouti, répond : « J'obéis. »

LE RASPI.

« Dites-moi, ô Djouti : C'est le désir d'Ormusd. »

LE DJOUTI.

« Dites au chef de la loi de faire des actions saintes et pures ! »

Le Djouti et le Raspi disent ensemble :

« Que l'Athorné se présente ! Que le militaire se présente! Que le laboureur se présente ! Que le chef de maison se présente ! Que le chef de rue se présente ! Que le chef de ville se présente ! Que le chef de province se présente ! Que les jeunes gens purs de pensée se présentent ! Que les femmes pures de pensée se présentent ! Que les hommes purs de pensée se présentent ! — Enfin, vous, qui que vous soyez, qui êtes appelé chef des Méhestans, venez et présentez-vous ! Comme le premier des Amschaspands, faites le bien. Soyez savant, vrai dans vos paroles, grand dans vos actions, plein d'intelligence ! Voilà ce que

la loi des Méhestans dit à ses disciples, aux Athornés, aux militaires, aux laboureurs, principes d'abondance. »

Alors le Raspi, prenant la coupe sacrée : « Pour cette seule coupe de Hom que je vous présente, donnez-moi l'abondance et le Béhescht. »

Il met ensuite le vase dans la main droite du Djouti qui s'écrie : « Je m'avance pour ce sacrifice avec pureté de pensée, de parole et d'action. O pur Perahom, donnez la pureté à mon corps. Veillez sur moi, Hom, production excellente, source de pureté; ouvrez-moi, Hom pur, qui éloignez la mort des demeures célestes, ouvrez-moi le séjour de lumière et de bonheur !

» L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur ! Cependant le Djouti boit le Hom en trois fois. Un grand silence se fait dans l'assemblée. Le Djouti et le Raspi prient à voix basse pour ceux qui leur sont chers. La foule s'unit en pensée à leurs prières. Le silence n'est interrompu que par la voix du Djouti, qui s'écrie : « C'est le désir d'Ormusd.... »

La foule répond en mêlant sa voix à celle des Mobeds : « L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur. »

Zoroastre, alors, offre à Ormusd du vin, des parfums, du lait, une grenade.

Ayant béni ces choses, il boit du vin et présente sa coupe au roi qui en boit à son tour et s'endort.

Puis il offre le lait à Paschoutan, second des fils de Gustasp; Paschoutan boit la liqueur sacrée; et le voilà immortel!

Ensuite, le prophète donna les odeurs à Djamasp, ministre de la guerre, qui reçut au même instant le don de toutes les sciences; son regard divin, plongeant dans l'avenir, découvrit ce qui devait arriver de bien et de mal sur la terre jusqu'à la résurrection.

Espendiar enfin qui commandait les armées, mangea quelques pépins de grenade, et son corps désormais ne craindra plus l'atteinte du javelot, ni de la lance.

Le sommeil de Gustasp dura trois jours, pendant lesquels son âme fut transportée au ciel, près du trône d'Ormusd; là elle put contempler son brillant Kerdar, et la place qui lui était destinée parmi le peuple du Gorotman.

A son réveil, le roi de l'Iran imposait la loi nouvelle à ses nombreux sujets; et l'astre d'or jeta, aux yeux de la Perse étonnée, une lumière qui ne devait plus pâlir!

la loi des Méhestans dit à ses disciples, aux Athornés, aux militaires, aux laboureurs, principes d'abondance. »

Alors le Raspi, prenant la coupe sacrée : « Pour cette seule coupe de Hom que je vous présente, donnez-moi l'abondance et le Béhescht. »

Il met ensuite le vase dans la main droite du Djouti qui s'écrie : « Je m'avance pour ce sacrifice avec pureté de pensée, de parole et d'action. O pur Perahom, donnez la pureté à mon corps. Veillez sur moi, Hom, production excellente, source de pureté; ouvrez-moi, Hom pur, qui éloignez la mort des demeures célestes, ouvrez-moi le séjour de lumière et de bonheur!

» L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur! Cependant le Djouti boit le Hom en trois fois. Un grand silence se fait dans l'assemblée. Le Djouti et le Raspi prient à voix basse pour ceux qui leur sont chers. La foule s'unit en pensée à leurs prières. Le silence n'est interrompu que par la voix du Djouti, qui s'écrie : « C'est le désir d'Ormusd.... »

La foule répond en mêlant sa voix à celle des Mobeds : « L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur. »

Zoroastre, alors, offre à Ormusd du vin, des parfums, du lait, une grenade.

Ayant béni ces choses, il boit du vin et présente sa coupe au roi qui en boit à son tour et s'endort.

Puis il offre le lait à Paschoutan, second des fils de Gustasp; Paschoutan boit la liqueur sacrée; et le voilà immortel!

Ensuite, le prophète donna les odeurs à Djamasp, ministre de la guerre, qui reçut au même instant le don de toutes les sciences; son regard divin, plongeant dans l'avenir, découvrit ce qui devait arriver de bien et de mal sur la terre jusqu'à la résurrection.

Espendiar enfin qui commandait les armées, mangea quelques pépins de grenade, et son corps désormais ne craindra plus l'atteinte du javelot, ni de la lance.

Le sommeil de Gustasp dura trois jours, pendant lesquels son âme fut transportée au ciel, près du trône d'Ormusd; là elle put contempler son brillant Kerdar, et la place qui lui était destinée parmi le peuple du Gorotman.

A son réveil, le roi de l'Iran imposait la loi nouvelle à ses nombreux sujets; et l'astre d'or jeta, aux yeux de la Perse étonnée, une lumière qui ne devait plus pâlir!

XVII.

Zoroastre, assis sur un trône éclatant, la tête élevée comme un cyprès, lisait au roi des fragments de l'Avesta, et les Dews effrayés s'enfuyaient sous la terre. Les ennemis de la loi entendirent la sainte parole, et leurs lèvres se séchèrent, et leurs cœurs s'ouvrirent à d'ineffables douleurs !

Ce fut alors que Zoroastre fit construire dans le palais de Gustasp une chambre voûtée ; on y plaça par son ordre les images du soleil et de la lune ; au milieu s'élève un trône de turquoise, enrichi d'or et d'argent ; partout l'œil admire des tentures de brocard aux couleurs éclatantes, et le pied foule mollement des tapis de peau de léopard. Ce fut dans ce lieu sacré, dans cet Atesch-gâh, qu'on déposa le feu d'Ormusd. Bientôt on devait en voir de semblables couvrir le vaste sol de l'Iran.

Ce sont les autels qu'Ormusd a ordonné d'élever sur la terre pour y adorer le feu, lien mystérieux

qui unit Ormusd à l'être absorbé dans l'excellence.

Auprès de cet autel, le Djouti et le Raspi s'écriaient : « Que le fils d'Ormusd me soit favorable! le feu brillant, bienfaisant éclat de l'Iran, qu'il me soit favorable! Je lui fais izeschné et néaesch, je veux lui plaire, je lui adresse des vœux!

» Le Barsom élevé sur le Zour, je prie le grand Ormusd, éclatant de lumière et de gloire, et toi, feu, fils d'Ormusd!

» Je prie le bois et les parfums; je te prie, feu d'Ormusd! »

LE DJOUTI.

« O vous, qui préparez le feu, dites-moi : C'est le désir d'Ormusd. »

LE RASPI.

« Dites au chef de la loi de faire des œuvres célestes et pures. »

LE RASPI.

« Dites-moi, ô Djouti : C'est le désir d'Ormusd. »

LE DJOUTI.

« Dites au chef de la loi de faire des œuvres célestes et pures.

» Avec pureté de pensée, avec pureté de parole, avec pureté d'action, ce Miezd, ce Zour, ce bois,

ces parfums, toi, feu, fils d'Ormusd et tous ces saints, chefs de la loi, qui marchent avec grandeur dans le monde, j'offre ces choses à Ormusd, je les invoque, je leur fais izeschné et néaesch ! »

XVIII.

Cependant, des missionnaires envoyés dans toutes les directions portèrent bientôt jusqu'aux Indes le nom de Zoroastre. Il y avait alors, dans la ville sainte, à Varanasi, un sage et savant Brahmane, appelé Thingrégatcha. Ce vénérable personnage, ayant entendu dire qu'on prêchait en Perse une religion nouvelle, écrivit en toute hâte au roi Gustasp :

« Grand roi, j'ai appris une nouvelle qui me pénètre de douleur et qui m'ôte le sommeil. Un imposteur, un hypocrite a séduit l'Iran. Ce qui n'était arrivé ni sous Féridoun, ni sous Djemschid, les Iraniens se sont livrés à un jeune homme; ils ont adopté le mensonge, et Djamasp lui-même qui avait suivi mes leçons est tombé dans le piége. J'irai convaincre

cet imposteur ; je répondrai à tout ce qu'il dira, et lorsque je l'aurai couvert de honte, je vous prierai de le punir, pour que personne n'ait par la suite la hardiesse de tromper les peuples et de leur proposer de fausses lois. »

Après avoir examiné la missive du Brahmane, le roi de l'Iran consulta son ministre.

« Je suis inébranlable, lui dit Djamasp, dans la foi que j'ai embrassée. Un homme ne peut savoir de lui-même ce que sait Zoroastre ; il faut que Dieu l'ait instruit. Mais je dois avouer aussi, grand roi, qu'il n'y a personne au monde dont la science égale celle de Tchingrégatcha. J'ai lu ses œuvres ; j'ai quitté ma patrie pour aller l'entendre ; il m'a formé à toutes les sciences. Invitez-le à venir ; qu'il connaisse notre loi ; qu'il s'y soumette, et que sa conversion dissipe tous les doutes ! »

On envoie donc au Brahmane la réponse suivante : « Nous avons reçu votre lettre polie et instructive. Ce qu'on vous a dit de Zoroastre est vrai ; nous avons embrassé sa doctrine ; nous nous sommes rendus à sa science. Il a fait en notre présence des miracles incroyables ; nous avons entendu ses paroles, lu ses livres ; et personne n'a rien pu opposer à ses instructions. Les grands de l'Iran ont renoncé à l'envie ; ils ont adopté sa religion, en disant : *Un homme*

ne peut apprendre de lui-même de telles choses ; il faut reconnaître ici la voix de Dieu. Venez vous-même, illustre Brahmane ; quand vous serez devant Zoroastre, vous serez étonné de sa science ! Que Dieu vous ait en sa garde et remplisse tous vos souhaits ! »

Cette lettre combla de joie l'incrédule Tchingrégatcha. Il se promettait bien de détruire d'un souffle tout cet échaffaudage d'imposture que l'ignorance seule avait pu si longtemps laisser debout. Pour cela, il se mit à lire une multitude de livres, et rassembla les questions les plus difficiles. Après avoir consacré à ce rude travail deux années entières, pendant lesquelles il ne connut pas le sommeil, il rassembla les sages de l'Hindoustan, leur parla de Zoroastre, de sa lettre au roi, et de celle qu'il en avait reçue. Il leur raconta que pendant deux ans, il avait recueilli des questions auxquelles la vie d'un homme ne fournirait pas de réponses : « Mais, ajouta-t-il, je ne proposerai ces difficultés à l'imposteur qu'en présence de Gustasp. Préparez-vous à me suivre. Marchons comme des lions contre l'ennemi commun. Que les étrangers, chez qui cette loi pourrait parvenir, sachent que l'Hindoustan seul est en possession de la véritable science, et que personne n'est sage devant moi. Je veux étonner par mes paroles l'Iran et Zoroastre lui-même. »

Les savants de l'Inde promirent d'accompagner le Brahmane. Tchingrégatcha fit prévenir Gustasp de son arrivée : « Convoquez, lui disait-il, les sages de l'Iran et des pays étrangers ; qu'ils s'assemblent tous auprès de vous avec les grands de l'empire. Je me rends aux pieds de votre trône, pour répondre aux questions de Zoroastre et vous préserver de l'erreur. »

XIX.

Quelle est sur cette place immense la multitude qui s'agite confusément, plus nombreuse que les grains de sable que le vent soulève au désert ? Des milliers de têtes se balancent en tous sens. Le peuple est dans les rues, sur les portes, et forme des couronnes sur le haut des terrasses. La diversité des costumes indique la diversité des nations. Le Saderé ceint du Kosti est porté par les fidèles disciples de la religion nouvelle; ceux-ci dont le Saderé plus long descend jusqu'aux genoux, ce sont les habitants du Kerman; ceux-là

dont la bouche est couverte par le Pénom, ce sont les héros et les prêtres de l'Iran. Plus loin, des groupes épais se distinguent par la coiffure, la forme ou la couleur des vêtements. Tous les âges, toutes les conditions se pressent et se heurtent. Ici, l'enfant qui vient de ceindre le Kosti; là le vieillard qui a blanchi dans l'étude des livres sacrés. Ce sont les nombreux habitants des dix, des cent, des mille provinces de l'Iran! Les régions étrangères ont aussi payé leur tribut, et les peuples sont accourus depuis la riante vallée de Kaschmir jusque au-delà des bords de la mer Daëti.

Je vois un palais élevé dont le toit monte aux nues, et dont la largeur va d'une montagne à l'autre. D'un côté sont enchaînés des lions et des léopards; de l'autre de furieux éléphans de guerre. On dirait un firmament défendu par une armée de Péris. En face est une enceinte réservée pour les savants de toutes les nations.

L'Occident y compte ses sages, voyageurs intrépides, qui partis des rives de l'Hellade, viennent dans l'Asie chercher de la science, des lois et des Dieux, tandis que l'empereur Meng-ti, qui règne sur les vastes contrées de la Chine, a délégué des ambassadeurs du côté de l'Ouest, pour aller au-devant du *Saint* que l'on attend depuis tant d'années.

Egyptiens, Phéniciens, Chaldéens, tous, orthodoxes ou idolâtres, sont représentés dans cette assemblée, où va se décider le sort de l'univers.

Entre tous, on distingue les nombreux Brahmanes qui ont accompagné le savant Tchingrégatcha; on les reconnaît facilement à leur toge de laine qui leur descend jusqu'aux pieds, retenue sur les hanches par une ceinture de Moundja, composée de trois cordons doux au toucher; ils portent sur leurs épaules des manteaux de peau de gazelle noire; ils s'appuient sur des bâtons de Vilva encore revêtue de son écorce, et qui s'élèvent au-dessus de leur tête. Si, dans ce bruit confus que la foule nous envoie, nous pouvions entendre un de ces hommes saints prêchant à ceux qui l'entourent la religion de ses pères, voici quelles divines paroles nous aurions à recueillir :

« Nous sommes dans un temps de détresse. Je vous le dis : la justice a cessé de s'appuyer sur ses quatre pieds; elle chancelle sur un seul. Brahma est sur le point de s'endormir. Depuis longtemps il est assoupi; les races sont mêlées; il y en a peu qui aient conservé pure notre noble origine; sortis de la tête de Brahma, le monde nous était soumis. C'était pour nous défendre ainsi que pour donner des rois à notre peuple, que l'aïeul des êtres avait fait jaillir le Kchatria de ses bras. C'était pour nous qu'il avait de sa cuisse engendré

le Vaysia, et de ses pieds le Soudra qui cultive la terre, la terre qui nous appartient; car, tous les biens ne sont-ils pas la propriété des Brahmanes? Mais aujourd'hui que les races sont mêlées et que de ce mélange impur sont sortis les Tchandalas, les Parasavas, vrais cadavres vivants, tout va rentrer dans les ténèbres. La nuit de Brahma va bientôt commencer. Heureux ceux qui pour toujours sont absorbés dans sa divine essence! car, c'est là seulement que l'âme peut goûter le bonheur éternel: délivrée pour toujours des naissances et des renaissances, délivrée de la personnalité, unie à l'être des êtres, absorbée dans le sein de Brahma, elle ne revient pas! elle ne revient pas! Et nous, il nous faudra revenir! Quel est ce dogme qu'on nous propose? Avez-vous si peu foi dans la religion de vos pères, que déjà vous soyez prêts à l'abandonner? Manou ne nous a-t-il pas révélé lui-même les mystères du monde? et lorsque les sept Marchis se sont avancés vers lui pour savoir sa réponse, n'a-t-il pas donné par l'organe de Brighou le *Darma-Sastra* qui est la vraie vérité; tandis que l'*Avesta*, comme ils l'appellent, n'est qu'imposture et mensonges, puisqu'il enseigne des choses que le livre de Manou ne contient pas! C'est en vain que vous prétendez remettre à la science de Tchingrégatcha le soin d'affermir vos croyances incertaines; quoi qu'il

arrive dans ce débat, je ne me soumettrai pas. Je ne veux pas nier la sagesse de celui que moi-même je regarde comme le plus savant des Brahmanes; mais sa science eût été vaine à côté de celle de nos pères. Tout décroît; tout dégénère; vous rappelez-vous de ce Sûta dont on parlait dans notre enfance; celui-là possédait la science. Il savait à son gré conjurer les éléments; l'avenir n'avait pas de ténèbres pour lui, et son immense mémoire se rappelait toutes ses existences antérieures, depuis le moment où il apparut sur cette terre dans le dernier Kalpa sous la forme d'une perdrix rouge, parce qu'il avait volé de la soie teinte, jusqu'au moment où, rendu à la forme humaine, il put comprendre toute la grandeur de Dieu. Aussi, l'a-t-on vu se plonger dans la terre comme dans une eau limpide; il pouvait apparaître et disparaître à son gré, se rendant tour à tour visible et invisible. Il se montrait en même temps dans plusieurs lieux séparés par de grandes distances. Son corps pouvait se resserrer comme un atome, ou se développer comme un géant; du doigt alors il touchait la lune. Il se voyait dans le sein de Brahma, comme il y voyait tous les autres êtres. Sa science était à son comble. Il savait que tout est fils de Maya, de *l'illusion*. Il savait que l'âme est *l'étranger*. Aussi appelant un à un tous les organes qui jusqu'alors l'avaient retenue

prisonnière, il dit à chacun d'eux, en les congédiant tour à tour : « *Tu n'es pas ! Tu n'es pas !* et il alla, emporté sur un rayon de lumière, s'absorber dans le sein de Brahma !

» Que nous sommes loin de cette science ! peut-être Tchingrégatcha lui-même, reconnaissant un jour son erreur, sera saisi d'effroi; il aura peur comme un homme qui croyant ramasser une corde, aurait saisi dans ses mains un serpent.

» Non, quoiqu'on en puisse dire, ce prophète n'est point un envoyé de Dieu. Quand le mal est sur la terre, c'est Dieu lui-même qui s'incarne et qui vient le réparer. Quand le monde allait s'écrouler sous les coups des mauvais génies, n'est-ce point Vichnou lui-même qui, sous la forme d'une tortue, est venu soutenir l'univers chancelant ? Lorsque le monde s'abîmait sous les eaux, n'est-ce pas lui encore qui, sous la forme d'un sanglier, le soutint sur ses énormes défenses! Oh! non, quand le mal est apparu sur la terre, Vichnou n'a jamais fait défaut. Le monde gémit; il a besoin d'un réparateur; mais Zoroastre n'est point une incarnation de Vichnou; ce n'est pas celui que nos prophètes nous ont annoncé. Pour moi, je n'ai pas son savoir sans doute; cependant je ne le croirai pas. Je retournerai dans nos provinces, et je tâcherai par mes austérités de m'élever jusqu'à la vraie science.

Quand je verrai ma peau se rider et mes cheveux blanchir, quand je verrai les fils de mes fils rassemblés autour de moi, alors, quittant nos cités, je me retirerai dans les forêts, ayant pour lit la terre, couchant au pied des arbres ; je ne songerai plus qu'à la délivrance finale ; sans désirer la mort, je ne tiendrai plus à la vie ; j'attendrai mon heure dernière, comme un domestique attend ses gages ; sans asile, j'irai dans les villages chercher ma nourriture lorsque la faim me tourmentera ; une gourde, un plat de bois, un pot de terre, tel sera mon luxe ; le soir, lorsqu'on ne verra plus la fumée des cuisines, quand le pilon se reposera, quand l'homme rassasié ne songera plus qu'au sommeil, j'irai mendier ma subsistance ; si l'on me refuse, je saurai me résigner ! »

Les Brahmanes l'avaient écouté en silence, et la foi s'était sans doute raffermie dans leurs cœurs. En ce moment, Tchingrégatcha passe au milieu d'eux pour se rendre au trône qui lui était réservé. Il s'avançait, appuyé sur son bâton qui dépassait sa tête vénérable ; un air de majesté répandu sur tous ses traits acheva de leur rendre la confiance, et ils attendirent, pleins d'espoir, la discussion qui allait s'engager.

XX.

Au milieu de l'enceinte que nous avons essayé de décrire, s'élève un trône tout resplendissant d'or et de pierres précieuses. Là siége Gustasp, la tête couronnée d'un diadème ; autour de lui se pressent ses somptueux ministres, et tous ses officiers, ornement de sa cour. A ses côtés, sur un trône d'or, est assis un vieillard ; ses cheveux sont blancs comme le camphre ; sa figure vénérable indique une haute sagesse et commande le respect ; c'est le savant Tchingrégatcha.

En face du Brahmane, de l'autre côté de Gustasp, sur un trône également d'or, siége un autre personnage : son front n'est pas encore plissé par l'âge; mais son visage, éclatant de lumière, attire tous les regards : c'est Zoroastre.

Alors il se fit un grand silence ; car ce qui allait se passer intéressait et le roi et les laboureurs et les guerriers. « Il n'est pas question, dit Gustasp, de combattre avec la ruse, ni avec l'envie ; les prodiges,

les questions, les paroles, voilà les armes qu'on doit employer pour dissiper les doutes. » Aussitôt le Brahmane se lève ; tous les regards se dirigent vers lui, et le silence devient plus profond.

« Grand roi, juste juge, dit-il, nous sommes convenus que je ferai des questions à celui-là même qui se dit un prophète et que, s'il parvient à les résoudre, j'embrasserai sa loi pour la faire adopter de mes nombreux disciples. Mais s'il ne peut me répondre, j'attends de votre justice sa prompte punition. »

« Par le nom sublime du Dieu très-saint, dit Gustasp, par le soleil brillant, par la terre fertile, par le trône et la couronne, par l'étoile du soir et par la lune, je jure que telle est ma volonté. »

Puis le roi et l'assemblée attendirent. Alors Zoroastre, avant que le sage de l'Inde ne lui ait adressé ses redoutables questions, se lève et dit :

« Chef des nations, et vous, sages du monde, les peuples m'ont entendu ; prêtez l'oreille à cette parole : C'est le désir d'Ormusd que le chef de la loi fasse des œuvres saintes et pures ! Bahman donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde. Vous établissez roi, ô Ormusd, celui qui soulage et nourrit le pauvre !

« Je prie le premier des cieux, et lui fais izeschné.

» Je prie le premier de la terre, et lui fais izeschné.

» Je prie le premier des êtres purs, et lui fais izeschné.

» Je prie le premier des Brahmanes, et lui fais izeschné.

» Vous tous. qui m'écoutez, voici ce que je vous annonce:

» Avant la créature existait le créateur; avant ce temps qui passe, mesure des êtres finis, était le temps éternel, qui ne passe pas, principe suprême, existence infinie qui n'a rien au-dessus de soi, être des êtres qui a toujours été et qui sera toujours. Mais dans cette grandeur où reposait Zervane Akérène, le temps sans bornes, il n'y avait point d'être qui pût l'appeler créateur, parce qu'il n'avait encore rien produit. Pour se donner des témoins de sa gloire, il sort de son repos; il parle : à sa voix, l'immensité se peuple. Le Verbe divin, le puissant Honover était à peine articulé, que l'eau primordiale et le feu originel, l'un principe femelle, l'autre principe mâle du monde, existaient déjà.

» Au même moment et de toute nécessité les ténèbres apparurent au sein de la lumière première. Sur un trône éclatant siégeait Ormusd, fils du feu et de l'eau; Ormusd, le souverain génie du bien, prin-

cipe des bonnes œuvres; tandis qu'Ahriman, lui qui est appelé le méchant, le Péétiaré, habitait les ténèbres premières. Tous deux étaient seuls au milieu de ces abîmes; ils vont créer à leur tour.

» Ormusd, par sa science universelle connaissait ce qu'Ahriman machinait dans ses désirs opposés au bien; il savait comment il devait mêler ses œuvres aux siennes, et quels seraient enfin ses derniers efforts. Il passa trois mille ans à former le ciel et son peuple. Ensuite Ahriman se leva et s'approcha de la lumière; mais, en voyant sa beauté, son éclat, sa grandeur, il retourna en arrière, se réfugiant au sein des ténèbres épaisses, et là il engendra une multitude de Dews et de Daroudjs qui devaient tourmenter le monde.

» Alors, le ciel, comme un soldat qui a endossé la cuirasse, se présente à la vue d'Ahriman pour lui faire la guerre. Ormusd secourut le ciel qui tourne du haut du ciel immobile qu'il habite. Les Ferouërs des guerriers, tenant en main la massue et la lance, se préparèrent au combat. Il ne resta d'autre ressource à Ahriman que de prendre la fuite, lorsqu'il vit que les Dews disparaissaient et qu'il serait lui-même sans force, parce que la victoire serait réservée à Ormusd lors de la résurrection et pendant toute la durée des êtres. »

Zoroastre expliqua ensuite comment Ahriman avait refusé la paix que lui avait offerte Ormusd. Ormusd alors prononça une fois l'Honover, et Ahriman eut le corps brisé de frayeur; il le prononça deux fois, et Ahriman tomba sur les genoux; il le prononça vingt et une fois, et Ahriman fut accablé et sans force pendant trois mille ans. Ormusd produisit les êtres. Il forma d'abord les Amschaspands, Dieux généreux et immortels, ainsi que les Izeds et les Ferouërs des hommes protégés par l'intelligence qui sait tout contre les Daroudjs d'Ahriman.

Zoroastre dit encore comment avaient été formés le ciel, la terre, les astres et enfin l'homme auquel il fut donné de combattre pour gagner l'immortalité.

Puis le prophète raconta la lutte des deux principes, et la fureur d'Ahriman, lorsque le Darvand Djé le fit sortir au bout de trois mille ans de l'abattement auquel la vue de l'homme pur l'avait réduit: « Levez-vous, disait Djé, et préparez-vous au combat. Après ce que je ferai aux hommes, ils ne pourront plus vivre. Je serai dans l'eau; je serai dans les arbres; je serai dans le feu d'Ormusd; je serai dans tout ce qu'Ormusd a créé. » Alors Ahriman compta deux fois les innombrables Dews dont se composait son armée, et, transporté de joie, il déclara la guerre au monde.

Enfin, Zoroastre annonça comment le mauvais principe serait anéanti à la fin des temps; il annonça la résurrection glorieuse des hommes et le triomphe de l'être absorbé dans l'excellence.

Telles étaient les paroles du prophète. Ormusd lui avait dit: « Vous triompherez de tous vos ennemis. Il y a dans l'Hindoustan un Brahmane, nommé Tchingrégatcha; je vais vous révéler les questions qu'il se propose de vous adresser et les réponses que vous aurez à y faire. »

Et le vieux Brahmane, dont Zoroastre avait pénétré la pensée et dissipé les doutes, avant même qu'il ne les eut exprimés, s'écriait, transporté d'admiration: « Ma science est grande; j'ai blanchi dans l'étude et dans la méditation. Eh! bien, tout ce que Dieu m'a enseigné depuis mon enfance, l'Avesta me l'a remis devant les yeux, en y ajoutant mille secrets que j'ignorais encore. Quelle est la science qui a sondé tous ces mystères? O roi, lorsque les savants étaient en ma présence, étonnés de ma sagesse, ils n'avaient que des oreilles pour entendre, mais point de voix pour contredire. Et maintenant c'est à moi d'écouter et de me taire! Il y a là quelque chose qui passe les forces de l'homme! Je reconnais l'œuvre de

Dieu. » Et dans son enthousiasme, le vieux Brahmane, unissant sa parole à celle de Zoroastre, répétait avec lui le Verbe sacré; et la foule nombreuse se joignait à ces divins prophètes; et tous, oubliant la terre, chantaient en chœur la gloire de l'Éternel!

XXI.

Pendant que les vieillards pensent et que les prophètes annoncent la parole nouvelle, des hommes agissent et des empires s'écroulent. Les rois tremblent sur leurs trônes, et les peuples armés se combattent et se déchirent au nom du Dieu juste et sage. De toutes parts le signal est donné. Les nations révoltées se lèvent et viennent se ranger sous l'étendard de Kaweh. Le tablier du forgeron brille de nouveau dans les airs, sur les places, dans les carrefours. Des groupes qui se formaient autour de ce symbole étrange, rappelaient le grand événement dont il conservait le souvenir, et les Dews furieux grimaçaient de colère.

C'était du temps de Zohack l'impur, qui portait sur ses épaules deux têtes de serpent, nées des baisers du plus affreux des Darvands. Les deux monstres n'avaient d'autre aliment que des cervelles humaines. Que de crimes commis pour assouvir leur insatiable avidité! Aussi, cherchant à s'abuser lui-même, Zohack avait sans cesse à la bouche le nom et les vertus de Féridoun auquel il prétendait ressembler. La peur avait courbé sa haute stature. Son cœur était dans l'angoisse. Un jour qu'il était assis sur son trône de turquoise, il appelle autour de lui les grands de son royaume, et parle ainsi aux Mobeds : « O vous, hommes sages et prudents, j'ai un ennemi secret que je veux combattre ; mais il faut que vous veniez à mon aide ; déclarez que, comme roi, je n'ai jamais voulu enfreindre la justice. » Les grands, par crainte sans doute, consentirent à certifier cette déclaration écrite de la main du prince et la signèrent de leur nom.

Tout à coup on entendit, à la porte du palais, les cris d'un homme qui demandait justice. On fit entrer celui qui se plaignait ainsi et on le plaça au milieu de l'assemblée. Aussitôt, il est sommé par Zohack lui-même de nommer celui qui lui avait fait tort. Le malheureux alors pousse, à la vue du roi, des hurlements affreux ; il se frappe la tête de ses mains ; et,

dans le transport d'une juste colère : « Je suis Kaweh, dit-il ; c'est toi, Zohack, que j'accuse dans l'amertume de mon âme. Il y a longtemps que tu exerces sur moi ta tyrannie ; et tu m'as plus d'une fois plongé un poignard dans le cœur. Qu'as-tu fait de mes dix-sept enfants? Les seize premiers, je le sais, ont nourri de leurs cervelles sanglantes les serpents qui sifflent sur ta tête ? Est-ce encore à ce cruel supplice que le dix-septième est réservé ? Quel crime ai-je donc commis envers toi, moi pauvre forgeron, qui n'ai jamais songé qu'à soutenir par mon travail ma modeste existence, et à honorer les Dieux. » Il avait dit : le roi, confondu, épouvanté, rendit sur-le-champ le dernier de ses fils à ce malheureux père, et s'efforçant de le gagner par de bonnes paroles, il lui présenta la déclaration des grands, et le pria de s'y conformer. « Complices des Dews, s'écria le forgeron en promenant sur les lâches courtisans du terrible Zohack un regard étincelant de colère, vous avez pu bannir de votre cœur la crainte de l'Éternel ! et vous tremblez devant un roi, devant un homme, devant un ministre de l'enfer ! » Et déchirant la déclaration menteuse, il la foulait sous ses pieds. Puis, précédé de son fils, il sort de la salle en poussant des cris de rage. La foule s'assemble autour de lui. Il prend alors le *tablier* avec lequel les forgerons se couvrent

les pieds, quand ils frappent le fer; il le met au bout d'une lance et parcourt les rues, en criant : « O vous qui adorez Dieu, vous qui voulez briser le sceptre de l'impur Zohack, suivez-moi; réfugions-nous auprès de Féridoun; et reposons-nous à l'ombre de sa majesté. Ce tablier sera pour nous un signe; par lui, nous distinguerons nos amis de nos ennemis. » Cependant il s'éloignait, escorté d'une foule immense. Bientôt ils arrivèrent tous au palais du jeune prince, en poussant des cris de joie. Dès que Féridoun vit le tablier sur la pointe de la lance, il l'accepta comme un présage de bonheur. Il le revêtit de brocard, l'orna de pierreries, et le couronna d'un globe semblable à la lune. Des bandelettes de toutes couleurs furent disposées pour flotter au gré des vents, autour de l'auguste bannière, qu'on appela, du nom de celui qui en avait conçu l'idée, l'*Étendard de Kaweh*.

Ainsi fut formé ce drapeau qui brille dans les nuits sombres et qui remplit le monde de confiance et d'espoir !

XXII.

Mais il y a longtemps que le règne de Zohack et de Féridoun est passé; et cependant l'étendard de Kaweh flottait de nouveau dans les airs. Ardjasp régnait dans le Touran, Ardjasp dont l'âme était noyée dans l'avidité, dont le cœur était plein de haine et les joues pleines de rides. Descendant d'Afrasiab que Ke-Korso avait mis à mort et par suite héritier de la couronne et de la haine de son aïeul, il obligeait Gustasp de lui payer un tribut. Il était temps que le roi de l'Iran levât enfin la tête, s'affranchît d'une domination étrangère et anéantît l'adorateur des Dews. Le lion ne devient vaillant qu'en essayant ses forces; maintenant que les magiciens ont accompli leurs crimes, il faut que le roi prenne son épée. Il s'en ira sous la garde du Dieu saint, et fort de cet appui il fera voler en l'air la poussière du palais d'Ardjasp.

Les guerriers invoquaient l'Éternel et lui demandaient le succès à leurs armes; les Mobeds s'asseyant,

se levant, s'agenouillant devant les Atesch-Gahs, s'écriaient dans leurs prières :

« Soyez toujours forts! Soyez toujours forts, toujours saints! Soyez toujours forts, toujours purs, toujours brillants! Soyez toujours forts et sans péché! Soyez toujours, soyez toujours forts et lumineux comme la pure loi de Zoroastre! Soyez toujours forts par le juste juge, Ormusd, éclatant de lumière et de gloire!

» Soyez toujours forts par les Amschaspands! Soyez toujours forts par les cinq Gahs du jour! Soyez toujours forts par les saints Férouers! Soyez toujours forts, toujours saints! »

Gustasp au milieu de ses généraux leva le front jusqu'au ciel et se ceignit étroitement pour la cause de Dieu. On voyait à ses côtés son fils Ispendiar, et ses deux frères Zérir et Freschorter. Djamasp, ministre de la guerre, était là accompagné de son fils Thenghéorosch. Mehidiomah, fils d'Arust, et le frère de Poreschasp, étaient aussi au nombre des favoris du roi. On se mit en marche plein de joie sous une bonne étoile, avec des augures qui remplissaient le monde de lumière. Des buffles, et des éléphants qui portent haut la tête, devançaient l'armée, chargés de bagages, et bientôt les deux rois furent en présence.

La guerre sera cruelle; c'est une guerre à mort.

Que de jours, que de mois, que d'années de succès et de défaite! Tous deux prétendent soutenir la cause d'Ormusd, d'Ormusd qui établit roi celui qui soulage et nourrit le pauvre.

« Je la prie, s'écriait-on dans les deux camps, l'eau qui a donné à mon ennemi cent bons chevaux, mille bœufs, dix mille lièvres; accordez-moi la victoire, ô source Ardouizour! Mais si mon ennemi veut frapper nos provinces, ne lui accordez pas ce qu'il désire! »

Cependant les armées s'ébranlaient comme des collines et s'avançaient des deux côtés par pelotons. Des tourbillons de poussière s'élevaient sur l'Iran et formaient un nuage qui obscurcissait la lumière du soleil. Il pleuvait de toutes parts des javelines et des flèches de bois de peuplier, semblable à la grêle qui tombe d'un nuage noir. Les montagnes résonnaient des cris des guerriers, et la terre tremblait sous les pas des chevaux. La plaine était couverte de cadavres et les pieds des éléphants de guerre s'enfonçaient dans le sang et disparaissaient comme des colonnes de corail.

Cependant l'ennemi est taillé en pièces. Le roi de Touran est mis en déroute; il fuit le carnage; il fuit comme le Dew; il se cache comme le Daroudj. Car Zoroastre a prononcé l'Honover, et la valeur des soldats de l'Iran vient d'assurer la victoire.

« Qu'est-il besoin de prudence, avait dit le prophète au commencement de la guerre. Il faut marcher contre les Touraniens. Gustasp et son fils Ispendiar signalèrent alors leur triomphe, en élevant des Atesch-Gahs dans tous les lieux qui étaient soumis à leurs armes. »

XXIII.

Pleurez malgré votre victoire, habitants des villes de l'Iran! Car un sang précieux a coulé sous les coups du Touranien. Zérir, à la tête de l'armée, cherchait dans la plaine quelque ennemi contre lequel il pût mesurer sa valeur. Tout-à-coup Bédéruf, le plus redouté des Touraniens, se présente à sa vue; et bientôt il se fraie un passage à travers la mêlée vers son terrible adversaire. Aussitôt le combat s'engage; les soldats suspendent leur fureur pour assister à la victoire ou à la défaite de leur chef. Tout-à-coup un cri de désespoir se fait entendre dans les rangs des Iraniens; Zérir venait d'être blessé. Bédéruf allait jouir

de sa victoire, quand Ispendiar se présente à lui. Un nouveau combat commence ; il ne fut pas de longue durée. Ispendiar, qui marchait de victoire en victoire, est bientôt maître du champ de bataille. Alors tous les Touraniens rugissent de colère et de fureur ; car Bédéruf est renversé, et le valeureux fils de Gustasp vole à d'autres dangers où l'attendaient de nouveaux succès.

Cependant la troupe d'élite qui entourait les illustres combattants emportait les cadavres de leurs généraux. Zérir est étendu dans sa tente ; un léger souffle semble encore errer sur ses lèvres ; vain espoir ! la blessure est mortelle. Déjà près de lui on récite le *Vadjsérosch ;* un Mabed s'approchant de son oreille a murmuré la parole sacrée ; le chien l'a *regardé*, et l'oiseau qui mange les morts a volé sur sa tête. Le *Sag-did* est accompli. L'âme a quitté son enveloppe mortelle.

Nul ne se dérobe à la commune loi. Ne l'oublie pas, toi qui passes sur cette terre pour y combattre ! Quand même la grande voûte du ciel aurait porté ta selle, c'est dans un lit de briques qu'à la fin tu iras dormir ! A quoi sert une longue vie ? Le monde ne révèle pas à la vieillesse le secret que la jeunesse n'a pu lui dérober. Le bonheur que nous goutons ici-bas n'est qu'un rêve. Quand le sort verse dans ta coupe

embaumée le plus délicieux breuvage, quand ton oreille est frappée des sons les plus mélodieux, prends garde ! Le malheur est là qui se cache sous ces perfides apparences ; la destinée cruelle ne te flatte, ne te carresse que pour te mieux déchirer ! Tu souris ; tu t'enivres du vin que te verse ce joyeux échanson qu'on nomme le plaisir ! Tourne les yeux de ce côté, vois comment se terminent toutes ces fêtes !

Cependant les Nessassalars unis par une corde et ayant des sacs aux mains le dépouillent de ses vêtements, le lavent, lui mettent ses vieux habits et déposent son corps dans un cercueil de fer. Deux Mobeds, les yeux tournés vers le cadavre, récitent l'Iescht-Gahan et le Vadj-Sérosch, tandis que, pour la seconde fois, le chien jetait les yeux sur le mort. Et les Mobeds, en se regardant, disaient :

« Je fais izeschné à l'âme des morts, aux purs Férouers des saints, à tous les saints Férouers de ceux qui sont morts en ce lieu ; je leur fais izeschné ! »

Puis quarante Nessassalars, marchant deux à deux, escortèrent le corps qu'on portait au Dakmé, et le déposèrent dans le Keschê qui l'attendait, tandis que la foule nombreuse qui avait accompagné le convoi jusqu'aux portes du Dakmé, mais qu'une pieuse terreur arrêtait à quelque distance du lieu sacré mêlait sa prière à celle des Mobeds :

« Je fais izeschné à Sérosch, pur, saint, victorieux, qui donne l'abondance au monde, je lui fais izeschné.

» Quand l'homme rend l'âme et que le Dew court sur la bouche du cadavre, j'adresse ma prière pure à l'ennemi des Dews, à celui qui est sans mal, à celui qui éloigne le Daroudj de l'homme mort, à Sérosch pur qui nourrit bien le pauvre, qui frappe le Daroudj en vainqueur; je lui fais izeschné et néaesch.

» Que ma prière plaise à Ormusd! Qu'il brise Ahriman! Qu'il accomplisse mes vœux jusqu'à la résurrection!

» L'abondance et le Béhescht sont pour le juste qui est pur; celui-là est pur qui est saint, qui fait des œuvres célestes et pures! »

Cependant l'âme de Zérir errait encore autour de son cadavre, et comme un enfant qui vient de naître, voltigeait sans force dans le Dackmé. Pendant trois jours et trois nuits, elle fut obsédée par les Dews qui voulaient l'anéantir; enfin, la troisième nuit, lorsque l'aube du jour allait paraître, et que l'éclatant Mithra s'élevait sur les montagnes brillantes, le Dew Vaziresch voulut encore s'en emparer; mais les bons génies la protégèrent, et Sérosch la transporta au sommet de l'Albordj à l'entrée du pont de Tchinevad. Le chien céleste, qui garde les troupeaux, ne s'oppose

point à son passage ; car sa vie a été pure. Aussi une belle figure s'avance vers elle, c'est son *Kerdar* vivant, sa propre loi. Elle paraît, cette loi, avec un corps de jeune fille pure, tout éclatant de lumière, avec les ailes de l'Eorosch, grande, excellente, élevée, forte comme un corps de quinze ans, pure comme ce qu'il y a de plus pur dans le monde. »

« Qui êtes-vous, lui dit l'âme de Zérir. Parmi les êtres qui habitent des corps, je n'en ai jamais rencontré de plus pur. » Cette belle figure lui répondit : « Je suis votre *chercher ce qui est pur*, votre *penser ce qui est pur*, votre *parler ce qui est pur*, votre *faire ce qui est pur* ; je suis la loi pure que vous suiviez lorsque vous étiez dans un corps. Selon ce que vous avez fait, je suis maintenant excellente, très-sainte, très-pure. J'étais belle ; vos bonnes œuvres m'ont rendue plus belle et plus pure encore. C'est pour cela que je suis éclatante de gloire et précieuse aux yeux d'Ormusd ! » Ainsi parlait le beau Kerdar de Zérir. Alors elle lui passa les bras autour du cou ; puis ils firent un pas, et ils touchèrent le lieu de la pensée pure ; ils en firent un second, et le lieu de la parole pure les reçut ; un troisième, et ils arrivèrent au lieu de l'action pure ; au quatrième, devant les deux célestes créatures s'ouvrait le lieu de la lumière première, dans lequel ils entraient pour n'en jamais sortir !

Alors les âmes des justes disaient à l'âme nouvellement arrivée : « Juste, comment vous êtes-vous élevé de ces demeures impures au séjour céleste ; de ce monde où règne le mal, au monde où le mal n'est pas. »

Mais Ormusd lui-même quitte son trône, vient à sa rencontre, et la met en possession du bonheur éternel.

Laissons cette âme belle et heureuse jouir de la félicité suprême, et jetons les yeux sur ce champ de bataille ! Que de sang est répandu sur cette malheureuse contrée ! La mort plane sur toutes les têtes et le trait rapide qui l'apporte atteint facilement les fuyards. Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne sont pas purs en ce moment suprême ! Dans leur camp, les Touraniens pleuraient la mort de leurs généraux. Bédéruf n'était plus, et son âme, complice des Dews, ne put leur résister après sa mort. Pendant trois jours et trois nuits, elle rôdait autour du cadavre obsédé par les mauvais génies, et pendant ces trois longues nuits, elle souffrait mille maux. Lorsqu'après un si long supplice, elle se disposait enfin à passer le pont fatal, un affreux vent du nord, un vent infect s'éleva, et dans le nuage formé de cette vapeur immonde une figure hideuse apparut. C'était le principe de ses mauvaises pensées, de ses mauvaises paroles, de ses mauvaises actions. « J'étais laid, lui dit le monstre ; tes désordres m'ont rendu plus horrible encore. L'heure

est venue d'expier tes crimes. » Il dit et entraîne l'âme coupable au sein de la nuit première, et dans cet abîme de ténèbres, digne séjour du sombre Ahriman.

Alors les Daroudjs lui dirent : « Comment êtes-vous mort, Darvand? Comment êtes-vous venu de ce séjour où le mal s'emporte sur le bien, dans ce monde où le mal règne sans partage? Oh! que vous serez longtemps à désirer d'en sortir! »

Et Ahriman lui-même s'approchant à son tour: « Je ne punirai pas cette âme, dit-il, moi qui aime celui qui a marché dans la voie de la violence; qu'on lui porte à manger des mets infects, des chairs corrompues! L'homme que pendant sa vie tourmente l'appétit du mal, s'en rassasiera après sa mort! »

Mais c'est assez parcourir l'enfer et les cieux; revenons à la terre. Tout cède aux armes de Gustasp, qui appuie de ses bataillons nombreux la sainte cause d'Ormusd, et son char triomphant porte la loi nouvelle aux extrémités du monde. De toutes parts s'élèvent des Atesch-Gahs, et le feu donné d'Ormusd brûle sur les autels.

« Il faut détruire les Dews; il faut combattre les Dews, avait dit le prophète, et ceux-là qui ne suivent pas ma loi sont les Dews qu'il faut combattre et détruire. »

XXII.

Mais il y a longtemps que le règne de Zohack et de Féridoun est passé; et cependant l'étendard de Kaweh flottait de nouveau dans les airs. Ardjasp régnait dans le Touran, Ardjasp dont l'âme était noyée dans l'avidité, dont le cœur était plein de haine et les joues pleines de rides. Descendant d'Afrasiab que Ke-Korso avait mis à mort et par suite héritier de la couronne et de la haine de son aïeul, il obligeait Gustasp de lui payer un tribut. Il était temps que le roi de l'Iran levât enfin la tête, s'affranchît d'une domination étrangère et anéantît l'adorateur des Dews. Le lion ne devient vaillant qu'en essayant ses forces; maintenant que les magiciens ont accompli leurs crimes, il faut que le roi prenne son épée. Il s'en ira sous la garde du Dieu saint, et fort de cet appui il fera voler en l'air la poussière du palais d'Ardjasp.

Les guerriers invoquaient l'Éternel et lui demandaient le succès à leurs armes; les Mobeds s'asseyant,

se levant, s'agenouillant devant les Atesch-Gahs, s'écriaient dans leurs prières :

« Soyez toujours forts! Soyez toujours forts, toujours saints! Soyez toujours forts, toujours purs, toujours brillants! Soyez toujours forts et sans péché! Soyez toujours, soyez toujours forts et lumineux comme la pure loi de Zoroastre! Soyez toujours forts par le juste juge, Ormusd, éclatant de lumière et de gloire!

» Soyez toujours forts par les Amschaspands! Soyez toujours forts par les cinq Gahs du jour! Soyez toujours forts par les saints Férouers! Soyez toujours forts, toujours saints! »

Gustasp au milieu de ses généraux leva le front jusqu'au ciel et se ceignit étroitement pour la cause de Dieu. On voyait à ses côtés son fils Ispendiar, et ses deux frères Zérir et Freschorter. Djamasp, ministre de la guerre, était là accompagné de son fils Thenghéorosch. Mehidiomah, fils d'Arust, et le frère de Poroschasp, étaient aussi au nombre des favoris du roi. On se mit en marche plein de joie sous une bonne étoile, avec des augures qui remplissaient le monde de lumière. Des buffles, et des éléphants qui portent haut la tête, devançaient l'armée, chargés de bagages, et bientôt les deux rois furent en présence.

La guerre sera cruelle; c'est une guerre à mort.

Que de jours, que de mois, que d'années de succès et de défaite! Tous deux prétendent soutenir la cause d'Ormusd, d'Ormusd qui établit roi celui qui soulage et nourrit le pauvre.

« Je la prie, s'écriait-on dans les deux camps, l'eau qui a donné à mon ennemi cent bons chevaux, mille bœufs, dix mille lièvres; accordez-moi la victoire, ô source Ardouizour! Mais si mon ennemi veut frapper nos provinces, ne lui accordez pas ce qu'il désire! »

Cependant les armées s'ébranlaient comme des collines et s'avançaient des deux côtés par pelotons. Des tourbillons de poussière s'élevaient sur l'Iran et formaient un nuage qui obscurcissait la lumière du soleil. Il pleuvait de toutes parts des javelines et des flèches de bois de peuplier, semblable à la grêle qui tombe d'un nuage noir. Les montagnes résonnaient des cris des guerriers, et la terre tremblait sous les pas des chevaux. La plaine était couverte de cadavres et les pieds des éléphants de guerre s'enfonçaient dans le sang et disparaissaient comme des colonnes de corail.

Cependant l'ennemi est taillé en pièces. Le roi de Touran est mis en déroute; il fuit le carnage; il fuit comme le Dew; il se cache comme le Daroudj. Car Zoroastre a prononcé l'Honover, et la valeur des soldats de l'Iran vient d'assurer la victoire.

XXV.

Il n'est donc plus celui qui avait fait revivre l'Iran. Son corps est déjà la proie des Vautours qui s'élèvent dans les airs en formant une couronne lugubre sur les Dakmès; mais son souvenir vivra longtemps dans sa patrie régénérée; il a promis l'éternité aux fidèles Mazdéïesnans ! Laissons le monde, rebelle ou soumis au culte du vrai Dieu, continuer sa marche à travers les siècles, et voyons quelle sera sa fin suprême, comment s'accompliront les dernières prédictions du prophète.

Zoroastre n'est pas mort tout entier. Une jeune vierge aux yeux noirs, au visage brillant comme le soleil, Houo avait, par son doux sourire et ses yeux de Narcisse, et ses deux joues qui ressemblaient au jour, et les boucles de ses cheveux qui ressemblaient à la nuit, ému le cœur du prophète, elle dont l'étoile de Canope n'était en beauté que la servante; et le prophète, humble comme la fleur de nénuphar, s'en

de sa victoire, quand Ispendiar se présente à lui. Un nouveau combat commence; il ne fut pas de longue durée. Ispendiar, qui marchait de victoire en victoire, est bientôt maître du champ de bataille. Alors tous les Touraniens rugissent de colère et de fureur; car Bédéruf est renversé, et le valeureux fils de Gustasp vole à d'autres dangers où l'attendaient de nouveaux succès.

Cependant la troupe d'élite qui entourait les illustres combattants emportait les cadavres de leurs généraux. Zérir est étendu dans sa tente; un léger souffle semble encore errer sur ses lèvres; vain espoir! la blessure est mortelle. Déjà près de lui on récite le *Vadjsérosch;* un Mabed s'approchant de son oreille a murmuré la parole sacrée; le chien l'a *regardé*, et l'oiseau qui mange les morts a volé sur sa tête. Le *Sag-did* est accompli. L'âme a quitté son enveloppe mortelle.

Nul ne se dérobe à la commune loi. Ne l'oublie pas, toi qui passes sur cette terre pour y combattre! Quand même la grande voûte du ciel aurait porté ta selle, c'est dans un lit de briques qu'à la fin tu iras dormir! A quoi sert une longue vie? Le monde ne révèle pas à la vieillesse le secret que la jeunesse n'a pu lui dérober. Le bonheur que nous goutons ici-bas n'est qu'un rêve. Quand le sort verse dans ta coupe

embaumée le plus délicieux breuvage, quand ton oreille est frappée des sons les plus mélodieux, prends garde ! Le malheur est là qui se cache sous ces perfides apparences ; la destinée cruelle ne te flatte, ne te carresse que pour te mieux déchirer ! Tu souris ; tu t'enivres du vin que te verse ce joyeux échanson qu'on nomme le plaisir ! Tourne les yeux de ce côté, vois comment se terminent toutes ces fêtes !

Cependant les Nessassalars unis par une corde et ayant des sacs aux mains le dépouillent de ses vêtements, le lavent, lui mettent ses vieux habits et déposent son corps dans un cercueil de fer. Deux Mobeds, les yeux tournés vers le cadavre, récitent l'Iescht-Gahan et le Vadj-Sérosch, tandis que, pour la seconde fois, le chien jetait les yeux sur le mort. Et les Mobeds, en se regardant, disaient :

« Je fais izeschné à l'âme des morts, aux purs Férouers des saints, à tous les saints Férouers de ceux qui sont morts en ce lieu ; je leur fais izeschné ! »

Puis quarante Nessassalars, marchant deux à deux, escortèrent le corps qu'on portait au Dakmé, et le déposèrent dans le Keschê qui l'attendait, tandis que la foule nombreuse qui avait accompagné le convoi jusqu'aux portes du Dakmé, mais qu'une pieuse terreur arrêtait à quelque distance du lieu sacré mêlait sa prière à celle des Mobeds :

Le monde enfantera des morts, et les morts ressusciteront.

La terre environnée d'une lueur rougeâtre, effrayant éclat d'un soleil qui ne doit plus se coucher, affreux symptôme de ce dernier et pénible enfantement, semblable à la brebis qui tombe de frayeur devant le loup, la terre sera dans l'attente.

Kaiomors sortira le premier de son sein. Après ce long sommeil qui aura mesuré la durée du temps qui passe, il sera rendu à la vie, et ses lèvres encore humides et glacées, en se crispant convulsivement, murmureront la céleste parole : « C'est le désir d'Ormusd ! »

Et les morts ressusciteront autour de lui.

Bientôt après Meschia et Meschiané apparaîtront. Puis les autres hommes mêleront leurs voix sourdes et caverneuses aux prières de Kaiomors.

On entendra dans l'espace un bourdonnement confus de la parole divine.

Et les nations ressusciteront toujours !

Pur ou Darvand, chaque homme renaîtra. Les âmes chercheront les corps qu'elles auront jadis animés et se reconnaissant les unes les autres à leur enveloppe mortelle, elles diront : « C'est-là mon père ; c'est-là mon frère ; ce sont là mes proches. »

Dans cette immense assemblée rien ne restera ca-

ché, chacun verra le bien ou le mal qu'il aura fait. Le Darvand paraîtra comme un animal blanc dans un troupeau noir, et s'adressant aux justes avec lesquels il aura vécu :

« C'est parce que vous ne m'avez pas instruit, leur dira-t-il, vous qui êtes purs, que je suis exclu de cette assemblée de bienheureux. »

Les liens intimes qui nous unissaient dans cette vie seront rompus. Les justes seront séparés des Darvands; le père sera séparé de sa moitié, le frère de sa sœur, l'ami de l'ami. Les uns seront transportés au sublime Gorotman pour jouir pendant trois jours en corps et en âme du bonheur des justes. Les autres seront précipités dans le Douzack impur, et pendant trois nuits de douleurs, chacun d'eux sera tourmenté par les Dews.

Et les purs, inquiets au milieu de leur céleste félicité, pleureront sur les Darvands; et les Darvands, ouvrant les yeux sur leurs erreurs, pleureront sur eux-mêmes !

Alors la chaleur du feu embrasera l'univers qui ne formera plus qu'un vaste incendie. Dans ce torrent de métaux liquides, on verra les purs passer au milieu des flammes, et cette mer de feu sera pour eux comme le lait tiède à la gorge altérée. Les Darvands passeront à leur tour au milieu de cette fournaise,

emportés par ce torrent de feu qui roulera de l'or, du fer, des rochers devenus liquides et des montagnes enflammées. Les Darvands passeront toujours, mais avec douleur, et la flamme qui pétille et qui siffle sur leurs têtes, n'étouffera point leurs cris; ils seront purifiés; car ils auront le repentir dans le cœur.

Puis tous les hommes se réuniront dans une même œuvre; ils feront ensemble un sacrifice sublime aux Amschaspands. Sosiosch à la tête des morts ressuscités, du haut d'un trône éclatant de lumière, présidera le sacrifice universel des iustes. Il adressera sa prière à l'Éternel. Une grande voix retentira dans l'espace et l'on entendra ces mots : « C'est le désir d'Ormusd ! »

Ahriman demeurera seul dans le monde; la force du Daroudj pécheur sera frappée, de ce Daroudj qui agit avec tant de puissance. Il courra au pont Tchinevad. Il se précipitera de nouveau dans les ténèbres épaisses, mais les ténèbres seront dissipées.

Le Douzack, cette terre d'impureté, s'embrasera; Ahriman lui-même paraîtra au milieu des flammes; il se précipitera dans l'embrasement de l'univers; il en sortira purifié pour venir avec Sérosch s'incliner aux pieds d'Ormusd et commencer un éternel izeschné au souverain Dieu, juste juge !

DEUXIÈME PARTIE.

—

ANALYSE.

Après avoir exposé les doctrines de l'Iran dans leur ensemble, après les avoir enchaînées par un lien qui leur donne une sorte d'unité, il faut tâcher de découvrir ce que valent au fond ces brillantes théories.

Nous avons suivi dans cette exposition les livres attribués à Zoroastre, ou les documents les plus anciens qui nous parlent de sa vie; nous croyons n'avoir rien ajouté au texte des livres sacrés ; maintenant, il faut nous prémunir contre ce qui nous entoure, il ne faut pas transporter les idées de notre siècle dans l'examen de ces vieilles croyances.

La religion d'Ormusd n'est pas la religion du

pouvait être commun à d'autres cultes, pour s'attacher à ce qui les en distinguait, c'est-à-dire à leurs liturgies ; ils les conservent avec une fidélité inviolable et les récitent encore aujourd'hui dans la langue de Zoroastre, mais la plupart du temps sans les comprendre.

Ces liturgies, ainsi conservées dans leur forme première, nous suffisent cependant pour nous faire voir ce que pouvait être le dogme aux jours de sa splendeur ; elles se posent encore maintenant devant nous avec des formes dont on ne peut contester l'origine, et qui semblent avoir inspiré des formes postérieures, comme si le dogme lui-même avait inspiré les croyances de ceux qui ont si bien copié ses antiques symboles.

Il y a là des questions que la science ne peut résoudre ; ces analogies qu'on remarque dans les croyances religieuses des peuples tiennent à plus d'une cause, et peuvent s'expliquer par des moyens divers.

L'homme, abandonné à lui-même, n'a-t-il pas toujours cherché à pénétrer le secret qui enveloppe son origine et ses destinées ? Avides de connaître ce grand mystère, les penseurs de tous les âges se sont mis à l'œuvre, et la foule s'est prosternée devant leurs rêves, comme elle se serait inclinée devant la

parole de Dieu. N'est-ce pas avec le même amour et la même ferveur que le caffre au teint noir, à la lèvre stupide, adore son fétiche ; le samoiède, son idole enfumée ; le mahométan, son prophète, et le chrétien son Dieu? Dans cette recherche, les intrépides génies qui ont osé sonder ces secrets, en regardant le même modèle, se sont quelquefois rencontrés ; de là des analogies, des ressemblances dans les cultes des peuples les plus divers, bien que ces peuples soient séparés les uns des autres par l'espace et le temps. Le beau, le bon, le vrai, ne sont-ils pas au nombre des attributs de l'Être infini, éternel, source inépuisable à laquelle le poëte et le philosophe puisent à longs traits la beauté et la sagesse? Aussi, que nous importent ces analogies plus ou moins frappantes ? toutes ces religions qui vivent encore, ou qui ont vécu en Orient, ont eu leurs jours de gloire, leurs jours de foi et d'enthousiasme, elles ont fait aimer Dieu, elles ont fait haïr le mal, elles ont laissé aux âges qui devaient leur survivre un testament dans lequel les derniers venus, quels qu'ils soient, ont pû moissonner à pleines mains les vérités que les âges antérieurs avaient péniblement conquises.

Que devons-nous à l'Europe antique? La France depuis longtemps n'a-t-elle pas fait oublier la Gaule?

pardonné qu'à la résurrection [1].

L'antiquité grecque était polythéiste. La philosophie aspire quelquefois à la connaissance d'un seul Dieu; mais quand la religion s'élève jusqu'à ce principe unique, c'est pour lui soumettre aveuglément et les dieux et les hommes : le souverain maître du monde ce n'est pas Jupiter, c'est le Destin [2]. L'Orient était plus ou moins panthéiste :—l'Inde l'avouait hautement; c'était le point de départ de toutes ses croyances. La personalité humaine s'absorbait dans l'essence divine; la nature, *Prackriti* [3], s'épanouissait comme une tortue; tout *émanait* d'un seul être dans lequel, après un certain temps, tout devait revenir se confondre.—Cependant l'Egypte avait déjà posé la personne humaine en présence de la divinité, elle en était distincte, Dieu était juge: Osiris le roi des sombres demeures, le Radj-Amenti, prononçait sur la destinée des âmes [4].

La Perse et la Chaldée dès la plus haute anti-

[1] *Jeschl. Sad.* Patet d'Aderbad. n 1.

[2] Hérodote, Clio XCI.—Hésiode, *les œuvres et les jours*, ver 4. — Homère, *passim*, v. g. *Iliade*, Ch. 1, v. 5.— Ch. XVI. v. 599. — Ch. XXII. v. 168. — Ch. XXIV. v. 49, etc., etc.

[3] Kolebrooke. Trad. Pauthier, *Exposé des systèmes Sankhyas*, 1re partie.

[4] Plutarque. *Sur Isis et Osiris, passim.*

quité, proclamèrent l'existence d'un principe unique qui crée véritablement par l'énergie de sa volonté, et qui reste distinct du monde et de l'homme.

Le Dieu suprême dans l'Iran, c'est *Zervane-Akérène*, le *Temps sans bornes*. Avant le temps qui passe était l'Éternel. L'éternité n'est pas ici une succession indéfiniment prolongée de la durée ; l'infini n'est point l'indéfini. Le Mazdéïsme ne reconnaît qu'un être vraiment digne du nom de Dieu, c'est celui qui est sans limites, cause suprême de ce qui est et de ce qui sera ; c'est le temps long. Quiconque a de l'intelligence ne demandera pas d'où le temps est venu ; car il existe par lui-même [1].

Voilà bien le Dieu que la raison se plaît à reconnaître, le Dieu qui un jour gouvernera le monde ! mais cette grande vérité, pressentie sur les bords de l'Euphrate, avorte en naissant. Deux ou trois passages la constatent dans les livres sacrés [2]. Ailleurs, il n'en est plus question.

Ici commence un impénétrable mystère. Aussitôt que la lumière première apparut, aussitôt les ténèbres premières se dessinèrent dans l'immensité de l'es-

[1] Eulma-Eslam, dans le *Zend-Avesta*, t. II, pag. 344, n° 1.

[2] Voir entre autre le *Vend.*, farg. XIX et la note d'Anquetil-Duperron, pag. 414.

pace. Deux camps dans le monde : l'un éblouissant et superbe, l'autre sombre et lugubre. Pourquoi[1] ? La puissance divine fut-elle donc limitée dès son origine ? C'est ce que nous ne saurions comprendre. Aucun des livres qui parlent des deux principes n'en justifie l'origine ; ils semblent l'admettre entraînés par une sorte de fatalité, sans songer à contester au génie du mal le droit de tourmenter le monde[2].

Voilà comment l'univers a commencé. Comment finira-t-il ? — Quand les temps auront passé, quand Zervane-Akérène viendra reprendre le sceptre qu'il semble avoir déposé en d'autres mains pour la durée du temps qui passe[3], alors les ténèbres seront dissipées ; le divin tableau sera sans ombre, et l'univers

[1] A. Duperron, dans ses *Notices*, parle d'un ouvrage théologique et moral dont l'objet principal est d'établir que le mal ne vient pas d'Ormusd ; que l'impureté d'Ahriman a sa source dans lui-même ainsi que celle de l'homme dans sa propre volonté. Nous ne connaissons de cet ouvrage que le titre : c'est le *Scheken Goumané*.

[2] Rien, dit Beausobre, n'a plus embarrassé les philosophes en général, que la question de l'origine du mal. Il y a du mal dans le monde ; il s'agit de savoir d'où il vient, et c'est ce qui a toujours paru très-difficile. T. II, l. 5, c. 1, p. 144.

[3] Le temps qui passe est nettement distingué dans les livres zends du temps sans bornes. Il est simplement appelé

entier n'aura plus qu'un chant d'amour pour célébrer la gloire du Dieu des Dieux.

On comprend aisément pourquoi le génie du mal disparaît alors ; le comble du mystère serait de le faire éternel ; vérité importante, s'écrie à ce sujet le traducteur du Zend-Avesta ; hérésie grossière, nous dit à son tour[1] le savant abbé Foucher. Tout dépend du point de vue où l'observateur se place. Retranché derrière une doctrine religieuse, l'abbé Foucher devait traiter d'*hérésie*[2] tout ce qui s'écartait de la rè-

Zervane. — *Ieschts Sadé, Néaesch du soleil.* — *Petit Si-rouzé, jour ram.*

[1] « Je lis avec surprise, dans la table des matières (des ouvrages d'Anq. Duperron) art. *résurrection*, les paroles suivantes : « *Les justes et les pécheurs iront sur le pont Tchinevad ; les premiers le passeront sans crainte ; les seconds seront dans la peine ; à la fin, tous seront protégés sans retour*. En lettres italiques : VÉRITÉ IMPORTANTE. M. Anquetil n'était sans doute occupé que de la résurrection commune aux bons et aux méchants, et ne pensait pas que Zoroastre les sauvait tous également. Il ne voudrait pas nous donner cette hérésie pour une vérité importante ». (Note de l'abbé Foucher, dans les *Mém. de l'Acad. des Insc. et Bell. lett.*, t. XXXIX, pag. 791.)

[2] Une hérésie (du grec αἵρεσις, *opinion particulière*) peut fort bien être *une vérité importante*. Ce n'est que par un abus de langage qu'on fait ce mot synonyme d'erreur.

gle qu'il avait acceptée, mais alors ce n'est pas un philosophe qui parle; c'est une croyance qui en juge une autre. Au point de vue de la raison et de la logique pure, on ne peut pas non plus condamner l'observation d'Anquetil. Voulez-vous savoir pourquoi le mal disparaît du monde? Écoutez le cantique qui s'élève de toutes les bouches au jour du jugement dernier : « *Vous ne punirez pas de supplices éternels, ô Ormusd, des fautes passagères.* »

Peut-être la non éternité des peines est-elle une de ces vérités que les âges, après l'avoir longtemps ignorée [1], viendront enfin féconder. Peut-être ce dogme attendait-il, pour prendre l'autorité qui lui est due, l'avénement de ces législations intelligentes qui appliquent la peine, non à exterminer le coupable, mais à le moraliser.

Quoiqu'il en soit, au milieu de la lumière première siégeait Ormusd, Ormusd absorbé dans l'excellence, ou plutôt uni par un lien mystérieux à l'être absorbé dans l'excellence [2]; au fond des ténèbres

1 .... Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus.....
VIRG., *Æneid.*, ch. VI.
Lasciate ogni speranza, voi che intrate.
DANTE.

2 « O vous, feu agissant dès le commencement, je m'ap-

premières s'agitait Ahriman le Pééliaré, le méchant, la couleuvre voleuse.

Maintenant l'Éternel est oublié. Ormusd se pare des titres de Zervane-Akérène. Ahriman va lui disputer son peuple. La terre, quand elle sera formée, gémira longtemps de ces divines querelles; le cœur de l'homme sera le champ de bataille où se rencontreront ces implacables ennemis.

Ormusd était donc. Son nom est celui qui peut tout, le pur, le céleste, l'intelligence, la science souveraine, le juste juge, le grand, l'auteur de tout, enfin celui qui est tout [1]. Cette dernière dénomination est complètement fausse. C'est un des noms du dieu de l'Inde. Il ne peut s'appliquer à Ormusd ; rien ne le justifie dans la religion de Zoroastre. C'est une trace du panthéisme hindou qui s'est insinué dans la Perse, et qui apparaît çà et là sans pouvoir s'expliquer. Quoi qu'il en soit, Ormusd articule son *verbe*,

proche de vous, principe d'union entre Ormusd et l'être absorbé dans l'excellence, ce que j'ai la discrétion de ne pas expliquer. » (*Vend. Sad.* haft. II[e] cardé.) Ce passage, que nous croyons unique dans les fragments de l'Avesta, est assez précieux sous plus d'un rapport pour être textuellement cité.

[1] *Izesch,* XXXI[e] hâ, ieschl d'Ormusd.

cette parole créatrice qu'il articule toujours [1], le pur, le saint, le fort Honover, et il créa son peuple [2]. Ahriman le Péétiaré créa de son côté des agents de son pouvoir. Ces différentes productions, toutes spirituelles, semblent former une hiérarchie dont chacun des deux principes est le chef, et dans lesquelles on remarque encore cette empreinte du principe suprême qui donna le branle au monde, en considérant que chaque création du bon principe est immédiatement suivie d'une création analogue dans le principe opposé.

Ormusd a agi le premier, le Péétiaré Ahriman a ensuite opéré [3], et dès qu'Ormusd est à l'œuvre, Ahriman lui oppose sans cesse une de ses créatures. L'armée céleste se compose des Amschaspands, des Izeds et des Férouërs. Le noir bataillon se compose de Dews, de Daroudjs et de Darvands.

Les Amschaspands [4] sont des divinités du premier ordre, au nombre de sept [5], les unes mâles, les autres

[1] *Izesch.*, xxxi[e] hâ, iescht d'Ormusd.

[2] *Vend. Sad.*, Izesch., xix[e] hâ.

[3] *Vend. Sad.*, Vend., farg. 1.

[4] *Ieschts Sad.*, Ieschts des Amschaspands.

[5] Les rois de Perse avaient leurs sept conseillers, leurs sept ministres, les sept princes qui tenaient près d'eux la première place. Esther avait ses sept femmes, destinées au

femelles. Ormusd est à leur tête, et quand il ne préside pas la céleste assemblée, elle se repose sous la garde de *Bahman*[1]. Chacune de ces divinités est chargée d'un pouvoir spécial; elle veille sans cesse sur les productions d'Ormusd.

Bahman[2] donne l'abondance : c'est le génie de la paix, le grand, le secourable, qui veille sur le peuple céleste. Il préside au onzième mois de l'année, au deuxième jour du mois; c'est le roi du monde, de la lumière et du ciel. Il ne comprend que par l'intelligence d'Ormusd. Ce père de la pureté de cœur aide Taschter à distribuer l'eau. Il reçoit les justes à l'entrée des cieux, et donne des habits d'or aux âmes heureuses.

Ardibéhescth[3], le troisième des Amschaspands, préside au deuxième mois de l'année et au troisième jour du mois, ainsi qu'aux huitième, quinzième et vingt-troisième. Il donne le feu, la santé et la gran-

service de l'appartement. — Clément d'Alexandrie parle de sept archanges chargés de gouverner le monde. (*Stromat.*, l. 6, p. 685.) — Le nombre sept est répété vingt-quatre fois dans l'Apocalypse. — C'est un des nombres les plus fréquemment employés dans les cosmogonies des différents peuples.

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., IVe hâ.

[2] *Ieschts Sad.*, Ieschts de Bahman.

[3] *Ieschts Sad.*, Ieschts Ardibehescth.

deur au monde, ce pur à qui Dieu a donné de grands yeux saints.

Schariver[1], le quatrième des Amschaspands, préside au sixième mois de l'année, au quatrième jour du mois; il préside aux métaux; il est compatissant, il nourrit le pauvre. Ce roi de l'éclat ordonne de faire des actions pures et saintes.

Sapandomad[2] ou *Espendarmad*, la pure, la sainte, génie de la terre, fille d'Ormusd, la plus sainte, la plus pure des créatures premières, préside au douzième mois et au cinquième jour du mois. C'est elle qui remplit les désirs du laboureur, elle qui a des yeux purs et bienfaisants, elle qui rend la terre féconde. C'est le cinquième des Amschaspands.

Kordad[3] le grand, qui aide et donne l'intelligence, le chef des années, des jours, des mois, du temps qui passe; il préside plus particulièrement au troisième mois de l'année et au sixième jour du mois; il fait couler l'eau pure dans le monde, quand l'homme vit saintement, lui qui donne ce qui est doux à manger.

Enfin, *Amerdad*[4], le septième des Amschaspands,

[1] *Ieschts Sad.*, Ieschts des Amschaspands.
[2] *Ibid.*
[3] *Ieschts Sad.*, Ieschts Kordad.
[4] *Ieschts Sad.*, Ieschts des Amschaspands.

préside au septième jour du mois ; il multiplie les troupeaux, les grains, donne les arbres et les fruits de toute espèce et les protège.

Quelques-unes de ces divinités sont quelquefois prises pour l'objet qu'elles protègent plus spécialement. Schariver est pris pour les métaux, Sapandomad pour la terre, Kordad pour l'eau, Amerdad pour les arbres.

Les Izeds sont, à ce qu'il paraît, les divinités du second ordre [1]. Beaucoup de passages impliquent parmi eux une sorte de hiérarchie semblable à celle que l'on reconnaît dans les créations célestes supérieures à l'homme sous le nom de *trônes*, *dominations*, *anges* et *archanges*, et qui s'élèvant de degrés en degrés depuis l'homme jusqu'à Dieu, continuent ainsi cette série d'existences de plus en plus légères qui peuplent les sphères célestes. On a peine à reconnaître cette idée, que toutes les croyances orientales semblent avoir admise, dans cette *chaîne* qu'Homère place aux mains de Jupiter, et dont, en définitive, il ne trouve rien de mieux à faire que de se pendre au bout [2]. De pareils contre-sens n'arriveraient pas si chaque doctrine, renfermée dans ses principes, n'avait admis à

[1] 2. Cf. *Zend-Avesta* passim, et principalement le *Si-rouzé*.
[2] Homère, *Iliade*, l. v.

son insu quelque vérité nouvelle dont plus tard elle ne pouvait donner l'explication. Peut-être ne faut-il pas chercher d'autre origine aux mystères.

Le nombre des Izeds n'est pas déterminé dans les nosks. Ormusd et les Amschaspands partagent quelquefois ce nom avec eux. Cependant, le premier, le plus grand des Izeds, est *Meher* ou *Mithra* [1], qui rend fertiles les terres incultes, qui monte sur un coursier vigoureux, Mithra élevé sur les mondes purs, le chef des provinces, qui a mille oreilles, dix mille yeux; c'est le plus grand, le plus brillant des Izeds; il est créé par Ormusd, et lui est toujours subordonné; c'est le compagnon du soleil et de la lune, et quoiqu'il paraisse avec le soleil, il en est toujours distingué. Quelquefois il est présenté comme un *médiateur* [2] placé sur l'Albordj en faveur des Férouërs de la terre; c'est le roi des vivants et des morts : il les protége et pèse les actions des hommes sur le pont qui sépare la terre du ciel. Armé d'une massue, il parcourt l'espace pour effrayer les mauvais génies; armé d'un poignard d'or, il ouvre la terre pour la rendre fertile; comme un soldat qui monte un coursier fougueux, il

[1] *Ieschts Sad.*, Ieschts de Mithra.

[2] Conf. l'abbé Foucher, dans les *Mém. de l'Acad. des Inscript. et Bell. lett.*, t. 29, p. 113.

frappe les méchants, et, du haut de l'Albordj, donne la tranquillité aux provinces de l'Iran.

Il ne faut point confondre le Mithra que nous donnent les livres Zends, avec le Mithra que l'antiquité grecque et romaine a connu plus tard. Le mazdéisme n'a jamais élevé de statues en l'honneur du Dieu soleil, *Deo soli invicto Mithræ*. C'est une religion nouvelle qui s'est formée sur ses débris, et tout aussi différente du culte de Zoroastre que le peuvent être les religions entre elles avec leur éternelle et identique essence.

Nous ne pouvons trop le redire, car l'antiquité tout entière combat cette idée que le livre Zend est venu vigoureusement établir; Mithra n'est point le soleil [1], et le soleil n'est point le plus grand des dieux de l'Iran; il n'est pas même le symbole de l'Éternel.

J'en prends à témoin ces cérémonies où Mithra est toujours invoqué avant le soleil; j'en prends à témoin ce passage où cet Ized, en signe d'infériorité, *élève les mains vers Ormusd* [2].

Après Mithra, les Izeds dont le nom revient le

[1] Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'*Iescht de Mithra* et le *Neaesch du Soleil*.

[2] « Je fais izeschné à Mithra, qui, ayant élevé des mains pures vers Ormusd, prononça dans son âme grande et forte

plus souvent dans les livres sacrés sont les suivants :

Taschter[1] préside au treizième jour du mois, à la constellation de *Sirius :* il est souvent pris pour cet astre ; il a l'œil juste et bienfaisant. On lui donne quelquefois un corps de taureau avec des cornes d'or. Ce génie s'est quelquefois incarné ; il a pris successivement pendant dix nuits le corps d'un jeune homme de quinze ans, celui d'un taureau, celui d'un cheval vigoureux ; quelquefois on lui donne mille grands bras pour combattre les Dews et défendre les astres qui sont sous sa protection.

Sérosch[2] préside au dix-septième jour du mois ; il est presque l'égal d'Ormusd sur la terre, dont il est le roi. Son trône d'or est sur l'Albordj ; il le quitte trois fois chaque jour et chaque nuit pour visiter le monde.

Hom est un personnage que Zoroastre a souvent consulté[3] ; comme tel, on lui rend les honneurs dus aux Izeds ; on lui adresse des prières et on bénit à son intention la tête, l'oreille gauche ou l'œil gauche

cette parole, et dit : Ormusd, caché dans l'excellence, juste juge du monde, etc. (*Iescht de Mithra,* XIIIe et XIXe cardé.)

[1] *Ieschts Sad.*, Ieschts Taschter.

[2] *Ibid.* Ieschts Sérosch.

[3] *Vend. Sad.*, Izesch. IXe hâ.

des animaux[1]. Hom est quelquefois considéré comme un personnage célèbre qui a fait de grandes et utiles actions. Il est quelquefois pris encore pour l'arbre auquel il préside ; il est alors le chef des arbres, l'arbre divin qui éloigne la mort[2].

Nous ne pouvons plus que citer, car le nombre des Izeds est immense, les cinq *Gahs* du jour[3], Izeds femelles qui forment les corps et qui sont occupées à filer des robes pour les justes dans le ciel; *Raschné-Rast*, médiateur[4] donné aux hommes par Mithra[5]; *Gosch*, quelquefois appelé *Drouasp*, qui multiplie les êtres et donne des enfants de mérite, zélés pour la loi de Zoroastre [6], et tant d'autres Izeds qui agissent ensemble ou séparément pour le bonheur du peuple d'Ormusd. Sous le nom de Hankars[7] ou de coopérateurs, les Izeds s'unissent pour seconder un Amschas-

[1] *Ieschts Sad.*, LXII.

[2] *Boundehesch.*, XVIII et XXIV.

[3] *Ieschts Sad.*, Prières aux cinq Gahs du jour. XXXVI et suiv.

[4] Le nom de *médiateur* se retrouve encore ici, et ne saurait se prêter à l'interprétation que quelques commentateurs ont donnée au mot *μεσίτης*, appliqué à Mithra. (Conf. Dupuis, *Orig. des cultes*, t. 7, p. 279, n° 11.)

[5] *Ieschts Sad.*, Ieschts de Mithra, XX[e] cardi et suiv.

[6] *Ieschts Sad.*, Ieschts de Gosch.

[7] *Ieschts Sad.*, Afergan de Dahman.

pand ou un autre Ized. Dans les liturgies, les Hankars sont nommés immédiatement après le génie qu'ils accompagnent.

Les Férouers, innombrables divinités du troisième ordre, toutes femelles, à ce qu'il paraît [1], sont comme l'expression la plus parfaite de la force créatrice appliquée à tel objet particulier. C'est pour leur gloire qu'Ahriman doit être détruit; c'est pour augmenter leur éclat que l'eau coule, que les arbres croissent, que le vent souffle, que la terre a des fruits, que le soleil, la lune, font leur révolution dans l'espace [2]. Ce sont eux qui forment la nombreuse milice du bataillon céleste. Ils ont d'abord existé seuls; bientôt, réunis à un corps, ils ont en quelque sorte fait partie de l'âme des êtres. L'âme cependant est une existence à part, qui a son individualité parfaitement distincte du Férouër; spirituelle comme lui, elle est l'élément constitutif de la personne humaine, et partant responsable de ses actions. Mais c'est à tort, selon nous, qu'on la confond avec le Férouër; l'âme pure n'est pas plus un Férouër que l'âme des hommes Darvands n'est un Dew.

[1] *Vend. Sad.*, Izesch. 1er hâ.

[2] *Ieschts Sad.*, Ieschts Fervadin et les autres ieschts.

Quoique dans certains passages des livres sacrés les Férouërs des hommes semblent se confondre avec leur âme, il n'en faut pas moins faire cette distinction profonde, puisque l'âme elle-même a son Férouër [1], et que l'Avesta, qui parle souvent des destinées de l'âme coupable, ne cite jamais leur Férouër. Il n'est jamais question du Férouër d'Ahriman ou de ses productions; à chaque instant, au contraire, les Nosks nomment le Férouër d'Ormusd et de toutes les créations pures, animées ou inanimées [2].

Ces Férouërs représentent le plus souvent des existences individuelles : tels sont les Férouërs d'Ormusd, des Amschaspands, des Izeds. Dans les prières on invoque le Férouër du soleil, de la lumière, du bœuf, de la main sainte, du poignard, de la pure parole [3]; quelquefois aussi les Férouërs représentent des collections, et alors ils semblent être le type du genre sur lequel le créateur a moulé les individualités. Il ne faut point exagérer ce point de vue; nous ne sommes pas aux siècles qui doivent donner Platon, qui doivent donner Malebranche. Il y a seulement dans la Perse le germe d'une idée qui depuis est devenue plus com-

[1] *Vend. Sad.*, Izesch. XXII[e] hâ et passim.
[2] *Ieschts Sad.*, Ieschts Fervadin.
[3] *Vend. Sad.*, Izesch. XXIII[e] hâ.

préhensible. Il est à chaque instant question dans l'Avesta du Férouër du laboureur, du Férouër de toutes les villes, de toutes les provinces, de toutes les femmes pures, de tous les purs qui ont existé [1].

Les Férouërs sont encore représentés comme des guerriers armés de lances et de massues, qui protègent le ciel contre Ahriman [2]. Ils bénissent l'eau et la répandent sur la terre ; ils bénissent les arbres et donnent l'abondance; ils ont tracé la voie aux astres, à la lumière [3], etc., etc. Ce sont encore des intermédiaires placés entre l'homme et la divinité ; ce sont eux qui portent la prière au pied du trône d'Ormusd [4]; ce sont eux qui viennent au-devant des âmes des justes et les initient à leurs nouvelles destinées.

Nous devons encore remarquer que le Temps sans bornes n'a pas de Férouer. Le Temps borné n'en a pas non plus, il est vrai, ou du moins dans les fragments des Nosks qui nous restent il n'en est pas fait mention; mais ce qui nous a paru digne de remarque, c'est que le Temps sans bornes a une âme [5].

[1] *Ieschts Sad.*, Ieschts Fervadin. (Passim.)
[2] *Boundehesch.*, VI.
[3] *Ieschts Sad.*, Ieschts Fervadin.
[4] *Ibid.*, XXXIe cardé.
[5] *Ieschts Sad.*, Ieschts. de Serosch., IVe cardé.

Tel est le peuple d'Ormusd, le peuple du Gorotman. Ce n'est pas sans peine que nous sommes parvenu à établir parmi les génies célestes la hiérarchie que nous croyons lire dans la pensée de Zoroastre; mais toute donnée nous manque pour établir quelque ordre du même genre dans le bataillon d'Ahriman.

Quoi qu'il en soit, Ahriman, le chef de ceux qui n'ont pas de chefs, semble avoir opposé aux Amschaspands d'Ormusd sept grands Dews ou Daroudjs, peu importe le nom — *lui* d'abord; — puis *Akouman*, créé le premier, le rival de Bahman, le roi des Darwands, le plus inutile des Dews; il afflige l'homme qui vit bien; il doit être détruit[1]. Ensuite apparurent — *Ander*, rival d'Ardibéheschte; — *Savel*, rival de Schariver; — *Tamad*, rival de Sapandomad; — *Tarik*, rival de Kordad; — *Zarétesch*, rival d'Amerdad.

Dans cet empire de ténèbres, la confusion est à son comble. Aux sept grands Dews que nous avons nommés se joignent *Eschen*, Dew de la colère, rival de Sérosch; et *Aschmogh*, Dew impur qui avoue que la loi est une parole de vérité, mais qui par un excès de méchanceté refuse de la suivre[2].

[1] *Vend. Sad.*, Vend. Farg. XIXe.
[2] *Vend. Sad.*, Izesch., IXe et XIXe hâ.

Ces monstres, les uns mâles, les autres femelles, ont entre eux un commerce charnel [1], et se multiplient sous une foule de formes pour tourmenter le monde ; entre autres, sous celles du loup, de la couleuvre, du loup à deux pieds et de l'homme. Ils affaiblissent ; ils rendent sourd, aveugle ; enfin ils causent tous les maux.

Equeresch est le Dew de la corruption du cœur ; *Vérin*, l'ennemi de la pluie ; *Khiveh* attaque le feu ; *Kondé* énivre ; *Boudé* obsède les jointures.

Astouaïd ferme la bouche des mourants ; c'est le Dew de la mort ; *Djé* est le plus impur des Dews. Leur nombre est innombrable ; cependant, à la fin, les huit principaux seront convertis et uniront leurs prières à celles des génies du ciel. Quelques Destours prétendent que tous les Dews seront détruits à la résurrection, excepté Ahriman qui sera converti.

[1] *Vend. Sad.*, Vend., farg. VIII.

§. II.

LE MONDE. — Le peuple céleste est créé. Ahriman est venu successivement opposer ses créations à celles d'Ormusd, et le monde matériel n'était pas encore. La création des esprits dans les doctrines orientales a toujours précédé celle de la matière ; ou du moins les esprits ont longtemps vécu isolés de cette substance inerte également propre au bien comme au mal. Docile au génie qui va la pétrir, la matière se livre sans résistance à toute action bonne ou mauvaise; *elle n'est qu'un prétexte*. Ahriman pourra la souiller pendant un temps ; mais à la fin elle sera rendue à sa pureté primitive, et les hommes jouiront, en corps et en âme, d'un bonheur éternel !

Dieu a créé l'univers de rien, pour que sa puissance apparût. Pour remplir les desseins de Zervane-Akérène, Ormusd a mis six longs jours à accomplir sa tâche, et à produire ce monde qui durera douze mille ans.

« En quarante-cinq jours, dit-il, moi, Ormusd, aidé des Amschaspands, j'ai bien travaillé ; j'ai donné le ciel. En soixante jours, j'ai donné l'eau ; en soixante-quinze, la terre ; en trente, les arbres ; en quatre-

vingt, les animaux ; en soixante-quinze, l'homme. » Ormusd a donc été trois cent soixante-cinq jours à créer [1]. Les Parses ont consacré chacune de ces périodes par des fêtes spéciales. C'est pour cela que les six Gahambars sont compris dans l'année.

Quelle que soit la source des rapports qui rapprochent cette théogonie de la Génèse ; que les deux prophètes se soient rencontrés dans leurs conceptions, quoique séparés par l'espace et le temps ; ou que l'un des deux ait copié l'autre, il y a entre ces deux grands monuments des croyances primitives une heureuse concordance. L'Égypte, la Chine et l'Inde ne sont pas restées en arrière dans l'enfantement de l'Europe ; et ces grandes vérités qui n'étaient transmises aux initiés qu'à la lueur des flambeaux dans les sanctuaires de Memphis brillent maintenant au grand jour et font vivre tout un monde de savants. La science et la politique s'accroissent des découvertes des âges antérieurs ; la religion, dans ses formes humaines, serait-elle condamnée à rester éternellement immobile en présence du progrès universel ?

La géologie vient confirmer aujourd'hui ces données que les penseurs présentaient à leur âge étonné, comme autant de mystères. Quelle qu'ait été la durée

[1] *Boundchesch.*, XXV.

de ces époques, *jours, milles*, comme les appellent les diverses théogonies de l'Orient, le résultat est unanime si on sonde à travers la forme poétique la réalité qui s'y cache.

Vichnou, ce Dieu de miséricorde, lorsqu'il s'incarne pour venir secourir le monde, apparaît d'abord sous la forme d'un poisson, puis d'un sanglier, puis d'un nain. L'homme s'ébauche. Bientôt il sera Rama, le puissant héros du Ramayana, puis Chrichna, puis enfin Bouddha[1].

Le Ciel. — Des productions dont le monde pur se compose, le ciel est la première. Les auteurs Persans nous disent que Dieu créa d'abord la matière des quatre éléments, et les fit naître sans peine et sans travail; le premier est le feu brûlant qui s'élève en haut; au milieu l'air; puis l'eau; au-dessous, la terre obscure[2]. Cependant, les Nosks ne reconnaissent que deux principes matériels à l'univers; le *feu originel*, ou le principe mâle; et *l'eau primordiale*, ou

[1] *Bagav. Puran*. Trad. E. Burnouf, Passim; — Cuvier, *Révolution du globe*, et son *Anatomie comparée*.

[2] Firdousi, *Scha Nameh*. Trad. Mohl.

le principe femelle[1]. Dans tous les cas, le Parse a nettement distingué la cause suprême qui crée des principes secondaires qui ne font qu'engendrer.

Avant que Dieu n'eût articulé son Verbe, rien n'existait en lui autre que lui : l'univers n'est point une émanation, c'est une création dans le sens le plus énergique de ce mot.

L'antiquité grecque a presque universellement regardé le feu comme le symbole le plus pur de la divinité ; les Stoïciens prétendaient que l'essence de Dieu est un esprit de feu[2]. Dans l'Avesta, le feu et la lumière sont tour à tour invoqués comme le plus bel apanage du génie du bien ; le feu est quelquefois appelé la vie de l'âme ; c'est ce lien mystérieux qui unit Ormusd à l'être absorbé dans l'excellence[3].

Le Ciel, ce monde de lumière comprend d'abord un ciel immobile, séjour d'Ormusd[4] et un ciel mobile dont Mithra est le roi[5]. Les Nosks parlent

[1] Thales Milesius omnium rerum principium aquam est professus; Heraclitus ignem; Magorum sacerdotes aquam et ignem.

[2] Plutarque, *Des Opinions des Philosophes*, liv. I., ch. VI.

[3] *Vend. Sad.* haft. IIe cardé. — *Conf, sup.*, p. 108, n° 2.

[4] *Boundehesch.*, VI.

[5] *Ieschts Sad.*, Iescht de Mithra. (Passim.)

encore du Gorotman et du Béhescht, dont ils font la demeure des fidèles. A chaque instant les livres sacrés promettent l'abondance et le Béhescht au juste qui est pur. Il devrait y avoir une hiérarchie de cieux habités par les génies des différents ordres; on en trouve l'intention dans les fragments de l'Avesta. Des livres plus récents nous ont donné la description de ces célestes étages. Le premier, le plus voisin de la terre, se nomme *Hamistan Béhescht*; le second, *le Ciel des étoiles*; le troisième, *le Ciel de la lune*; le quatrième, *le Ciel du soleil*; le cinquième, le *Gorotman*; le sixième, *Aser Rouschni*; le septième, *Anna gourra Rouschna*[1]. A la voûte du ciel qui tourne sont suspendus les astres qui ne sont pas à deux faces ou les étoiles fixes. Ces étoiles furent partagées en douze constellations, qui sont les douze signes du Zodiaque.

Tous ces astres ont été formés, afin que, si l'ennemi se présente, les créatures par leurs secours soient délivrées de ceux qui veulent leur faire du mal. Il y a plus, six mille et quatre cent quatre-vingt mille petites étoiles doivent seconder chacune des étoiles dont se forment ces constellations. Ormusd a établi

[1] Viraf-Nameh, *cité par Le Lajard. Mémoire sur deux bas-reliefs*, etc.

quatre gardes ou sentinelles pour veiller sur les étoiles fixes. *Taschter* garde l'Est; *Satevis*, l'Ouest; *Venant*, le midi; *Haftorang*, le Nord[1]. Viennent ensuite les astres errants qui accomplissent leur révolution sous la protection d'une étoile fixe. Tir ou Mercure est protégé par Taschter; Behram ou Mars par Haftorang; Venant veille sur Anhouma ou Jupiter; Satevis veille sur Anaïd ou Vénus; Mesch ou Rapitan sur Kehvan ou Saturne.

Ces astres désordonnés, les étoiles à longue queue, les comètes sont maintenues dans de justes bornes, par le soleil, la lune et les autres étoiles. La plus terrible des comètes est Gourscher, qui tombera du ciel sur la terre, lors de la fin du monde[2].

Il y a une lampe préparée pour les nuits sombres; c'est la lune[3]. Beaucoup de passages font présumer que les disciples de Zoroastre regardaient cet astre comme doué d'une lumière qui lui serait propre[4]. Enfin, le plus brillant des astres est *Korschid*, le soleil; le soleil qui ne meurt pas; éclatant coursier vi-

[1] *Boundehesch.*, II.

[2] *Ibid.* XXXI.

[3] Firdousi, *Scha-Nameh.* Trad. Mohl, p. 13.

[4] *Ieschts Sad.*, Iescht de Mithra. XXXIVe cardé. — *Iescht Sad.*, néaesch de la Lune.

goureux dont la lumière première est le principe[1].

L'Albordj, la plus haute des montagnes de la terre, et qui s'élève jusqu'au ciel de la lumière première, est le pivot de toutes les sphères qui font leur révolution dans l'immensité. Cette révolution mesure la durée du temps qui passe. Au commencement, le jour était continuel; mais quand les astres s'ébranlèrent dans l'espace, le jour fut d'abord, ensuite la nuit. Chaque jour est divisé en cinq *Gâhs* ou en huit *Pahrs* ou en douze grands *Hévars*, dix-huit moyens et vingt-quatre petits, suivant la saison[2]. Chacune de ces parties du jour est sous la protection d'un Ized; les mois sont de trente jours; l'année commence au moment où le soleil entre dans le signe de l'agneau; le soleil emploie trois cent soixante-cinq jours et cinq petits temps pour y revenir[3]. C'est ainsi que Djemschid avait réglé les années et mesuré la durée du temps qui passe.

Le monde doit durer douze mille ans. Ormusd, pendant trois mille ans marchera seul; pendant trois autres mille ans, les œuvres d'Ormusd et d'Ahriman seront mêlées; mais à la fin, le triomphe d'Ormusd est assuré.

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XXXVI[e] hâ. haft. II[e] cardé.

[2] Anquetil-Duperron, *Vocab. Zend-Pehlvi-Franc.*

[3] *Boundehesch*. XXV.

L'EAU. — L'eau primordiale fait sa révolution dans l'espace avec le ciel qui tourne[1], et s'arrête au sommet de l'Albordj. C'est par l'eau qu'Ormusd donne la force et la grandeur. Le principe humide joue un grand rôle dans la Perse. Dans un pays de laboureurs et de bergers on ne voyait pas avec indifférence les pluies douces et les rosées bienfaisantes. L'Égypte avait des raisons pour faire du principe humide le principe unique des développements du monde; car l'Égypte est fille du Nil δῶρον τοῦ ποτάμου[2].

La Grèce n'avait aucune raison pour légitimer cette croyance. Comment prouver à Athènes que tout est sorti de l'Océan, comme dit le poète θεῶν γένεσις[3]. Ce qui est un mystère dans l'Attique n'en est point un sous les murs de Thèbes ou de Memphis[4].

En Perse, l'eau, cette fille d'Ormusd, l'amour des Izeds, est la pure et bienfaisante source Ardouizour. On la représente avec un corps de jeune fille, au visage brillant, aux cheveux d'or[5]. Elle habite un lieu

[1] *Boundehesch.*, v.
[2] Hérod., liv. II, ch. 5.
[3] Homère, *Il.*, l. XIV, v. 201.
[4] Conf. Sextus Empiricus, *Advers. Mathem.*, l. 8, p. 314.
[5] *Ieschts Sad.*, Iescht d'Avan. XVIe cardé.

pur, un palais éclairé de cent lumières; cent colonnes bien faites, dix mille tapis lui forment un trône éclatant autour duquel brûlent sans cesse des parfums délicieux.

Du haut de ce palais, l'Ardouizour se répand dans le monde par cent mille canaux d'or, et forme sur la terre les mers, les lacs, les fleuves et les fontaines. L'eau partage avec le feu les honneurs divins[1]; tous deux sont purs et ne feraient que du bien, si Ahriman n'avait mis un Dew dans ces productions d'Ormusd. C'est *Astouaïd* qui lie celui qui tombe dans l'eau, et qui brûle celui qui s'approche trop près du feu [2].

LA TERRE a été formée sur l'eau qui l'entoure de toutes parts; elle a été donnée pure; mais Ahriman a couru dessus pour la gâter. Quelques passages des Nosks semblent regarder le Ciel comme son époux[3]; la terre alors est un principe femelle, comme le génie qui la protége, la pure Sapandomad. Ormusd a donné sur la terre un lieu de délice et d'abondance; personne n'en saurait donner un pareil;

[1] Hyde, *Rel. vet. Pers.*, p. 137.
[2] *Vend. Sad.*, Vend. farg. v.
[3] *Vend. Sad.*, Izeschné XXXVIIe hâ. haft. IVe cardé.

c'est l'*Iran-Vedj* que l'on appelle aussi le *Khounneret*. C'est-là que parut l'Albordj, d'où sortirent en cent soixante ans toutes les montagnes qui s'étendent sur la terre [1]. L'Albordj est quelquefois présenté comme entourant le globe terrestre ; c'est dans son sein qu'alors les astres accomplissent leur révolution. Quoi qu'il en soit, c'est sur le sommet de cette montagne qui s'élève jusqu'au ciel de la lumière première, qu'est situé le pont Tchinevad qui unit la terre au Béhescht. La terre se partage en sept *Keschvars*, arrosés par la fontaine *Ardouizour* qui se répand sur ces différentes contrées, au moyen de neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf *Bévars* de sources. (Dix mille font un *Bévar*).

LES ARBRES sont classés dans le Boundehesch d'après une espèce de botanique médicale qui chez les Parses sert de base à l'art de guérir . L'arbre était d'abord sec ; mais l'humidité de Taschter le fit pousser [4], et bientôt de cette tige unique, dix mille espèces naquirent ; ces dix mille à leur tour en produisirent cent vingt mille. Tous ces arbres étaient purs ; mais quand l'ennemi vint dans le monde, il corrom-

[1] *Boundehesch.*, VIII. — [2] *Ibid.*, XVIII. — [3] *Ibid.*, XVII. — [4] *Ibid.*, IX.

pit les sucs des plantes et fit pousser les épines. Le premier des arbres est le Hom, Homanes, l'Amomon des Grecs. D'après quelques passages des livres sacrés, on peut croire que chaque plante était sous la protection d'un génie du Ciel auquel elle était consacrée.

LES ANIMAUX. — Le premier des animaux fut le taureau ; il exista longtemps seul ; mais quand il mourut, sa semence fut transportée au ciel de la lune. Là elle fut purifiée ; et de cette semence naquirent deux taureaux, l'un mâle et l'autre femelle[2], qui produisirent les différentes espèces d'animaux. La première espèce a le pied fendu, comme le chameau ; la deuxième a le pied non fendu, comme le cheval ; la troisième a cinq griffes, comme le chien ; la quatrième comprend les oiseaux ; la cinquième, les poissons.

Il est souvent question dans les livres saints de l'âme des animaux ; mais nulle part on ne nous explique la nature de cette âme. L'Inde, sur ce point, en est déjà à la science et à la réflexion ; la Perse n'en

[1] *Boundehesch.*, XXVII.
[2] *Ibid.*, XIV.

est encore qu'à l'enthousiasme poétique et au mystère.

Les oiseaux jouissent de certaines propriétés spéciales [1]. L'aigle, en se balançant avec ses ailes, se trouve aux deux extrémités du monde; c'est l'oiseau de Bahman; il célèbre l'Avesta dans sa langue, et, lorsqu'il le prononce, il effraie les Dews. Le coq élève la voix pour éveiller l'homme au point du jour; comme le coq de Mahomet, il doit chanter à la résurrection pour avertir les habitants des cieux et de la terre que l'heure est arrivée.

Un des animaux les plus remarquables du Zend-avesta, c'est l'âne à trois pieds [2]; le plus petit de ses pieds est tel, que mille hommes avec mille chevaux reposeraient dans la trace qu'il imprime sur la terre. On pourrait lui opposer le crapaud d'Ahriman qui tâche de détruire le Hom [3]. Les animaux dont le nom se mêle le plus souvent à la prière du fidèle, sont encore le lièvre et le chien. Le chien a huit qualités; il est comme l'Athorné, il est comme le militaire, il est comme le laboureur, il est comme l'oiseau, il est comme le voleur, il est comme la bête féroce,

[1] *Ieschts Sad.*, Iescht de Behram. XIVe cardé. — Iescht de Mithra. XXXIe cardé.—XVIIe.

[2] *Boundehesch.*, XIX.

[3] *Ibid.*, XVIII.

il est comme la fille de mauvaise vie, il est comme la jeune personne [1].

A côté de toutes ces créations, Ahriman a jeté les siennes. C'est lui qui a crée les innombrables Karfesters qui ravagent la terre et toutes ces mouches qui donnent la mort aux bestiaux.

Ormusd a dit : « La grenouille meurt, sèche entièrement et revit au bout d'un an [2]. » Nous ne pouvons que signaler ce passage sans chercher à établir aucun rapport entre ces lignes et les découvertes modernes des Bonnet et des Spallanzani.

L'HOMME. — La dernière création d'Ormusd fut l'homme. L'âme fut d'abord et ensuite le corps [3]. Dans l'homme comme dans l'univers, la création spirituelle a toujours précédé la création matérielle. Quand le corps fut formé, l'âme vint sur-le-champ habiter sa demeure. Ormusd a mis dans le corps de l'homme cinq choses [4], savoir : le *Djan* ou la vie ani-

[1] *Vend. Sad.*, Vend., farg. xiv. — Voir les notes à la fin du volume.

[2] *Vend. Sad.*, Vend., farg. v.

[3] *Boundehesch.*, xv.

[4] *Vieux Ravaét*, cité par A. Duperron, dans les *Notices*, p. xxxvij.

male ; l'*Akko* ou la conscience ; le *Roüan*, c'est-à-dire le jugement pratique, quelquefois pris pour l'âme entière ; le *Boé* ou l'intelligence, et enfin le *Férouër*, la partie la plus pure de l'âme, peut-être ce que les Grecs ont appelé Νοῦς ou la partie divine de la substance pensante, pour la distinguer de la partie animale et sensitive appelée Ψυχή.

Dès que le corps est formé dans le sein de la mère, l'âme vient du ciel pour l'habiter ; tant que le corps est en vie, elle le conduit ; lorsqu'il meurt, il se mêle à la terre et l'ame retourne au ciel [1].

L'homme n'est pas une vraie création ; c'est comme diraient les juifs kabbalistiques une pure *probole*, En effet, le premier être qui peuple le monde de créatures animées, c'est le taureau, l'aïeul du genre humain. Notre père est un arbre, ainsi que nous allons le voir à l'instant. N'oublions pas le voisinage de l'Inde, et rien de tout cela ne pourra nous surprendre.

Le taureau non engendré[2] a été donné le premier[3] pour donner l'être à l'homme pur. Chacune de ces expressions est tirée des livres Zends. Quel est le commentaire que nous trouvons dans les livres posté-

[1] *Boundehesch.*, XVII.
[2] *Vend. Sad.*, Vend., farg. XXI.
[3] *Vend. Sad.*, Izesch., XXX[e] hâ.
[4] *Ibid.*, Vesperad, I[er] et II[e] cardé.

rieurs. Ce taureau existait seul sur la terre ; il n'était pas né de l'union des deux sexes ; cet *homme taureau* était fait pour mourir et ne parlait pas[1] ; s'il eût toujours été pur, il eût été immortel ; mais il fut blessé à la poitrine par les Dews et Ahriman le tua[2]. Dès qu'il mourut, *Kaïomors* (c'est le premier corps humain) sortit de son bras droit ; de son bras gauche s'élança *Goschoroun*, c'est-à-dire son âme[3]. Goschoroun se tint devant le cadavre et poussa un cri terrible ; puis il s'approcha d'Ormusd et lui dit : « Quel chef avez-vous donc établi sur le monde ? Est-ce là cet homme (l'homme taureau), dont vous avez dit : *Je le donnerai pour qu'il apprenne à se garantir du mal.* » Mais Ormusd montra à Goschoroun le Férouër de Zoroastre et Goschoroun fut dans la joie.

Kaïomors vit le monde ténébreux comme la nuit ; et la terre brûlée par les Karfesters subsistait à peine. Au ciel, le soleil tournait, et la lune fournissait sa carrière. Sur la terre, Ahriman machinait de funestes desseins ; il voulait détruire Kaïomors et le monde entier.

Kaïomors avait le corps d'un jeune homme de quinze ans ; sa peau était blanche et ses yeux regar-

[1] Modjmel el Tavarikh, dans le *Z.-a.*, p. 352.
[2] *Boundchesch.*, IV et suivv.
[3] *Vend. Sad.*, Izesch., XXIXe hâ.

daient le ciel. Une si frêle créature ne pouvait résister aux Dews. Au bout de trente ans il avait cessé de vivre.

Quoiqu'il en soit, le sol était fécondé. Kaïomors en mourant avait répandu sur la terre une semence qui fut purifiée par la lumière du soleil. Au bout de quarante ans, le jour Mithra du mois Mithra, un arbre sortit de terre. Cet arbre, le *Reivas*, avait quinze feuilles ; il représentait deux corps disposés de manière que l'un avait la main à l'oreille de l'autre ; ils étaient si bien unis qu'on ne distinguait pas les sexes. Lorsque ce corps d'arbre fut transformé en corps d'homme, le Reivas devint Meschia et Meschiané. C'est de ce couple que naîtront tous les hommes. Le ciel leur était destiné. Ormusd leur avait donné un lieu de délice, à condition qu'ils seraient purs. Mais Ahriman, le Péétiaré, la couleuvre voleuse, les corrompit : « C'est Ahriman, leur dit-il tout bas à l'oreille qui vous a donné ces choses, l'eau, la terre, les arbres et les fruits. » Ils ajoutèrent foi à ce mensonge, et tous les deux furent Darvands. La couleuvre voleuse devenue plus hardie se présenta une seconde fois ; Meschia et Meschiané ne vivaient alors que de l'eau des fontaines ; Ahriman leur présenta des fruits qu'ils mangèrent ; de cent avantages qu'ils avaient il ne leur en resta qu'un seul. Plus tard ils mangèrent de la chair des animaux, se couvrirent de

leur peau et les Dews devinrent puissants. Puis ils marchèrent l'un contre l'autre ; ils se frappèrent, se blessèrent, et le chef des Dews, du fond de ses retraites ténébreuses, jeta un grand cri : « O hommes, adorez les Dews, » dit-il, et le Dew de l'envie s'assit joyeux sur son trône.

Mais Ahriman vit en pensée Zoroastre ; il vit la résurrection des corps et son impuissance finale, il en fut anéanti. Un Dew, c'était Djé, vint ranimer son courage : « Levez-vous avec moi pour faire la guerre, lui dit-il ; que de maux je vais faire pleuvoir sur l'homme et sur le bœuf qui travaille ; bientôt ils ne pourront plus vivre ; je serai dans les arbres, je serai dans l'eau, je serai dans tout ce qu'a fait Ormusd ! »

Au bout de cinquante ans, Meschia et Meschiané s'unirent. Les Dews vinrent souffler le mal à l'oreille des nouveaux nés ; c'est ainsi que les fils des hommes ont perpétué le mal de générations en générations. Que deviendrait le monde, si on ne se hâtait de purifier les enfants à leur naissance et de les soustraire ainsi à l'influence des mauvais génies ?

Voilà l'homme créé ; suivons-le maintenant au sein de la société que Zoroastre avait organisée ; voyons-le soumis à ces misères que les nations ne cessent de déplorer ; car le cruel Djé n'a que trop bien tenu ses promesses.

§. III.

L'homme en naissant reçoit une sorte de baptême[1] qui le purifie ou plutôt le soustrait à l'action d'Ahriman. Rien n'est plus facile à comprendre que cette souillure qui se transmet d'âge en âge et dont il faut se laver en entrant dans la vie. Le mauvais Génie est là tout prêt pour souffler le mal à l'oreille de ceux qui arrivent. Dès qu'une créature apparaît dans le monde, les Dews se précipitent pour s'en emparer ; il faut donc au plus vite prévenir leurs sinistres desseins et neutraliser leurs pernicieuses influences.

C'est au moment de la naissance que se fait le *thème de la nativité*. Un Mobed, savant dans l'astronomie, consulte les étoiles et y lit les destinées futures de l'enfant. C'est un usage que sous une forme ou sous une autre nous retrouvons partout dans l'Orient. Pour nous en tenir à la Perse, lorsqu'un enfant vient au monde, l'astronome examine sous le regard de quel astre il est né ; et selon les qualités de cet astre, il pronostique quel sera le caractère de cet enfant, et s'il doit passer heureux ou malheureux sur la terre. Il

[1] Hyde, *Rel. vet. Pers.*

écrit ensuite le résultat de ses calculs et le donne aux parents [1].

L'astrologie, dès la plus haute antiquité, avait été mêlée à la religion et à la politique. Diodore de Sicile prétend que les Chaldéens faisaient remonter cette science chez eux à quatre cent soixante-treize mille ans avant l'arrivée d'Alexandre en Asie [2].

Si la Perse, plus qu'une autre nation, a fait une large part aux observations astronomiques, ce serait à tort qu'on en chercherait la cause dans les principes de sa religion ; voué aux exercices champêtres, ce peuple de bergers et de laboureurs était naturellement porté dans l'intérêt de ses travaux, à consulter la position des astres, et le plaisir venant à s'en mêler, il dut étudier le ciel autant par goût que par nécessité [3]. On accuse trop légèrement quelques dogmes antiques d'idolâtrie ou d'astrolatrie. Une religion n'est pas ce que croit le peuple, mais ce qu'enseigne le prêtre ; c'est l'*Archimage*, le *Destouran-Destour*, que nous interrogeons ici et non pas le fanatisme aveugle de la partie la plus bornée de la nation des Parses. Il ne suffit pas, pour être disciple de Zoroastre,

[1] A.-Duperron, dans la *Vie de Zoroastre*, t. I, 1re partie.
[2] Diod. de S., l. II, ch. 31.
[3] Conf. Benjamin-Constant, *De la religion*, ch. II, l. V.

de dire de la bouche : Je suis Mazdeiesnan, et de ceindre le Kosti : le Méhestan l'est du pied, de la main et de l'œil ; il l'est par ses pensées, par ses paroles et par ses actions.

L'heure de la naissance était donc déterminée par la position des astres, de même que *l'heure* des cérémonies et des jours de fêtes. A l'origine, l'astronomie a principalement servi à la construction des calendriers. Quand on avait un événement important à préciser, on désignait l'état du ciel au moment donné, et l'inscription d'un Zodiaque au frontispice d'un temple ne veut rien dire de plus [1].

Mais revenons à la vie d'un Parse. L'enfant, jusqu'à sept ans, n'est engagé à rien ; c'est son père qui prie ou fait prier pour lui ; ce qu'il peut faire de mal retombe sur ses père et mère. A l'âge de trois ans le père fait adresser à Mithra une prière pour son fils, le jour et le mois qui portent le nom de cet Ized. Arrivé à l'âge de sept ans, l'enfant entre dans la vie morale. Il ceint le Kosti et par là devient disciple de Zoroastre. Il reçoit le *Baraschom*, et dès lors il est obligé de réciter tous les jours, lui-même, les izeschnés et les néaeschs. A quinze ans (quatorze ans trois mois,

[1] Dupuis, *Dissertation sur le Zodiaque de Dendra*, Revue philosophique. — Mai 1806.

plus les neuf mois de gestation, selon le Sadder Boundehesch), il s'instruira de la loi, pour entrer dans le corps des Parses. Il choisit alors un Destour pour directeur; ce directeur doit être, après les parents du jeune Parse, l'objet particulier de son respect. Lorsqu'il connaît les cérémonies de la loi, qu'il sait par cœur l'Izeschné et qu'il a lu le Vendidad, il peut faire le No-Zoudj. Quatre jours après les cérémonies voulues, il porte le nom d'Herbed. S'il ne peut faire le *No-Zoudj* par lui-même, un Mobed, moyennant une certaine rétribution, fait pour lui le *Gueti-Khérid* (c'est-à-dire, *le acheter le monde céleste*). Telle est la vie religieuse du jeune Parse. Observons-le maintenant dans la vie civile.

Les états des Parses sont peu nombreux; on ne reconnaît que les *Athornés* (comprenant les Herbeds, les Mobeds et les Destours), les militaires, les laboureurs et les ouvriers [1]. La Perse n'admet point de Castes comme l'Egypte et l'Inde; l'égalité devant la loi y est énergiquement proclamée : « Je vous adresse ma prière, ô Hom, qui faites que le pauvre est égal au grand [2] ». « Vous voyez ces dômes ronds (disait le prophète en montrant à Gustasp la voûte

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XIX[e] hâ.
[2] *Vend. Sad.*, Izesch., X[e] hâ.

du ciel et celle des Atesch-Gahs) ; ils réunissent sans distinction les rois, les sujets, les maîtres et les serviteurs [1]. » Que si l'équilibre est parfois rompu, c'est toujours au profit de l'intelligence et de la vertu.

Le trône est héréditaire et les rois tiennent leur pouvoir du Ciel ; à chaque instant, la prière le rappelle aux croyants : « Vous établissez roi ô Ormusd, — en même temps qu'elle rappelle aux rois leurs devoirs, —celui qui soulage et protége le pauvre. [2]» Le pouvoir royal est absolu : « Que du premier au dernier vos souhaits soient accomplis, comme l'est la volonté d'Ormusd à l'égard de son peuple [3]. » Mais aussi on ne manque pas d'ajouter, quand on fait entendre ces paroles auprès du trône : « Si vous êtes élevé au-dessus des autres hommes, commandez avec pureté [4] ».

Ce pouvoir que les rois tiennent d'Ormusd, Ormusd peut le leur retirer, lorsqu'ils en abusent : « Enlevez le roi qui n'est pas selon votre désir [5] ». Ormusd alors les dépossède par la voix du grand prê-

[1] A.-Duperron, *Vie de Zoroastre*, p. 43.

[2] Passim, mais principalement *Vend. Sad.*, Izesch., XIXe hâ.

[3] *Afrin des Rois.*

[4] *Ibid.*

[5] *Vend. Sad.*, Izesch., VIIIe hâ.

tre qui est son représentant sur la terre. Le Destouran-Destour, l'archimage est ainsi le véritable chef des peuples ; il est le roi des rois ; c'est en vain que les princes tiennent leur pouvoir du ciel et qu'on proclame leur toute puissance ; leurs genoux fléchissent devant le Destouran-Destour.

Il y avait certaines cérémonies particulières auxquelles les rois étaient initiés à leur avénement au trône. On présentait à l'aspirant une couronne ; une épée, placée entre le diadème royal et le prince, semblait lui dire qu'il ne pouvait arriver au trône qu'en affrontant la mort. Ensuite on lui posait la couronne sur la tête. Mais il était obligé de la repousser avec la main et de la rejeter par-dessus l'épaule, en disant : « C'est Mithra qui est ma couronne[1]. » Les rois relèvent ainsi des prêtres dans toutes les vieilles monarchies de l'Orient. Toutefois, il faut le dire, les livres Zends qui nous sont parvenus ne nous disent rien de cette initiation dans laquelle se montre si visiblement la dépendance du prince, et la suprématie du mage. Il en faut peut-être rapporter l'origine à une époque postérieure, alors que le culte de Mithra fut substitué au culte d'Ormusd ; c'est aussi à cette époque que l'usage d'oindre le front des

[1] Conf. de Sainte-Croix, *Mystères du Paganisme.*

rois avec le baume s'introduisit dans la Perse [1].

On trouve dans la constitution de la Perse un ordre hiérarchique établi entre tous les membres du corps social. Outre les quatre catégories d'états que nous avons signalées, on mentionne encore les *chefs* dont le Vendidad fait la description : les principaux chefs sont les chefs de lieu ou de maison, les chefs de rue, de ville, de province [2]. Les laboureurs, les soldats, les Athornés ont leurs chefs. Le Méhestan qui sait le mieux la loi des Méhestans est le chef des Athornés ; le chef des chefs est celui qui est le plus abondant en bonnes œuvres [3]. Il est évident que Zoroastre était le chef et le Destour élevé sur tous les Méhestans [4]. Les femmes sont obligées de se choisir des chefs [5] ; elles ont, comme les hommes, des chefs de lieu, de rue, de ville, de province. Les animaux même, et qui plus est, les plantes, sont commandés par des chefs, chacun selon son espèce ; l'ordre et la dépendance hiérarchique qui le maintient s'étendent à tout, règnent partout.

[1] Sur le Sacre des Rois Hébreux, conf. Volney, *Histoire de Samuel.*

[2] *Vend. Sad.*, Izesch., XIX[e] hâ.

[3] *Vend. Sad.*, Izesch., XIV[e] hâ.

[4] *Ibid.*, Izesch., XV[e] hâ.

[5] *Ieschts Sad.*, XXXIX. Gâh. Evesrouthrem, et *Vend. Sad.*, Vend., IV[e] cardé.

Nous avons vu que sans entraîner l'idée de caste, puisque les enfants étaient initiés successivement aux états qu'ils voulaient prendre, certaines conditions étaient regardées comme honorables; c'étaient celles d'Athorné, de militaire et de laboureur[1]. Les classes ouvrières sont beaucoup moins estimées. Le pauvre, au contraire, est universellement révéré; le soulager, lui faire l'aumône, c'est une action méritoire[2].

Le costume des Parses est assez simple en apparence; la loi de Zoroastre n'impose à ceux qui la suivent et la représentent plus spécialement, que le *Sadéré*, le *Kosti* et le *Pénom*[3]. Le *Sadéré* est une espèce de chemise blanche à manches courtes, ouverte par le haut et qui ne passe pas les hanches; au bas de l'ouverture qui descend sur l'estomac, est une petite poche qui, selon les Parses, est la marque de Zoroastre; on prétend même que c'est à ce législateur qu'en est due l'invention. Le Kosti est une espèce de ceinture qui lie le Sadéré; on ne doit jamais quitter ce vêtement. Le Kosti se nomme aussi

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XIVe hâ.

[2] Erreur de Hyde à ce sujet. Conf. A. Duperron, *Discours prélim.*, pag. CCCCXCIJ.

[3] Voir les figures qui sont sur les monuments de Persépolis. Chardin, t. III, p. 58, 59; Corneille le Bruyn, t. IV, pl. 159 à 175.

Evanghuin ; il est double et d'un seul tissu fait en poil de chameau ou en laine ; il doit être composé de soixante-douze fils et faire au moins deux fois le tour du corps. L'invention en remonte jusqu'à Djemschid. Cependant, à cette époque, on le portait en écharpe ou autour de la tête ; c'est Zoroastre qui a ordonné de le porter en ceinture[1]. Le *Pénom* est une pièce de drap carrée qui couvre les narines et s'attache derrière la tête ; cette partie du vêtement est indispensable dans les cérémonies religieuses. Joignez à cela de larges pantalons et des sandales recourbées au bout, et vous aurez tout le costume d'un Parse. Le luxe a enrichi ce strict nécessaire de tout ce qui en a fait le type de la richesse orientale, et la mode même y a épuisé ses fantaisies.

Outre cela, chaque classe avait des instruments qui lui étaient propres ; les instruments de l'Athorné sont d'abord le Pénom qui est de rigueur, ensuite deux couteaux, dont l'un servait à découper les viandes ; quant à l'autre, nous savons qu'il était recourbé, mais le Vendidad ne nous en apprend pas l'usage ; puis les soucoupes, l'Havan, le Hom et le Barsom. — Les instruments du militaire sont la lance, le poignard, la massue, l'arc, la selle polie au marteau et

[1] *Vend. Sad.*, farg. XVIII.

ornée de trente choses, l'arc à pierre, la cotte de maille, la cuirasse à nœuds, le Pénom, le bonnet, la ceinture, les grands caleçons. — Les instruments des laboureurs (principes de bien, comme ils sont toujours nommés) sont tout ce qui est nécessaire à la culture de la terre, telles que la herse, la charrue; le bœuf, lorsqu'il travaille, porte toujours à son cou une sonnette d'or ou d'argent [1].

Mais l'homme ne vit pas seul; il est temps de le voir en famille. Le mariage est surtout recommandé au disciple de Zoroastre. Une fille peut être fiancée à neuf ans; mais elle ne peut se marier avant douze. A cet âge, elle peut se présenter à son père, à son frère, à celui qui a soin d'elle et lui demander un mari. C'est un crime pour les parents de ne se pas rendre à sa demande; c'est un crime pour la fille de mourir vierge après 18 ans.

Il y a deux cérémonies pour le mariage, le *Nam-Zad* et le *Nékah*. — Le Nam-Zad répond à nos fiançailles; après certaines prières, les fiancés mettent leurs mains l'une dans l'autre et cet engagement devient sacré. Quand le temps du mariage arrive, le fiancé, s'il est riche, prie ses parents et

[1] *Vend. Sad.*, Vend., farg. XIV.

ses amis de lui envoyer leurs enfants, et souvent il les habille pour la noce; alors pendant un jour ou deux, on se livre chez lui et chez le père de la fille, à la joie des festins [1].

Le jour fixé pour le mariage à la fin du *Gah Oziren* (vers cinq heures du soir) le fiancé se rend à la maison de sa fiancée et le Mobed prononce une première fois la bénédiction nuptiale; le mari emmène ensuite sa femme dans sa maison; si les époux appartiennent à une famille opulente, leurs amis et leurs parents, revêtus d'habits tissus d'or et d'argent et montés sur des chars découverts, de nombreux domestiques portés par des chevaux richement enharnachés, leur composent un brillant et immense cortége. Les meubles, la garde-robe de la fille, son lit même, tout est traîné en triomphe à la lueur des flambeaux et au son de la musique. A minuit le Mobed répète la bénédiction nuptiale; après quoi chacun se retire chez soi.

Il y a cinq espèces de mariages en usage aujourd'hui chez les Parses. Le premier est celui de la *Schah-zan*, c'est-à-dire de la *femme reine:* on

[1] Tel est du moins ce qui se pratique aujourd'hui chez les Parses de l'Inde. Conf. A.-Duperron, *Usages civils et religieux*, etc., p. 589.

appelle ainsi le mariage qu'une jeune personne contracte pour la première fois. Le deuxième est celui de la *Jog-zan;* la jeune fille alors se marie avec l'intention de donner son premier enfant mâle à son frère qui n'en a pas. Le troisième est celui de la *Sater-zan;* pour le comprendre, il faut savoir que hors le mariage il n'y a pas de salut pour le Parse; et que celui qui meurt dans le célibat, attendrait pour passer le pont *Tchinevad* jusqu'à la résurrection, si ses parents ne le mariaient point par une sorte de fiction assez bizarre; car pour une somme d'argent, la fille est supposée épouser un homme mort depuis longtemps, tandis qu'en réalité elle se marie à un autre. Le quatrième est celui de la *Tcheguer-zan;* c'est-à-dire de la femme veuve. Le cinquième est celui de la *Khodra-zan;* c'est celui de la fille qui refuse le mari que son père veut lui donner pour en épouser un de son choix.

La polygamie chez les Parses est défendue [1]. Cependant le mari peut répudier sa femme, lorsqu'elle est stérile ou qu'elle ne lui est pas soumise; car la femme doit faire izeschné à son mari comme à Dieu.

[1] Il ne faut pas confondre les usages des Parses avec les usages des Persans, disciples de Mahomet. Conf., Corneille de Bruyn, t. IV, p. 195.

C'est pour cela que les femmes sont dispensées du devoir imposé aux hommes d'adorer et de prier Ormusd[1]. L'adultère[2] est puni de la peine du *Tanafour*. Le coupable ne passera pas le pont Tchinevad, avant que le mari de la femme qu'il a séduite ne lui ait pardonné[3].

Tel est le Parse dans ses différents âges, dans ses différentes conditions. Nous avons assisté aux funérailles de Zérir ; ce sont celles de tous les Parses avec plus ou moins de luxe. La terre ni le feu ne doivent être souillés par le contact des cadavres. On porte les morts loin des lieux habités, sur les hauteurs, pour qu'ils soient dévorés par les oiseaux de proie.

Nous savons déjà ce que deviennent après leur vie terrestre l'âme du juste et celle du Darvand[4] ; nous avons, sur les ruines du monde et des temps, assisté au sacrifice éternel des morts ressuscités[5] ; l'histoire de l'homme et du monde est donc complète ; le dogme est épuisé.

[1] A.-Duperron. *Usages civils et relig.*, pagg. 560—562.

[2] *Ieschts Sad.*, XXXI. Nékah.

[3] *Vend. Sad.*, Vend., farg. VIII.

[4] Sup., pagg. 79 et suiv. A.-Duperron, dans les *Notices*, p. XI. — *Zend-avesta*. Passim.

[5] Sup., pagg. 89 et suiv. *Boundehesch*. XXXI, et *Vend*. pass.

LITURGIE.

La liturgie qui forme toujours une partie importante de la religion, se présente dans l'Iran avec un luxe de poésie qui en fait une des plus belles décorations de la pompe orientale.

Dans l'Inde, un Brahmane debout, immobile, le regard dirigé vers l'extrémité de son nez, répète à voix basse plus ou moins de fois la même syllabe, suspend son haleine, réfléchit sur les Védas et fait ainsi ce qu'il y a de plus agréable à l'Être suprême. La solitude est indispensable à la prière, car la prière doit conduire à l'extase[1].

[1] *Manava-Dharma-Sastra*, liv. VI., sll. 41 et suivv.

Le premier devoir d'un Parse est aussi de lire les livres sacrés, mais presque toujours il faut être au moins deux pour lire l'Avesta. Dans la plupart des cérémonies, on compte trois personnages : l'officiant, le répondant, et l'assemblée des fidèles qui y joue aussi son rôle. L'Inde n'a point de temples ; ce fut de l'Inde que les Iconoclastes se répandirent dans l'Orient ; animés d'un zèle peu éclairé, ils détruisirent les statues des Dieux, accusant d'idolâtrie quiconque voulait rendre sensible l'idée de la divinité par une image. Au siècle où nous sommes, on ne peut élever un semblable reproche contre un culte, quelque grossiers que soient ses symboles. Qu'un peuple de philosophes se contente d'une religion qui s'arrêterait à l'idée et ne descendrait pas jusqu'au signe : la chose n'est peut-être pas absolument impossible. Mais n'oublions pas que jusqu'ici ce peuple de philosophes ne s'est encore montré nulle part ; c'est tout au plus, si dans la Grèce, on peut compter sept Sages !

La Chine avec son cérémonial, ses salutations permanentes, n'a pas un rituel, pas un hymne. Depuis longtemps l'Egypte a ses initiations secrètes. La Perse aura plus tard ses mystères ; mais aux jours de Zoroastre, le culte est public. Les temples sont ouverts nuit et jour, aux éternelles prières des fidèles. Le prê-

tre n'a de secrets ni pour le peuple de l'Iran, ni même pour les peuples étrangers. La religion de Brahma avait son livre à l'usage des Dieux, un autre à l'usage des hommes; les prêtres seuls avaient le droit de l'ouvrir [1]. L'Avesta n'a rien de semblable. Lorsque les Parses fugitifs se retirèrent dans l'Inde, après la chute du dernier des Sassanides, on stipula, pour prix de l'hospitalité qui leur était accordée, qu'ils dévoileraient les mystères de leur religion. Les Parses sans hésiter, y consentirent; leur culte ne leur imposait point de secrets [2].

Le feu sacré brûle à toute heure sur les autels. Il n'y a pas un instant du jour, du mois, de l'année, qui ne soit marqué par une prière spéciale adressée à l'un des Génies célestes. La religion ne laisse pas l'homme seul un instant; toujours et partout la prière l'accompagne. Avant qu'il ne soit né, on prie pour lui [3]. Quand il existe, il prie à son tour pour ceux qui seront, pour ceux qui sont, pour ceux qui ont été. Avant de mourir, il prie. Il meurt; assise pendant trois nuits près du corps qu'elle a quitté, l'âme [4]

[1] *Manava-Dharma-Sastra*, l. IV., sl. 124.
[2] A.-Duperron, *Voyage aux Indes*, p. 319.
[3] *Vend. Sad.*, Izesch., XLI[e] hâ.
[4] A.-Duperron, *Trad. d'un morceau Zend-Pehlvi dans les Notices*, p. XI.

chante encore une prière. Que le culte soit public ou privé, la prière n'est jamais personnelle; le roi, l'État, le monde tout entier est l'objet des vœux que le Méhestan adresse à l'Être suprême.

Quelle que soit la forme sous laquelle la prière se manifeste dans l'Avesta, elle s'ouvre toujours par une invocation *au nom du Dieu, juste juge*. Puis le Parse pourra parcourir la longue liste des créations pures du bon principe; mais toujours il finira comme il a commencé, en invoquant *le souverain Dieu, juste juge*.

La prière se récite la plupart du temps à haute voix; quelquefois elle se chante; souvent elle se récite mentalement, en *vadj*; dans certains cas, elle s'écrit.

La traduction la plus fréquente de la prière, sa forme la plus habituelle est l'IZESCHNÉ [1].

L'Izeschné relève la grandeur de celui à qui on l'adresse. Dans toutes ses prières, le Parse fait d'abord Izeschné à Ormusd. Celui-là fait une œuvre méritoire qui a fait à Ormusd un Izeschné efficace; il est le premier, le plus pur des hommes, après Ormusd. On fait Izeschné aux Amschaspands et à leurs productions. Le Méhestan fait Izeschné aux Férouërs, aux âmes des vivants et des morts, à sa

[1] *Zend-avesta*. Passim.

propre âme, aux hommes purs, aux femmes pures, aux animaux, aux arbres, aux rues, aux villes, au saint poignard, à la massue, au sommeil donné d'Ormusd, au pont Tchninevad, à la résurrection, en un mot à toute création de l'Être absorbé dans l'excellence. L'Izeschné doit se faire avec pureté de pensée, de parole et d'action; il doit se réciter avec promptitude; c'est une sorte de litanie dans laquelle, au nom des êtres qui sont successivement invoqués, on ajoute immédiatement la formule sacramentelle : *Je vous fais Izeschné*, c'est-à-dire : *Je relève votre grandeur*. Cette prière se récite quelquefois dans la solitude, et sans aucune pompe; quelquefois elle est accompagnée de cérémonies plus ou moins imposantes : ainsi, dans certaines occasions, on fait Izeschné avec le Barsom, avec le Zour, avec le bois et les parfums [1].

Au commencement du monde Ormusd lui-même a fait Izeschné à l'eau. Chaque jour, au Gah Rapitan, Ormusd unit sa voix, pour célébrer l'Izeschné, à celles des Amschaspands. A la fin des temps, sur les ruines du monde, Sérosch, à la tête des morts ressuscités, fera Izeschné au souverain Dieu, juste juge [2].

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., xe hâ.
[2] *Boundehesch.*, xxxi et ii.

Après avoir fait Izeschné, le Parse fait Néaesch. Cette prière se mêle souvent à la précédente et la suit toujours. Le Néaesch est une formule humble et soumise que le fidèle peut réciter sans les instruments du culte, sans cérémonial, debout et en tout lieu. Elle est d'obligation pour tous les Parses au-dessus de huit ans.

Il y a cinq principaux Néaeschs : — le Néaesch du Soleil, qui se dit trois fois par jour, au lever de l'aurore, à midi et à trois heures; le prêtre le récite en présence du feu : — le Néaesch de Mithra, qui se récite au Gah Havan (à la naissance du jour), avec le Néaesch du Soleil : — le Néaesch de la Lune,[1] qui se chante trois fois par mois, lorsque le croissant commence à paraître, lorsque la lune est pleine, et à la fin du dernier quartier : — le Néaesch Ardouizour qu'on murmure le jour à toute heure, quand on est près des rivières ou des fontaines : — enfin le Néaesch du feu Behram [2], qu'on récite le jour et la nuit, mais seulement certains jours du mois, en

[1] Lorsque la lune croît, il faut la prier ; quand elle décroît, il faut la prier encore, mais c'est surtout quand elle décroît, qu'on doit la prier.

[2] Le feu sacré est composé de quinze espèces de feux. Chaque province doit avoir un sanctuaire consacré au feu Behram.

présence du feu, avec le Pénom sur la bouche, en brûlant des parfums. Après chaque Néaesch, le Parse ajoute une petite prière nommée *Nemo Aonghann*[1] qu'il répète quatre fois avec le Pénom sur la bouche en se tournant vers les quatre parties du monde.

Au Néaesch du Soleil et de Mithra, on doit encore ajouter le Sétaesch du nom de Dieu.

Le Patet[2] est une sorte de *confession* générale. Dans la langue de l'Avesta, ce mot signifie repentir. Le Parse y confesse tous les péchés que les hommes ont pu commettre; il y confesse les siens propres, commis ou à commettre et il en demande pardon. Cette prière est toujours précédée d'une invocation à Ormusd et à Sérosch; elle doit être accompagnée de la ferme résolution de faire tout le bien possible, en pensée, en parole, en action. Ensuite le Parse forme l'engagement d'être fidèle à la loi de Zoroastre, en se dévouant à Dieu corps et âme, tout prêt à supporter les châtiments marqués par l'ordre céleste pour l'expiation de ses fautes : il termine en reconnaissant l'excellence divine de la loi qu'Ormusd a enseignée; il prend à témoins de son engagement Ormusd, les bons Génies, les instru-

[1] *Iescht Sad.*, xiv.
[2] *Iescht Sad.*, xv et suiv.

ments du sacrifice, les âmes des justes et le Férouër de Zoroastre. Cette confession se fait en général aux Mobeds ou aux simples Parses. Seulement il est dit que celui qui est sans péché, reprendra celui qui a péché; la pureté de conscience est indispensable à celui qui reçoit la confession d'autrui. Le Parse d'ailleurs peut adresser directement à Dieu et sans l'intervention d'un autre Parse, l'aveu de ses péchés.

Les Ieschts[1] sont des prières accompagnées de bénédictions en forme d'éloge; ils rappellent les principaux attributs des esprits célestes, ainsi que leur rapport avec Ormusd et ses productions. Les Ieschts se récitent le jour et la nuit, et pour la plupart sans aucun appareil.

Les Vadjs[2] se disent à voix basse, et pour ainsi dire mentalement : on les récite avant et après le repas, auprès d'un mourant, au milieu des cérémonies sacrées.

Les Koschnoumen[3] sont de courtes prières qui renferment les principaux attributs de l'être à qui elles sont adressées. Il y en a de deux espèces, le *grand* et le *petit*. Dans le premier, après chaque attribut

[1] *Iescht Sad.*, pag. 143.
[2] *Iescht Sad.*, p. 113 et suivv.
[3] *Sirouzé.*

divin on dit : *Je vous fais Izeschné*. Dans le second, on ne le dit qu'après l'énumération complète des attributs que l'on doit mentionner.

Les Afergans et les Afrins [1] sont des prières, en forme de remerciments, accompagnées de louanges et de bénédictions et dans lesquelles l'Ized invoqué fait, par la bouche du Mobed, des souhaits pour celui qui prie. L'Afrin des Amschaspands se dit en tout temps. L'Afrin de Dahman se dit dans les circonstances embarrassantes. Lorsqu'on a dit l'Afrin des rois, il faut jeter des fleurs et des parfums aux pieds du trône. L'Afrin de Zoroastre est, à ce qu'il paraît, la prière que le prophète récita devant Gustaps ; c'est le seul qui porte ce nom et qui soit traduit du Zend ; les autres sont postérieurs.

Comme nous l'avons déjà dit, la prière précède, accompagne et suit tous les actes de la vie du Parse ; nous l'avons vu prier quand il s'éveille [2], il prie en s'habillant, en se lavant les mains, en se coupant les ongles ou les cheveux [3], avant et après avoir mangé [4], en taillant un habit ou une pièce d'étoffe [5], en tuant des animaux domestiques [6], en tuant les Karfesters [7],

[1] *Iescht Sad.*, pagg. 56 et suivv.

[2] *Iescht Sad.*, LVII. — [3] *Ibid.*, XLVII, XLVIII. — [4] *Ibid.*, XLII, XLV. — [5] *Ibid.*, XLVI. — [6] *Ibid.*, LXII. — [7] *Ibid.*, LXX.

en faisant de la pâtisserie[1] ; quand on aperçoit une ville, un pays il faut s'arrêter, mettre le Pénom et réciter une prière[2]; on prie quand on voit le Dakmè[3], quand on voit des montagnes[4], quand on voit un lépreux[5], quand on voit la mer, des fleurs, des puits, des sources, des citernes[6]; rencontre-t-on un troupeau de bœufs? on met le Pénom pour réciter une prière[7] ; on prie quand on allume une lampe[8]; lorsqu'on éternue[9] ; pour terminer dignement la journée, on prie en se couchant, on prie sans cesse; on prie après avoir déjà prié[10].

Il n'est pas étonnant de voir exagérer l'effet, la vertu de la prière, le peuple de l'Iran a eu ses préjugés comme les autres nations. A toutes les époques et partout, quand les chefs de la société s'élèvent avec fierté au-dessus du vulgaire, d'autres se traînent péniblement aux degrés inférieurs de l'échelle, et si nous sommes obligés, pour la fidélité du tableau, de découvrir les faiblesses du culte d'Ormusd, avant d'en lapider les erreurs, qu'on s'interroge consciencieusement, et qu'on se demande si le XIX[e] siècle est bien en droit de lui jeter la première pierre.

[1] *Iescht Sad.*, LXIII.— [2] *Ibid.*, LV.— [3] *Ibid.*, LIII. — [4] *Ibid.*, LII. — [5] *Ibid.*, L.— [6] *Ibid.*, LXVII.— [7] *Ibid.*, XLIX. — [8] *Ibid.*, LXVI. [9] *Ibid.*, LVIII.— [10] *Ibid.*, LIX et passim.

La ferme croyance au culte que l'on professe, cette foi profonde et sincère, a dû se manifester par des signes que nous ne saurions comprendre dans cette phase de scepticisme. Toutes ces religions, expressions passagères et partielles de la religion suprême, une et universelle, ont eu leurs jours de gloire, ont eu leurs miracles, qui déterminèrent au même degré la foi et l'enthousiasme du fidèle. Sous quelque forme que ce soit manifestée l'élévation de l'âme vers la divinité, l'homme malheureux, découragé, a senti, après la prière, renaître ses forces; et quand tout périssait autour de lui, ses regards et ses mains se tournaient vers le ciel. C'était le seul refuge ouvert à son désespoir, là seulement pouvait se rencontrer l'appui qui devait le soutenir dans sa détresse. Il y a certes autant de ferveur chez ce sauvage au teint fauve qui s'incline devant la pierre dont son imagination fait un dieu, que dans les véhémentes prédications de nos Bossuet et de nos Bridaine; et j'aime autant, pour ma part, celui qui, au milieu des plaines du Nouveau-Monde, offre à ses idoles l'humble banane des déserts, que celui qui met en guerre le quart du monde pour élever une église au vrai Dieu. Mais laissons le souverain juge prononcer sur nos destinées et ne détournons point nos yeux de l'Iran.

Avant de se présenter devant le trône des rois, on

écrivait une formule de prière ou Tavid, qu'on s'attachait au bras pour être bien reçu[1]. Pour rendre un enfant obéissant à ses père et mère[2], pour rendre une femme fidèle à son mari on usait de formules analogues[3].

Quand un enfant est effrayé par quelque chose et qu'il tombe malade, c'est encore au bras gauche qu'on lui attache un Tavid[4]. Cette formule a en outre la propriété de guérir les yeux malades. Si quelqu'un a une maladie de foie, on écrit le nom du malade sur une table; à un moment donné, le Destour frappe cette table d'un coup de hache et la brise; la maladie cesse aussitôt[5]. Si un homme a la fièvre, s'il a besoin d'être saigné, on lit une prière en frappant des deux mains[6]. L'Iran nous présente aussi des formules qui empêchent les morts de revenir sur la terre pour y effrayer les vivants; des paroles consacrées peuvent encore chasser d'une âme en peine les Dews qui la tourmentent; la prière est alors attachée par le Destour au front du possédé qu'on expose ainsi préparé à la fumée des parfums[7].

Mais nous avons hâte de quitter ces puérilités pour arriver à des considérations d'un ordre plus élevé, et cependant nous ne pouvons abandonner cette liturgie

[1] *Iescht Sad.*, LXXIV. — [2] *Ibid.*, XXVI. — [3] *Ibid.* LXXVII. — [4] *Ibid.*, LXXI. — [5] *Ibid.*, LXXIII. — [6] *Ibid.*, LXXV. — [7] *Ibid.*, LXXII.

sans dire un mot des temples et des principales fêtes qui s'y devaient célébrer.

Les temples des Parses sont aujourd'hui, d'après les ralations des voyageurs qui les ont visités [1], de grands corps de bâtiments en bois, en plâtre ou en terre, dont la forme diffère peu des autres édifices. Ils sont situés au milieu d'une enceinte plantée d'arbres de différentes espèces. Ces temples ou *Dehrimers* renferment plusieurs autels consacrés aux besoins du culte. Dans la partie la plus retirée est une petite chapelle voutée et pavée, au milieu de laquelle brûle le feu sacré, *l'Adéran*, dans un vase d'airain rempli de cendre; c'est *l'Atesch-Gah*. Il est de rigueur que tout soit de pierre ou de métal dans ce lieu. L'entrée en est exclusivement réservée aux Herbeds et aux Mobeds; les simples Parses n'y sont admis qu'après avoir subi des purifications préalables. Cependant ils peuvent toujours voir brûler le feu sacré à travers le grillage qui leur en interdit l'approche.

Aux cinq Gahs du jour, les Mobeds sont chargés d'entretenir le feu en y mettant du bois et des parfums et en récitant une prière, le *Neaesch Atesch Behram*.

Le *Dehrimer* renferme encore un lieu spécial, c'est

[1] Conf. Chardin, C. de Bruyn, et princ. A.-Duperron, *Usages civ. et relig. des Parses.*

l'Iesch-Khaneh, où se trouve le sanctuaire du Djouti et du Raspi qui récitent l'Izeschné ; ce sanctuaire est *l'Arvis-Gah*, là se trouvent les offrandes et les instruments du sacrifice. Pendant l'office les Parses doivent s'interdire l'entrée de *l'Iesch-Khaneh* ; car s'ils n'étaient pas purs, l'Izeschné serait nul : hors ce temps, l'entrée leur en est toujours permise.

C'est dans ces temples que les Parses se rassemblent pour prendre part au culte et entendre la lecture des livres Zends qu'ils ont encore entre les mains ; la lecture d'une traduction serait sans efficacité. Lorsque les serviteurs d'Ormusd couvraient un territoire égal à notre Europe, les Dehrimers devaient se ressentir de ce luxe dont la cour de Cyrus, de Xerxès ou de Darius, plus connus que Gustasp qui n'était peut-être autre que l'aïeul de l'un d'eux, offrait la splendide magnificence. Alors étincelaient les pierreries de toute espèce, l'opale, le rubis, la turquoise enchâssée dans le vermeil ; alors étincelai nt la vertu, le courage et la foi enchâssés dans un cœur d'homme.

Les livres Zends nous parlent de plusieurs fêtes principales dont la plus importante est le *Gahambar*[1]. Ormusd lui-même, après chacune des créations de son peuple, a célébré le Gahambar.

[1] *Iescht Sad.*, Afrin du Gahambar, XXVIII[e] et suivv.

Les Gahambars ont lieu dans l'année à six époques différentes qui marquent les six époques de la création ; Djemschid les a établis sur la terre, en mémoire de l'œuvre d'Ormusd. Celui qui célèbre le Gahambar avec le Zour, ou qui le fait célébrer en son nom, sera comblé de biens. Que cent fois, mille fois, dix mille fois la terre soit étendue, les fleuves larges, le soleil élevé pour celui qui célèbre le Gahambar ! Il faut le célébrer avec joie ; celui qui ne se présente pas chaque année pour l'accomplir, commet une grande faute ; le nom de son péché est le *Tanafour*, le *Marguerzan*. C'est un péché mortel, et celui qui en est chargé ne peut passer le pont. Si vous ne rendez pas compte de ce qui vous aura été confié, chaque jour votre péché augmente ; ceux qui ne sont pas pécheurs crieront après vous d'un Gahambar à l'autre et frapperont des mains à votre approche, en signe de mépris.

La fête du No-Rouz[1], c'est-à-dire du *Nouveau*, du *premier jour de l'année*, se célébrait le jour Ormusd du mois Farfadin ; elle répondait au printemps, à l'époque où le soleil entrait dans le signe du bélier ; elle durait six jours, jusqu'au jour Kordad ; nous avons vu pourquoi ce jour était plus spécialement sanctifié[2].

[1] A.-Duperron, *Usages civ. et relig.*, pag. 578.
[2] Conf. sup., pag. 28.

La fête du MEHERDJAN[1] se célèbre six mois après, à l'équinoxe d'automne, le jour Mithra du mois Mithra, en l'honneur de *Meher*, c'est-à-dire de Mithra ; elle dure six jours.

Enfin les GATAHS[2] se célèbrent les six derniers jours de l'année. Pendant ce temps, on récite chaque jour douze cents fois : *L'abondance et le Behescht*, etc. C'est alors surtout que le Méhestan est tenu de dire la vérité, de faire de bonnes œuvres, de réciter ses prières, de frapper les Karfesters. Ormusd, dans ces jours heureux, ne souffre plus le mal dans le monde. Le Douzack rend ses victimes : les coupables qui y gémissaient enfermés ont un moment de relâche : ceux qui font pénitence, qui rougissent de leurs fautes, sont délivrés pour jamais par leur seul mérite ou par les prières de leur famille ; les autres, qui persistent dans le mal et gardent leurs souillures, sont bientôt replongés dans le séjour infernal. Du haut des cieux dont[3] elles descendent, les âmes des bienheureux viennent aussi sur la terre à la distance de trois portées d'arcs ; alors chacun s'empresse de leur faire une réception magnifique ; les maisons sont puri-

[1] *Iescht Sad.*, *Iescht de Mithra.*
[2] *Iescht Sad.*, LXV. — Afrin du Gahambar. — Z.-A., passim.
[3] Voir les notes à la fin du volume.

fiées et ornées ; on ne sort pas de chez soi, tant que durent ces fêtes ; on se livre à des festins de famille auxquels assiste un Mobed qui fait les prières et les offrandes exigées par la loi ; ces offrandes consistent en fleurs, fruits, lait ou vin ; la viande est presque toujours remplacée par la pâtisserie[1].

Les *Djaschnés*[2] sont des banquets de religion. Lorsque le festin est préparé, que tous les convives sont rassemblés dans un jardin, alors un Mobed ayant le Pénom s'approche du feu et des mets ; il répand des odeurs dans le feu ; il bénit les mets, et le festin commence.

Les Parses célèbrent encore par des festins le jour de leur naissance, celui de la naissance de leurs enfants, celui où ils ceignent pour la première fois le Kosti. En général, chaque jour dont le nom concourt avec celui du mois est un jour de fête. Ainsi, le jour Farfadin du mois Farfadin, le jour Espendarmad du mois Espendarmad. Ce jour là, dernier de l'année, se célébrait la fête dite *des laboureurs*. Nous n'en finirions pas, si nous voulions énumérer

[1] Les Orientaux en général, et particulièrement les Parses, sont très-gourmands de pâtisseries. Conf. Corneille le Bruyn, t. IV, pag. 185, et passim.

[2] A.-Duperron, *Usages civ. et relig.*, p. 576.

les nombreuses cérémonies d'un peuple qui était tout entier voué à la religion ; c'est ici surtout que nous devons écarter le témoignage des auteurs grecs et latins qui n'ont connu que très-imparfaitement le culte d'Ormusd. Aussi, nous ne croyons pas que la fête, dite *Sacée*, soit de l'invention de Zoroastre ; nous l'avons cherchée en vain dans les livres Zends ; c'est une fête purement civile, introduite en Perse, sans doute au moment où le Mazdéïsme commençait à pâlir.

Quel culte, je le demande, si on rejette sur ses principes les erreurs de la foule, n'aurait point à rougir des erreurs grossières que partout la populace y mêle ? Nous n'acceptons du Mazdéïsme que ce qui est consigné dans les livres sacrés ; et quelque restreints que soient les fragments qui nous en restent, ce n'est point par les superstitions populaires que nous essaierons de les compléter, pour dire ensuite au législateur religieux de l'Iran : « Voilà ce que vous avez fait ! » — Un mot encore sur les purifications des Parses.

Zoroastre consulta Ormusd en lui disant : « Ormusd, absorbé dans l'excellence, comment purifierai-je un lieu souillé ? Comment purifierai-je le feu, l'eau, la terre, les troupeaux, les arbres, l'homme pur, la femme pure, les astres, la lune, le soleil,

la lumière première, tous les biens donnés par Ormusd, ces pures productions [1] ? »

Ormusd répondit : « Prononcez la parole puissante, ô Zoroastre ! et les lieux souillés seront purs ; par là vous purifierez le feu ; vous purifierez l'eau ; vous purifierez la terre ; vous purifierez les troupeaux ; vous purifierez les arbres ; vous purifierez l'homme saint ; vous purifierez la femme sainte ; vous purifierez les astres ; vous purifierez la lune ; vous purifierez le soleil ; vous purifierez la lumière première ; vous purifierez tous les biens donnés par Ormusd, ces pures productions [2]. » A la prière qui purifie souverainement, les Parses joignent les ablutions. Ces ablutions se font avec de l'eau, ou de l'urine de bœuf ; on se sèche ensuite avec de la terre. La plus efficace de ces purifications est le Barachom [3]. Celui qui est souillé se lave d'abord les mains jusqu'au coude par trois fois : après s'être bien lavé les mains, il se lave le haut de la tête ; alors le Daroudj Nésosch se retire sur le devant de l'homme dans l'espace qui est entre les sourcils ; lorsque cet homme aura lavé l'espace qui est entre les sourcils, le Da-

[1] *Vend. Sad.*, Vend. farg., XI.
[2] *Ibid.*
[3] A.-Duperron, *Usages civ. et relig. des Parses*, p. 547.

roudj Nésosch se retirera sur le derrière de la tête que le Parse se mettra aussitôt en devoir de laver, poursuivant ainsi le Daroudj par ses ablutions sur toutes les parties du corps que tour à tour il occupe jusqu'à ce que le corps étant purifié tout entier, le mauvais génie s'en échappe sous la forme d'une mouche et s'envole du côté du Nord [1]. Cette purification exige le concours d'un saint personnage qui récite *l'Afergan d'Ahman* à l'intention de celui qu'il a purifié ; quant au fidèle pour qui la cérémonie est faite, il doit au prêtre, en échange de ce service, une récompense proportionnée à ses moyens ; il ne faut pas que le purificateur sorte mécontent du temple ; le sacrifice resterait sans effet. Le purificateur ignorant sera cruellement puni ; car son ignorance augmente la force des Dews ; il sera livré aux oiseaux de proie. Mais rien n'est au-dessus de la prière pour affaiblir et abattre les Daroudjs. La parole sacrée, prononcée deux fois avec pureté de cœur, extermine Ahriman et chasse les Dews de tout ce qui est pur dans le monde [2].

[1] *Vend. Sad.*, Vend. farg., IX.
[2] *Ibid.*

MORALE.

—

Quel est le fondement de la loi que Zoroastre apportait à l'Iran? Sur quelle base s'élève l'édifice de la moralité ?

On reconnaît aujourd'hui, et on ne pouvait pas ne pas finir par reconnaître trois mobiles pour nos déterminations volontaires, la crainte, l'intérêt et le devoir. Suivant l'âge des sociétés ou des individus, chacun de ces mobiles est appelé à prédominer sur les autres. L'enfance est plus particulièrement vouée à la crainte; au devoir appartient la virilité. La Perse ne saurait dépasser le caractère général de l'Orient qui représente l'enfance du monde; si on trouve quelques tentatives heureuses qui semblent

vouloir aller au-delà, elles ne font qu'apparaître un moment dans les théories; la pratique ne les connaît point.

Le devoir ne pouvait donc se montrer qu'en germe dans l'Iran, et c'était aux âges futurs qu'il était réservé d'en féconder et d'en développer l'idée. Le stoïcisme viendra plus tard. Aux jours où nous sommes, dans les Dehrimers comme dans tous les temples du monde, le cantique est le plus souvent inspiré par la peur; c'est le premier guide de l'homme dans le sentier de la vertu. La parole d'Ormusd est grande et terrible[1], et ce que le Parse craint toujours, c'est que le Seigneur ne prononce contre lui des paroles de réprobation[2]. Quoi qu'il en soit, le front du Parse n'est pas toujours courbé devant un Dieu *jaloux*[3]; le Parse relève la tête, et si un saint respect pour tout ce qu'Ormusd a pensé de pur et de bon, pour tout ce qui est saint et lumineux[4], le retient encore, ce qu'il demande, c'est d'être traité comme un ami. Le Parse va plus loin; parfois chez lui l'abnégation

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., VIe hâ.

[2] *Vend. Sad.*, Izesch., XLIIe hâ.

[3] Cette expression, si souvent répétée dans l'Inde, est inconnue en Perse. Conf. A.-Charma, *Leçons de Philosophie Orientale*, p. 145.

[4] *Vend. Sad.*, Izesch., XIIIe hâ.

paraît complète, et le moi semble s'effacer : « Je ne m'inquiète, dit-il, ni de mon âme, ni de mon corps, je les sacrifie à la loi[1] ». Le Mazdeïesnan, disciple de Zoroastre, l'est du pied, de la main, de l'esprit[2]; sa foi est profonde et inébranlable : « Je crois à la loi des Mazdéïesnans, au juste juge Ormusd, aux Amschaspands, à la résurrection des corps[3]. Cette loi, je ne l'abandonnerai, ni pour une vie plus heureuse, ni pour une vie plus longue, ni pour l'empire sur les autres hommes; s'il faut donner mon corps, je consens à le livrer[4]; quand il faudrait perdre la tête, je ne m'écarterai pas de cette loi. Si Ahriman me fait commettre des fautes dignes de mort, je consens à perdre la vie[5] ». Peut-on pousser le dévouement plus loin ? Oui : le Méhestan fera un pas de plus dans cette voie. Ecoutez : « Moi, qui vous implore, ô Ormusd, par l'ordre de l'Herbed Darab, je me repents des péchés que l'Herbed Darab a commis en pensée, en parole, en action[6] »... Mais écoutons jusqu'au bout; le Méhestan prie encore : « Ce-

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XIIIe hâ.
[2] *Vend. Sad.*, Visp., XVIIIe cardé.
[3] *Patet des vivants.*
[4] *Patet de l'Iran.*
[5] *Ibid.*
[6] *Patet Mokchtat.*

lui qui aime le mal, ô Ormusd, ne permettez pas que son âme soit sans crainte dans le monde [1]. » Le Mazdéïesnan livre son corps et son âme, mais c'est pour aller dans le pur Beheschtb [2] ; l'avantage qu'il retirera de son dévouement à la loi, c'est qu'il sera délivré de la crainte du Douzack ; Ahriman ne tourmentera pas son âme. Quoi qu'il en soit, si l'homme a encore quelque crainte, le Dieu des Dieux est toute miséricorde. Ce qu'il y a de plus généreux dans le cœur de l'homme est aussi ce qu'il y a de plus noble dans le Dieu que la Perse adore. Quand l'heure du jugement dernier sera venue, Ormusd aura sans doute une main pour frapper, mais il lui en reste une encore pour bénir. L'amour pur, c'est-à-dire l'égoïsme dans ce qu'il a de plus élevé, et tel que plus tard Fénélon pourra le comprendre, est ici la base générale de tous les développements moraux, et si le Mazdéïsme n'a pas toujours répondu aux sublimes principes qu'il proclamait à chaque instant, la plus belle des doctrines modernes n'a rien du moins à lui céder sur ce point ; la sympathie ne saurait être poussée plus loin. Le Parse appelle quelquefois la crainte sur la tête des coupables ; mais ce qui

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XLIe hâ.
[2] *Patet-Khod.*

le détermine surtout, c'est l'espoir d'un bonheur éternel; le jugement suprême n'est point un jour de *colère* et de *vengeance*, c'est un jour de pardon. La récompense sera grande, vive, étendue, l'éternité en sera le terme; vous frapperez les Dews, mais le Darvand ne sera pas anéanti[1], cet injuste, cet impur qui n'a que les Dews dans ses pensées; ce roi ténébreux des Darvands qui ne comprend que le mal, à la résurrection il dira l'Avesta, il l'établira même dans les demeures des Darvands[2]. Oui, il deviendra céleste, ce menteur, ce méchant; il deviendra saint, céleste, excellent, ce cruel qui ne respire qu'impureté; il fera publiquement un sacrifice de louanges à l'Éternel[3]. Que nous sommes loin de cette pureté de doctrine. Les prophètes aujourd'hui appellent la tempête pour balayer la terre recouverte d'une vapeur de crime. Laissons à Dieu le secret de nos destinées, tandis que les puissants se partagent le monde, il sait, quand il le faut, faire aimer d'autres sceptres, d'autres trônes, le roseau et la croix!

Mais revenons au pied de l'Albordj : le Méhestan

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., Lᵉ hâ.
[2] *Vend. Sad.*, Izesch., XXXIᵉ et XLVIIᵉ hâ.
[3] *Vend. Sad.*, Izesch., XXXᵉ hâ.

ne connaît pas d'action indifférente ; un des plus puissants Dews est le Dew de l'inutilité (Akouman) ; tout est agréable à Ormusd ou à Ahriman, ne soyons donc pas surpris de voir la loi morale descendre aux plus petits détails de la vie, et faire suivre ou accompagner chaque action de la prière qui est de toute efficacité pour éloigner le Dew. Sans entrer dans l'énumération de tous les actes que la loi qualifie de vertus ou de péchés, qu'il nous suffise de rappeler quelques-uns de ces traits qui portent un caractère tout particulier dans la religion de Zoroastre.

Un mot résume la morale entière, le reste n'en est plus que l'application : il y a trois mesures d'action, dit la loi, pureté de pensée, pureté de parole, pureté d'action[1]. Que d'abord le peuple d'Ormusd, après avoir lié le Barsom, fasse Izeschné à Ormusd. C'est une source de lumière et de gloire que de faire Izeschné aux Izeds. La prière et les sacrifices sont ce qu'il y a de plus grand dans le monde ; il faut donner du bois au feu sacré ; il faut lui donner de la graisse, des odeurs. Que tous les Parses portent du bois dans le feu d'Ormusd. Celui qui prononce le pur Honover avec les cérémonies, le chante à haute voix et lui fait Izeschné, Ormusd fera aller son âme

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XIX[e] hâ. Passim.

aux demeures célestes [1]. Par moi, dit l'eau, il n'y a ni mauvaise pensée, ni mauvaise parole, ni mauvaise action [2], aussi le feu et l'eau sont tour à tour spécialement invoqués par le Parse.

Si on ne peut être pur, on peut, dans certaines limites, se racheter en faisant des présents aux ministres du culte. L'homme est toujours caché sous le Sadéré du Mobed; c'est Dieu qui demande un repentir sincère et profond pour effacer une faute; l'homme seul, l'homme indigne d'être le ministre d'Ormusd a pu demander une rançon. Ce côté du Mazdéïsme est petit et misérable, il faut en convenir, mais nous devons à ceux qui nous lirons la vérité tout entière. Le Mobed s'est élevé en juge suprême de la conscience des Parses, c'est devant le tribunal d'un homme que le Méhestan vient ouvrir son cœur, et quand il demande pardon et miséricorde à un Dieu qui doit tout pardonner, l'homme ose demander à l'homme une rançon pour ses fautes, et tarifier les crimes, laissant aux puissants du monde le pouvoir de donner le déplorable exemple d'une justice divine dont la balance cède au poids de l'or. Honte à ces indignes enfants de Zoroastre, qui reçoivent la confession d'un crime

[1] *Vend. Sad.*, Izesch. XIX[e] hâ.

[2] *Iescht. Sad.*, Iescht. de l'Eau.

pour escompter le ciel au prix d'une nouvelle turpitude. Pour purifier son âme et expier son crime, le coupable donnera tantôt à des hommes saints, un lieu pour renfermer les bestiaux; tantôt à des laboureurs, des instruments de labourage; à des soldats, des armes! On peut déjà gémir de cette étrange compensation. Mais pour entendre ce qui fait rougir les fronts les plus éhontés, écoutons ce que le Destours réclame: Que pour purifier son âme et expier son crime, le coupable livre à un saint personnage une jeune fille, une vierge, qui ait quinze ans, bonne réputation. Quelle sera cette jeune fille? — La fille ou la sœur du coupable [1]!.... Honte à cet odieux trafic.

Il nous en coûtait de faire cet aveu, c'est là ce qui reporte l'Iran aussi loin de nous. Détournons nos yeux de ces tristes tableaux, nous n'avons que trop vu la plaie de l'humanité, et sur bien d'autres crimes encore imitons le silence de saint Paul, il y a dans l'antiquité des vices qu'on ne doit plus nommer.

Comment revenir après de pareilles scènes, du dégoût qu'elles inspirent, aux riantes conceptions, aux profondes vérités, aux sublimes maximes, qu'on ne saurait trop admirer? Comment mettre à côté de pareilles vertus le plus grand des péchés, le *Marguer-*

[1] *Vend. Sad.*, Vend. farg., XIV.

zan : celui qui ne reconnaît pas l'unité de Dieu, celui qui rend aux intermédiaires de la divinité un culte qu'il ne doit qu'à l'Éternel, celui là est coupable du *Marguerzan*, il ne pourra passer le pont Tchninevad, il restera dans le Douzak jusqu'à la résurrection[1].

Les Parses ne trouvent rien de plus honteux que de mentir ; le mensonge vient du Dew[2]. Ne jurez ni pour le mensonge, ni pour la vérité , nous disent les commentateurs de la doctrine de l'Avesta; il serait curieux de voir les raisons que les Parses donnent de cette solution, mais nous n'avons ici qu'un fragment. Quoi qu'il en soit, une fois la parole donnée, la retirer c'est un péché qu'inspire le Dew ennemi de Mithra : c'est le *Mithra-Daroudj*. Il y a six Mithra-Daroudj[4]. — Donner sa parole et ne la pas tenir ; — mettre sans bonne foi les mains l'une dans l'autre ; — promettre sans bonne foi une récompense à l'animal domestique, et l'en priver ensuite avec injustice ; — promettre sans bonne foi une récompense aux bestiaux, et les en priver ensuite avec injustice ; — promettre sans bonne foi une récompense au maître,

[1] *Iescht. Sad.* Patet d'Aderbad, n. 1.

[2] *Ieschts Sad.*, Iescht d'Ardibehescht.

[3] Fragment du Grand Ravaët, cité *dans les Notices d'A.* Duperron, p. XXVII.

[4] *Vend. Sad.*, Vend. farg., IV.

et l'en priver ensuite avec injustice; — promettre sans bonne foi une récompense aux villages, et les en priver ensuite. La punition de ces crimes est depuis trois cents ans, jusqu'à mille ans passés en enfer; la sanction civile est depuis trois cents coups, jusqu'à mille coups de courroies, et d'une amende proportionnée.

Les devoirs que l'homme doit remplir comprennent non-seulement des devoirs envers Dieu et envers les hommes, mais même envers des animaux, et plus généralement envers tout ce qui existe. Si le bien moral s'étend jusqu'aux animaux, ceux-ci, de leur côté, ont des devoirs à remplir envers l'homme: je prie les animaux, dit le Parse, pour que les animaux me prient à leur tour, car ce sont eux qui me donnent la nourriture, et ce qui m'est nécessaire [1]; il ne faut pas s'étonner qu'une des obligations du Parse soit de leur parler avec douceur [2]. On pèche encore contre les oiseaux, contre les arbres, etc., etc. Penser sans raisonner, parler, agir, interroger sans raisonner, souffler le feu avec sa bouche, mettre dans le feu du bois vert, marcher sur la terre avec un pied sans bas, ce sont autant de péchés dont le Méhes-

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., x[e] hâ.
[2] *Ieschts Sad.*, Bescht de Behram.

tan doit se tenir éloigné. Couvrir les morts de terre ou les brûler, c'est un crime qui ne sera pardonné qu'à la résurrection; le cadavre est toujours impur et souille tout ce qu'il touche, si on n'a préalablement fait des cérémonies pour se purifier. Un homme ne doit pas toucher seul à un mort, c'est un péché qui empêche de passer le pont; mais quand les corps seront réduits en poussière, on détruira les Dakmés; et celui qui accomplira cette œuvre, Ahriman n'aura pas de pouvoir sur lui[1]. Enfin, une des actions les plus méritoires que le Parse puisse faire, c'est le *Khétoudas*[2], c'est-à-dire le mariage entre cousins germains; peut-être que Zoroastre voyait là un moyen de resserrer les liens de famille.

La sanction de la morale est humaine ou divine; la sanction divine est actuelle ou future. La loi politique qui ne se sépare jamais de la loi religieuse, punit cruellement les délits et les crimes. On doit remarquer cependant, que la punition répugne au législateur :—ce n'est point la douleur qui me fait plaisir, mais le bien qu'elle procure; car la punition n'est pas un mal, c'est au contraire celui qui échappe

[1] *Iescht. Sad.* Patets. — Passim.
[2] *Vend. Sad.*, Visper. IVe Cardé. — *Izesch.* Passim.

à la punition que l'on doit plaindre, il ne sera jamais purifié; celui qui punit même de mort, nous disent les descendants de Zoroastre dans leurs savantes conférences, ne le fait pas par vengeance, par cruauté, mais par amitié, comme un père qui coupe le doigt à son fils, de peur que le venin ne gagne le reste du corps[1].

Quoi qu'il en soit, la sanction humaine se résout quelquefois par une amende proportionnée au délit, souvent par des coups de courroie de peau de cheval ou de chameau; on en use dans certaines circonstances avec une prodigalité inconcevable; les coupables peuvent recevoir jusqu'à mille coups. La mutilation est quelquefois employée, nous en avons trouvé un exemple sur des animaux coupables : si un chien a mordu une première fois, on lui coupe l'oreille droite; s'il recommence, on lui coupe l'oreille gauche; s'il persiste, on le blesse aux pattes, jusqu'à ce qu'enfin on *le coupe par morceaux*. Ce supplice est le *Bodovérestê*[2]; il s'étendait jusqu'à l'homme[3]. Coupez par morceaux le médecin qui après avoir vu périr

[1] A.-Duperron, *Notices des Manuscrits Zends Pehlvis*, etc., etc., §. VII, n° XII.

[2] *Vend. Sad.*, Vend. farg., XIII.

[3] *Ibid.*, farg., XV.

trois Dewïesnans qu'il soignait, ose traiter un fidèle[1]. Celui qui mange des mets, ou qui se sert des habits qui sont près d'un mort, tombera dangereusement malade ; les chefs des Mazdéïsnants le conduiront sur une haute montagne, on lui arrachera la peau dans sa largeur, en commençant par la ceinture, et son corps sera livré aux oiseaux de proie[2]. Si un coupable persiste dans la mauvaise loi, malgré des avertissements souvent répétés, alors qu'on lui coupe le corps en deux avec un couteau de fer[3].

La Perse moderne offre encore des exemples de supplices analogues[4], et ces barbares châtiments ne furent point étrangers aux autres peuples de l'Orient[5].

Comme les hommes, les animaux et même les plantes, ont en main leur sanction. Il y a trois êtres purs qui prononcent des malédictions contre celui qui n'a pas soin d'eux : le taureau, le cheval et Hom[6]. Une loi de réciprocité semble embrasser la généralité

[1] *Vend. Sad.*, Vend. farg., VIII.
[2] *Vend. Sad.*, Vend. farg., III.
[3] *Vend. Sad.*, Vend. farg., IV.
[4] A.-Duperron, *Usages civ. et relig.*, *etc.*, pag. 606, n° 1.
[5] Conf. Volney, *Hist. de Samuel*, Œuv. comp., t. VII, p. 225, n° 2.
[6] *Vend. Sad.*, Izesch., XI[e] hâ.

des êtres; celui qui est sans péchés, corrigera celui qui a commis le péché; le Destour corrigera le Parse; le Parse, le Destour[1]. Partout Zoroastre cherche à fonder la hiérarchie sur la vertu: celui-là seul est grand, dit à chaque instant la loi des Mèhestants, qui fait des œuvres célestes et pures. Nous devons signaler encore un dernier trait. Si on prie pour d'autres, si on se repend pour autrui, d'autres sont quelquefois punis de fautes qu'ils n'ont pas commises. Les troupeaux ne seront pas sans maux, puisque les hommes sont sans intelligence; c'est à l'homme, leur chef, à prononcer sur eux des bénédictions qui puissent les aider[2].

La sanction divine est permanente, elle se fait sentir dans cette vie et à l'heure de la mort; mais Dieu se réserve une sanction définitive lors de la résurrection sur les ruines du monde et des temps. En attendant, la justice divine frappe et récompense: Ormusd blesse celui qui par envie porte la main au feu[3]. Celui qui ne fait pas l'office du Daroun, Hom ne lui donnera pas de fils purs[4]. Il y a beaucoup

[1] *Afrin du Gahambar.*
[2] *Vend. Sad.*, Izesch., xxixe hâ.
[3] *Vend. Sad.*, Izesch., xxxive hâ.
[4] *Ibid.*, x^e hâ.

de personnes qui n'aiment pas à donner; le séjour qui les attend est l'enfer[1], l'enfer pendant un temps plus ou moins long, mais jamais pour l'éternité. Quel que soit cet antre d'expiation dont le prophète menace les coupables, les ténèbres y sont si obscures qu'on ne distingue pas les supplices qui les attendent; les âmes impures seront tourmentées par les Dews, mais quels seront ces tourments? c'est ce que les Nosks (du moins dans ce qui nous en a été conservé) ne sauraient nous dire. Il n'en est pas de même des récompenses; si les Nosks se taisent sur les punitions, ils indiquent avec un peu plus de soin la récompense; l'abondance et le Béhesch sont pour le juste qui est pur, dit à chaque instant la loi. Ormusd va au-devant de l'âme du juste à une distance égale à la largeur de la terre[2]; et dans ce séjour de délices, Bahman couverts d'habits d'or, en donne de pareils aux âmes heureuses. Nous avons vu ce que sera la sanction finale; remarquons, avant de terminer cette partie importante de l'histoire des croyances religieuses de l'Iran, quelques préceptes qui en achèvent l'esquisse.

Le plus grand des désirs des justes, c'est que les

[1] *Vend. Sad.*, Vend. farg., III.
[2] *Vend. Sad.*, Izesch., XIX[e] hâ.

envieux deviennent Méhestants, qu'ils soient sans péché [1]. Celui qui a été puni comme infernal, et qui marche ensuite dans la pureté, mérite le respect. — Je fais Izeschné, dit le Méhestan, à l'homme qui mérite d'être puni, et qui se soumet publiquement à ce que la loi ordonne à ce sujet. — Écoutons encore une de ses prières : Si l'homme m'irrite par ses pensées, par ses paroles ou par ses actions, et qu'il s'humilie devant moi, je suis dès lors ami de celui qui me fait ainsi Izeschné et Néaesch [2]. La charité est pressentie dans l'antique Iran ; mais elle ne va pas jusqu'à pardonner une offense. Aimer son ennemi, celui qui nous veut du mal, ce serait aimer un ministre des Dews. Il faut que celui qui a donné un soufflet, s'humilie devant celui qu'il a frappé ; l'agresseur est à la discrétion de l'offensé. Enfin, il y a trois péchés qui ne peuvent être compensés par des prières ou des bonnes œuvres : la calomnie, la médisance et le vol ; la partie lésée doit pardonner elle-même au coupable [3].

[1] *Vend. Sad.*, Izesch., XXXIe hâ.
[2] *Vend. Sad.*, Izesch., suite du 1er hâ.
[3] Vieux Ravaët, *dans les Notices*, p. XXXVIIJ.

TROISIÈME PARTIE.

RÉSUMÉ SYNTHÉTIQUE DE LA DOCTRINE DE ZOROASTRE.

—

Que peut-on, sans sortir des livres Zends, définitivement conclure de la doctrine de Zoroastre, et à quoi peut se réduire la profession de foi du Parse?

Dieu est *un*, *éternel*. Rien n'existait avant lui, et tout existe par lui.

L'*Univers* est une vraie *création* dans toute l'énergie du mot, et non pas une émanation. Dès que la créature apparaît, c'est pour rester éternellement distincte du créateur.

La création est composée d'esprits et de matière. La matière est une substance inerte, incapable par elle-même de bien ou de mal; l'esprit seul est capable de moralité. Le monde des esprits est double. Ormusd est le chef des génies du bien pour l'éternité. Ahriman est le chef des génies du mal pour la durée du temps qui passe. Tous deux, Ormusd et

Ahriman sont les premières créations de l'Éternel qui ne leur a donné que l'éternité postérieure.

L'homme est composé d'un corps et d'une âme. Les âmes, toutes sœurs, créées dès l'origine, viennent successivement s'unir à un corps dont elles se dépouillent à l'heure de la mort pour le retrouver lors de la résurrection, et y rester pour toujours unies.

Des châtiments sont réservés aux âmes des coupables; des récompenses attendent celles des justes. Dieu est rénumérateur et vengeur.

Les châtiments ne sont point éternels, ils ne doivent durer qu'autant que le génie du mal, c'est-à-dire la durée du temps qui passe.

Enfin, l'autorité des livres Zends vient de Dieu. La doctrine qu'ils renferment est révélée, et partant, dogmatique. Ormusd avait établi sa religion pour tous les hommes et non pas pour quelques-uns ; elle devait subsister *perpétuellement* selon ses promesses, elle était donc *éternelle* quant aux temps; un jour elle devait être reconnue et professée par le *monde entier;* elle était donc *universelle* quant aux lieux.

HISTOIRE DU MAZDÉÏSME.

—

Telle est la doctrine de Zoroastre ; nous avons cherché d'abord à l'exposer dans toute sa pureté ; il nous eût été trop facile avec de pareilles inspirations de nous échapper dans le vague de la poésie ; mais nous aurions dû le dire déjà, nous n'avons rien ajouté aux brillantes métaphores dont ce style est chargé ; et quand nous avons tâché de pénétrer par notre analyse au cœur de la doctrine pour mettre en relief les idées fondamentales, nous avons évité, autant qu'il était en nous, de transporter les croyances de notre siècle dans un âge que nous voulions connaître dans toute sa vérité.

Mais maintenant tout n'est pas dit sur cette doctrine ; si la forme n'en est plus que dans l'histoire, qui nous dira ce que chaque âge a recueilli de ce vieil héritage[1] ? Un tel principe ne s'éteint pas en ne lais-

[1] Voir les notes à la fin du volume.

sant après lui qu'un nom plus ou moins sonore, semblable à l'éclair qui ne sort du flanc ténébreux du nuage, que pour rendre plus sensible encore l'obscurité qui la suit : non, il n'en est point ainsi des dogmes. Du jour où ils apparaissent, il leur faut du temps pour grandir et se développer; mais arrivés à leur dernier degré de développement, arrivés à ce point qui est le terme de toutes les choses finies, terme nécessaire dont le monde du fini marque tous les phénomènes qui se développent dans sa sphère, ils enfantent de nouveaux rejetons qui poursuivent les développements de l'idée mère dont ils naissent. Le peuple qui a eu foi dans ces croyances, et qui s'en est nourri pendant des siècles, vit encore longtemps de ces vieilles traditions ; mais qu'il se hâte de se rattacher à des principes nouveaux, s'il veut prolonger sa vie, sans quoi ; lorsque la dernière heure du dogme aura sonné, le génie de la civilisation ne le suivrait pas dans la tombe, c'est sur un autre théâtre qu'il irait continuer ses éternels développements. Les idées qui viennent d'éclore s'ajoutent à celles qui vivaient depuis longtemps, les destinées de l'humanité poursuivent leur cours, et des empires nouveaux s'élèvent sur les ruines des empires.

Pourquoi donc chaque âge fait-il entendre son cri

de détresse en paraissant se tordre dans les convulsions d'une douleur continuelle? Écoutez ces mille voix qui s'élèvent aujourd'hui; écoutez ces mille et mille voix qui bourdonnent à travers les âges, leur plainte parle assez haut, c'est toujours et partout la même, elles appellent ou redoutent l'avenir; elles regrettent ou méprisent le passé. Le présent, c'est un mélange bizarre de tombes et de berceaux, admirable harmonie de morts et de naissance où l'équilibre est toujours maintenu par la main puissante de celui qui seul a le secret de nos destinées. De même que l'homme naît de l'homme, la nation naît de la nation; les individus meurent, les familles s'éteignent, les peuples s'effacent du monde, l'humanité seule poursuit ses éternelles destinées et reparaît toujours avide d'avenir sur les débris des peuples, des familles et des individus. Ce qui ne veut pas dire que le bras de fer de la fatalité chasse devant elle l'individu comme l'espèce, sans les laisser regarder en arrière pour s'interroger sur leur course rapide. Le plus bel appanage de l'homme, la liberté, reste intacte malgré cette nécessité trop apparente qui pèse sur le monde entier. La nation est libre comme l'individu. L'homme ou le peuple n'a point à se raidir pour échapper à une destinée contre laquelle il vient se briser, ou à s'y soumettre en aveugle; car l'indi-

vidu, comme l'espèce, se font à eux-mêmes cette destinée dont ils gémissent quelquefois !

Ce vaste ensemble que l'on nomme *Univers*, harmonisé d'après les lois éternelles de la providence, réalise une pensée divine. Un des éléments de ce plan, le seul qu'il nous soit actuellement donné de connaître, c'est la destination des existences animées. Quelle est cette destination, quelle est cette pensée ?

Si Dieu nous avait découvert ce grand mystère, si son éblouissante figure avait pu se présenter à l'homme sans l'aveugler pour lui indiquer la route qu'il devait suivre, dès lors cette liberté que le créateur voulait réserver à la créature, cette liberté, dis-je, eût été anéantie. Qui eût osé résister au désir, je ne dis pas à l'ordre, de celui qui a tout créé? — Mais non, quand notre âme sortit des mains de son créateur pour venir ici-bas accomplir son œuvre, Dieu jeta entre elle et lui l'infini pour voile, l'abandonnant à elle-même également puissante pour le bien comme pour le mal. C'est ce voile qu'il s'agit de déchirer, c'est cette pensée qu'il ne nous est permis que de soupçonner et que nous devons cependant essayer de comprendre.

L'homme n'est pas tellement abandonné du créateur qu'il ne lui reste d'autre ressource que de mar-

cher au hasard et d'échanger sa liberté contre un sort aveugle, pour se guider dans le dédale ouvert devant lui; qu'il ose un instant réfléchir et s'interroger lui-même, une voix intérieure viendra se faire entendre; alors il hésitera, alors il délibérera, car il saura ce qui est bien ou mal : cette voix est celle de la conscience.

L'individu reste donc libre de s'associer à la grande tâche de l'humanité ou de s'en séparer, nous aimons à croire que ce n'est pas pour *toujours*. Il en est ainsi du monde, quelques-unes des grandes familles qui le composent peuvent, aveugles sur ces hautes vérités qu'un demi-jour éclaire, dresser des autels pour des divinités indignes de leur encens, mais si la nation refuse de faire cause commune avec l'humanité, nous aimons à croire que ce n'est pas pour se plonger dans un abîme impur dont elle ne sortira *jamais*. Non, non, que le voile se déchire, qu'un rayon de plus l'éclaire, elle viendra comme l'individu se mêler à l'œuvre commune, enchaîner volontairement sa liberté à tant d'efforts généreux.

Inquiète sur ses destinées, la société naissante qui devait donner le jour aux nations, interrogea ses vieillards, ceux-ci profondément pénétrés des désirs de la foule s'interrogèrent eux-mêmes. Dans le silence et la méditation, ils trouvèrent de ces mots qui re-

tentissent si bien dans les consciences, leur génie s'échauffa, la divinité leur apparut, comme un vague souvenir peut-être, et dans sa reconnaissance, la foule confondant son amour, rendit à ces intermédiaires heureux un culte qu'elle ne devait qu'à la divinité.

C'est ainsi que chaque peuple a commencé. La société éparse sur le globe, vagissante encore au berceau, s'est trouvée tout-à-coup illuminée des révélations individuelles de ses sages. Plus tard quand les nations furent formées, quand les peuples eurent grandi avec l'amour de leurs sublimes découvertes, ils voulurent faire partager leurs croyances. Ce sentiment de prosélytisme sincère à l'origine eut bientôt les plus affreuses conséquences. La guerre éclata parmi les hommes, et les champs de bataille furent des autels où le sang coulait en l'honneur des dieux de paix et d'amour; quel culte s'est conservé pur de ces sacrifices humains!

Cependant les sages de tous les âges, immobiles au milieu de ces grands débats continuaient de méditer en silence, et leur vigoureux génie prenant l'essor avec enthousiasme dans ces régions sublimes où le vrai peut déjà s'entrevoir, en rapportaient de temps à autre quelques pages qui venaient s'ajouter au grand livre de l'humanité.

Mais comment reconnaître après de longs siècles de tourmente les traces d'une révélation primitive? Quelles idées sont demeurées pures, quand tout autour d'elles a changé?—Les froids symboles qui les représentaient en conservent encore la trace, mais ce n'est que pour nous faire voir les changements qui ont modifié, altéré, développé la signification primitive dont le calque demeure souvent incompris.

Avant que les langues n'eussent trouvé des sons pour dire ces grandes découvertes de nos saints personnages, il fallait trouver un moyen d'exprimer ce qui se passait dans leur intelligence. Quelles lettres employer pour écrire ces mots? — Ce n'est qu'avec les mondes qu'on pouvait essayer d'épeler le nom de Dieu. Voilà pourquoi l'on trouve au début de toute religion le culte des astres pour point de départ. La Perse comme toutes les nations dans leur enfance s'est souvent inclinée devant le soleil, la lune, les étoiles, le Sabéisme fut sa religion primitive. Quand la société plus éclairée crut pouvoir s'élever directement jusqu'à la divinité, effrayée de son erreur, elle détruisit les temples et les images de ses dieux. Le symbole essaya, comme la pensée, de se spiritualiser.

Si maintenant nous jetons un coup d'œil sur la longue agonie du culte que Zoroastre avait établi dans l'Iran, c'est tout au plus si nous reconnaîtrons les

traces incomprises des premières croyances. Encore aujourd'hui, il est des peuplades qui croient avoir conservé pure la religion de notre prophète et qui gardent précieusement devers eux les livres qui renferment sa doctrine; au premier abord, on se croirait transporté au temps où la foi était ardente, c'est encore la même bannière; mais où trouver un culte national dans cette liturgie que ces Parses abrutis apprennent dès leur enfance à murmurer dans une langue étrangère, avec des paroles qu'ils ne comprennent plus? — Il n'y a là qu'une apparence vaine, un fantôme de la réalité; malheur à une religion qui n'est plus comprise de ceux qui la professe. . . . .

Quand à la suite des Brahmanes, des conquêtes de Gustasp et des rois ses successeurs, le Mazdéisme se fut répandu dans l'Inde, dans la Chine, dans l'Égypte, dès lors il fut obligé de se ployer aux exigences des différents peuples, auxquels il s'imposait; et lorsque courbé sous le joug d'Alexandre, il s'imposait encore à ses vainqueurs, il dut recevoir des altérations profondes; aussi pour justifier ce mélange d'idées nouvelles qui résistaient à toute explication satisfaisante, il n'y avait d'autre moyen que d'inventer les mystères. . . . .

Dès l'origine, on voit apparaître des traces de la métempsycose sanctionnée par l'autorité des livres sacrés

eux-mêmes. Çà et là, le panthéisme de l'Inde cherche à se faire place à côté du sabéisme de la Chaldée, et ces emprunts inaperçus, ou tolérés aux jours où le mazdéïsme était dans toute sa gloire, nous apparaissent maintenant pour témoigner des intercallations qu'un dogme peut subir.

Les beaux jours de la religion d'Ormusd dont nous avons vu l'aurore à la cour de Gustasp, se passèrent sous la dynastie des Achéménides ; ils étaient dans toute leur splendeur sous le règne de Darius, fils d'Histaspe ; alors la langue sacrée de la Perse était parlée dans ces vastes contrées bornées par l'Euphrate, le Caucase, l'Oxus et la mer des Indes. L'empire des rois Achéménides s'étendait jusqu'aux rives du Danube et du Nil, et comprenait vingt royaumes dont les noms nous sont conservés sur les murs de Persépolis. Alors le nom d'Ormusd seul était invoqué dans l'Iran ; c'est lui qu'on trouve toujours à la tête des inscriptions qui attestent la puissance du souverain *auprès et au loin*. L'inscription du tombeau de Darius à Nack-chi-Roustam commence ainsi[1] : « Un grand Dieu est Ormusd, il a créé cette terre, il a créé le ciel, il a créé l'homme,

[1] Trad. de De Saulcy, dans le *Journal asiatique*, août-septembre 1849.

il a donné à l'homme sa supériorité, il a fait roi Darius, seul roi sur des milliers d'hommes. » Si l'on compare cette inscription au texte de l'Avesta elle respire comme toutes les inscriptions dariennes l'horthodoxie la plus pure. La prospérité la plus grande de l'empire coincide avec l'époque où la foi au culte d'Ormusd est dans toute sa splendeur. Dans les États théocratiques, la religion est si intimement liée au trône qu'elle pâlit lorsqu'il s'ébranle, et qu'elle tombe avec lui lorsqu'il s'écroule.

Après Darius, l'époque des revers ne va pas tarder à paraître. Xercès continuera sans doute dans Persépolis l'œuvre de son père, mais déjà, *au loin*, le succès abandonne ses armes. Sa puissance, arrêtée aux Thermopiles par une poignée d'hommes contre cinq millions de soldats, se brise à Salamine contre la Grèce naissante. Il serait cependant difficile de dire à quelle époque le culte d'Ormusd a reçu les premières atteintes : les inscriptions cunéiformes nous laissent seulement çà et là des jalons qui témoignent de l'influence que la décadence de l'empire a exercée sur la langue sacrée ainsi que sur le culte, mais ne peuvent nous fixer sur des dates.

La défaite de Salamine était le signal de nouveaux revers pour les Perses. Arthaxercès (*longue main*) sera bientôt forcé de demander la paix aux

Grecs que ses prédécesseurs n'ont pu vaincre, et les provinces révoltées inquièteront désormais le trône où s'asseoient en tremblant les fils d'Achémènes.

Que devient la langue sacrée au milieu de ces revers? — Les inscriptions de Xercès sont plus rares que celles de Darius ; le style en est plus négligé ; bientôt la décadence est de plus en plus visible. Celles qui datent du règne d'Arthaxercès (*Ochus*) accusent un état de l'idiôme qui devait inévitablement pencher vers sa perte. On se demande, peut-être avec raison, si la langue de Darius existait encore dans le peuple à cette époque? L'orthographe témoigne ou de l'ignorance de la foule ou de la décadence rapide de la langue qui allait faire place à un nouvel idiome, le Pehlvi.

Que devient le culte d'Ormusd lorsque tout ce qui l'entoure succombe? — Il suit la décadence générale. Ormusd ne suffit plus pour protéger l'Iran. Le Souverain tourne les yeux vers d'autres divinités. Dans la plus récente des inscriptions en caractères cunéiformes qui ait été traduite jusqu'ici, le roi Arthaxercès déclare : Qu'Ormusd et le Dieu Mithra me protègent, moi et ce pays et mon œuvre.[1] C'est jusqu'ici

1 Trad. Oppert, dans le *Journal asiatique*, mars 1852, p. 207.

la seule inscription qui fasse mention de Mithra et qui le mette sur le même rang qu'Ormusd. C'est aussi la plus récente ; il paraît qu'elle date de l'an 350 avant J.-C. et qu'elle est postérieure d'un siècle et demi aux inscriptions dariennes.

Si l'on compare cette inscription à celle que nous avons précédemment citée, on voit que Mithra n'est plus cet Ized soumis, enfant de l'Assyrie ou de la Chaldée, que le Mazdéisme toléra dans cette position suppliante que nous avons signalée. [1] C'est une divinité nouvelle qui va sans doute partager avec Ormusd les hommages de la Perse et peut-être du monde?

Faut-il croire avec M. Lajard que le Mithra de l'Italie est une des trois divinités dont se compose la triade placée au sommet de l'Olympe des Perses ? [2] Ou bien faut-il donner raison à Hyde et à tous ceux qui avec M. Eichorn pensent qu'entre le Mithra des des Perses et le Mithra de Rome il n'y a de commun que le nom? — Ces deux opinions sont peut-être trop exclusives. Un culte qui a été aussi répandu que celui de Mithra ne vit pas sans chercher à se rattacher à quelques antécédents dans l'histoire, et un

1 *Supra*, page 115.

2 Introd. à l'*Etude du Culte public et des Mystères de Mithra*, par M. F. Lajard.

dogme comme le Mazedéïsme ne meurt pas sans que quelque influence étrangère, inaperçue ou tolérée à l'origine, ne cherche à se faire jour sous son ombrage pendant sa longue agonie. Poursuivons donc l'histoire de l'empire des Perses et voyons quelles seront au milieu des changements politiques les destinées du dogme d'Ormusd et du culte de Mithra.

Alexandre entre en Asie 324 ans avant J.-C. à la tête de trente mille fantassins et de cinq mille cavaliers; il passe le Granique et s'avance de victoires en victoires jusqu'au cœur de l'empire des Perses. Déjà la Syrie, la Phénicie, la Palestine sont soumises à ses armes ; il entre dans Babylone après la bataille d'Arbelle ; la défaite d'Ariobarzanne lui livre l'entrée de Persepolis dont il détruit les Palais dans une nuit de débauche. Un an plus tard, il poursuit Darius Codomon qui, trahi par les siens, meurt assassiné l'an 330 avant J.-C. C'est ainsi que tombe avec le dernier des Darius l'empire des rois de Perse après plus de deux cents ans de gloire sous treize rois différents.

Après Alexandre, Selecus', un de ses généraux, fonda la dynastie des Sélencides ; il prit d'abord le titre de roi de Syrie et devint bientôt maître de tout l'Empire.

Les conquêtes d'Alexandre n'avaient aucun carac-

tère religieux. Le culte des vainqueurs devait avoir peu d'influence sur le dogme des vaincus. Aussi, sous les Séleucides, de même que sous les Arçacides, leurs successeurs, le Mazdéïsme vécut ou végéta sans qu'il soit bien facile d'apprécier les progrès du culte de Mithra ou la décadence du culte d'Ormusd.

Les portes de l'Orient étaient ouvertes depuis longtemps aux Grecs et aux Romains lorsqu'ils apprirent le nom de Mithra soit en Perse, soit sur les côtes de l'Asie Mineure. Ce n'est que 68 ans avant J.-C. que des Pirates Siliciens célébrèrent les premiers en Italie les mystères de ce Dieu. Quels étaient ces pirates? Amas impur du rebut de toutes les nations, Persans, Parthes, Egyptiens, encouragés par les guerres de Mithridate à ravager les provinces Romaines. Quelle religion pouvaient-ils apporter au monde? Quoiqu'il en soit, ce n'est qu'un siècle plus tard seulement que le culte de Mithra se manifesta en Occident par des monuments conservés jusqu'à nos jours.

A cette époque, Rome, au faîte de la grandeur, avait accompli sa tâche, le monde était sa conquête, il ne lui restait plus d'ennemis à vaincre. Tant que ses Dieux l'avaient conduite à la victoire, elle s'étaît inclinée devant leurs oracles; mais alors elle était rassasiée de combats et de gloire, et ses pontifes effrontés riaient à la face de Jupiter. Le peuple,

avide de merveilleux, était admirablement disposé par les orgies de ses Empereurs et leurs supersti-tieuse incrédulité à passer de l'incrédulité cinique à la croyance aveugle des fables les plus grossières ; aussi avec quelle avidité se jeta-t-il sur ces mysté-rieuses initiations, qui entouraient le culte d'Isis ou d'Eleusis, et qui formèrent le côté saillant du culte de Mithra ? Les temples étaient ouverts à tous Dieux, et les autels attendaient des divinités nouvelles. Ce fut en cet état des esprits que le *Dieu Soleil* pénétra en Occident ; aux mytes primitifs incompris ou dé-naturés les Grecs et les Romains y mêlèrent une *discipline* de leur invention et l'attribuèrent aux Perses. Ce culte, publiquement établi sous le règne de Trajan, vers l'an 101 de Jésus-Christ, se déve-loppa sous celui des Antonins, et se répandit ensuite dans toutes les provinces de l'Empire, mais il ne devait qu'effleurer l'Europe : il subsista dans Rome jusqu'à la fin du IVe siècle de notre ère ; l'antre consacré au Dieu Soleil, *Deo soli invicto,* fut détruit l'an 378 de J.-C.

Il ne reste plus aujourd'hui pour rappeler les mystérieuses cérémonies du culte de Mithra que quelques bas-reliefs mutilés ; depuis longtemps les adorateurs du Dieu Soleil n'ont plus de temple, et comme ils n'avaient pas de *livres* à conserver, il

n'y a plus d'initiés pour continuer la tradition d'un culte qu'on ne saurait confondre avec les dogmes de l'Orient.

Le Mazdeisme, malgré les révolutions qui ont ravagé l'Empire des Perses, a eu une autre destinée, qu'on peut suivre dans l'histoire; aussi nous le voyons vivant encore à l'avènement des Sassanides. Ce n'est que sous Iesdedjerd qu'il cessa d'être dominant en Perse et qu'il courba la tête devant les victoires de l'Islamisme. Iesdedjerd, détrôné par le khalif Hazered Omar Ketab, mourut l'an de J.-C. 300.

La conquête des Mahométants avait tout à la fois un caractére civil et religieux, aussi les vainqueurs voulurent imposer aux vaincus leurs croyances et leurs lois ; beaucoup se soumirent au nouvel ordre de choses, quelques-uns s'exilèrent, un petit nombre fut toléré dans le Kirman, dans la partie la moins fertile de la Perse. Ce fut alors que les derniers adorateurs d'Ormuzd furent appelés par les Mahométans *Gaures* ou *Guebres* c'est-à-dire *Infidèles*, et par quelques-uns de nos voyageurs *Idolâtres* ou *Adorateurs du feu*. Ainsi, sous des noms divers, les Parses expient, par le mépris des sectes rivales, leurs inébranlable fidélité à la parole de Zoroastre. Cependant, après la mort d'Iesdedjerd, les Parses

se retirèrent dans le Kohistan, où ils restèrent environ cent ans ; ils descendirent ensuite à Ormas et de là firent voile pour l'Inde. En leur accordant l'hospitalité, les Hindoux leur imposèrent l'obligation de dévoiler les mystères de leur culte : les Parses s'y soumirent, parce que la religion de Zoroastre ne leur imposait aucun mystère.

Trois siècles s'écoulèrent sans évènements remarquables ; mais le nombre des Parses diminua de jour en jour. Vers l'an 900 d'Iesdedjerd, ils s'unirent au Rajah de Sandjan pour combattre le Sultan. Quatorze cents Parses, rassemblés de toutes parts, vouèrent leur vie au Rajah et lui assurèrent la victoire. Que de dévouements, que d'exploits! Ardéschir était à leur tête : sa mort les obligea de fuir dans les montagnes, emportant avec eux le feu sacré. Cependant quelques hommes riches et puissants cherchèrent de temps à autre à ranimer la foi ; ce fut alors que les Parses exilés entrèrent en communication avec ceux qui étaient restés dans l'Iran ; leur correspondance forma le précieux recueil des Ravaëts. Depuis, les Parses, errants de ville en ville, d'Aldée en Aldée, essaient de rassembler les fragments de leurs livres épars, et subissent le mépris des sectes rivales, qui viennent avec eux expirer en Orient.

